3 1761 09693941 8

GABRIEL MONOD

PORTRAITS ET SOUVENIRS

VICTOR HUGO — MICHELET
FUSTEL DE COULANGES — V. DURUY — J. DARMESTETER, ETC.
BAYREUTH EN 1876 — LE JUBILÉ DES NIBELUNGEN
LE MYSTÈRE DE LA PASSION A OBER-AMMERGAU

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Nora Maria Lombaerde Girard

a

PORTRAITS ET SOUVENIRS

LIBRARY
JUL 06 2017
UNIVERSITY OF TORONTO

DU MÊME AUTEUR

ALLEMANDS ET FRANÇAIS. SOUVENIRS DE CAMPAGNE. Paris, Fischbacher, 2e édition, 1872, in-12.

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES SOURCES DE L'HISTOIRE MÉROVINGIENNE. — Première partie : *Grégoire de Tours et Marius d'Avenche*. Paris, Vieweg, 1872, in-8°. — Deuxième partie : *Frédégaire* (texte), 1885.

BIBLIOGRAPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, Paris, Hachette, 1888, in-8°.

LES MAÎTRES DE L'HISTOIRE : RENAN, TAINE, MICHELET, 3e édition, 1896 *(Couronné par l'Académie française)*.

REVUE HISTORIQUE, dirigée par G. Monod et Ch. Bémont. Recueil trimestriel fondé en 1876. Paris, Alcan. (Prix d'abonnement, 30 francs par an.)

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3970-2-97. — (Encre Lorilleux).

GABRIEL MONOD

PORTRAITS
ET
SOUVENIRS

VICTOR HUGO — MICHELET
FUSTEL DE COULANGES — V. DURUY — J. DARMESTETER, ETC.

BAYREUTH EN 1876 — LE JUBILÉ DES NIBELUNGEN
LE MYSTÈRE DE LA PASSION A OBER-AMMERGAU

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/portraitsetsouve00mono

A

GASTON PARIS

Mon cher ami,

*Il y a quelques années, quand vos élèves français et étrangers se sont réunis pour vous offrir un recueil de mémoires d'érudition en témoignage de leur reconnaissance et de leur affectueuse admiration, j'ai sollicité l'honneur de prendre place parmi eux pour rendre hommage à l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne, *au professeur du Collège de France et de l'École des Hautes-Études, au directeur de la* Romania, *au maître de la philologie romane. Je dédie aujourd'hui ce volume de* Portraits et Souvenirs *à l'ami, dont l'affection a été depuis trente ans une des meilleures joies, un des appuis les plus sûrs de ma vie, au lettré délicat et pénétrant qui a écrit* Poètes et Penseurs. *Je n'ai pas la prétention de placer mes*

modestes essais à côté des études approfondies, où vous avez montré que l'érudition s'allie admirablement à la plus fine sensibilité artistique et à la plus large compréhension philosophique de l'âme humaine et de l'histoire; mais j'ose pourtant vous les offrir, parce que vous y reconnaîtrez, j'espère, des manières de penser et de sentir qui répondent aux vôtres et comme une parenté d'âme. Dans les Portraits que j'ai tracés, j'ai parlé, surtout, du talent ou du génie de mes modèles, mais je me suis attaché en même temps à faire voir leur caractère. Il est plus nécessaire que jamais, dans un temps d'affaissement, de décomposition morale comme celui où nous vivons, de rappeler les liens étroits qui unissent le caractère au talent. Vous avez récemment, en rendant hommage à Pasteur, parlé en termes magnifiques des rapports entre la science et la morale. On oublie trop aujourd'hui quelle place tient la moralité dans toutes les œuvres humaines dignes d'admiration et de durée. On a dit avec raison que la question sociale est avant tout une question morale. Ce qui est vrai de la question sociale, l'est aussi, à des degrés divers et sous des formes diverses, de la politique, de l'art, de la science. La valeur du caractère entre pour une grande part dans les succès de l'homme d'État, dans la beauté des œuvres de l'artiste, dans la portée des recherches du savant. Tous les chefs-d'œuvre que l'humanité admire d'âge

en âge ont été inspirés par une pensée noble. Tous les grands artistes, certes, n'ont pas été des saints ni même des hommes vertueux, mais leurs faiblesses n'avaient pas détruit la beauté native de leur âme, et leurs chefs-d'œuvre ont été créés dans des moments de vertu ou même de sainteté. L'écrivain et l'artiste dont l'âme n'est point pénétrée par l'amour désintéressé du vrai et du beau, qui subordonnent leur effort au goût de la foule, et qui ne recherchent que le succès du moment et les récompenses de la vanité et de l'argent, condamnent d'avance leurs œuvres à l'oubli. Que de livres vantés aujourd'hui comme des merveilles d'art et de style et que la postérité méprisera pourtant, parce qu'ils sont dépourvus de pureté et de noblesse! Vous nous avez appris à mieux comprendre et à admirer davantage quelques-uns des hommes dont la vie et les œuvres nous ont consolés des tristesses et des bassesses de l'heure présente. Puissent les esquisses que j'ai dessinées ne point paraître trop indignes d'êtres mises à côté des portraits plus achevés que vous avez peints d'une touche si délicate et si sûre!

G. MONOD.

AVANT-PROPOS

Les morceaux qui composent ce volume ont tous, sauf un seul, paru de 1871 à 1896 dans des publications périodiques, la *Revue Historique*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Nouvelle Revue*, la *Revue chrétienne*, *Cosmopolis*, le *Journal des Débats* et le *Temps*. L'article sur J.-R. Green a servi d'introduction à une traduction de l'*Histoire du Peuple anglais*. Bien que ces morceaux traitent des sujets très divers, on y reconnaîtra néanmoins, je crois, une certaine unité de tendance et d'esprit. Ils se rattachent tous, pour moi, à des impressions personnelles et qui ont marqué profondément dans ma vie. Ils sont

tous, à ce titre, des Souvenirs. J'ai connu d'assez près tous les hommes dont j'ai parlé dans ce volume, à l'exception de Victor Hugo avec qui je n'ai pu causer longuement qu'une seule fois, et de Vinet que je n'ai jamais vu. Mais Hugo a été le poète préféré de mon enfance et de ma première jeunesse ; les ouvrages de Vinet ont été, avec les *Pensées* de Pascal, les livres qui ont le plus influé sur ma vie morale, et par Edmond de Pressensé, la personne de Vinet a été comme présente et visible pour moi. J'ai dû à Michelet ma vocation d'historien. Duruy m'a appelé, au sortir même de l'École normale, à travailler à la réforme de notre enseignement supérieur, comme professeur à l'École des Hautes-Études. C'est à cette École que j'ai formé avec James Darmesteter, qui en a été un des élèves et des maîtres les plus éminents, une amitié dont le souvenir est pour moi plein de douceur et de regrets. Fustel de Coulanges m'a choisi, en 1880, pour enseigner l'histoire du Moyen âge et l'histoire moderne à l'École normale, dont il venait de prendre la direction. J'ai vu de près, pendant les trois années que j'ai passées auprès de lui,

quelle droiture, quelle délicatesse, quel dévouement il apportait dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Georges Waitz a été mon maître à Gœttingue, et j'ai conservé avec lui jusqu'à sa mort de précieuses et intimes relations. J'ai habité chez J.-R. Green, alors qu'il était pasteur à Londres ; ses conversations, comme ses livres, m'ont beaucoup aidé à bien saisir l'esprit de l'histoire d'Angleterre et le caractère du peuple Anglais. N. de Maclay a été un des premiers et des plus illustres hôtes de la Société historique, au moment même où je venais de la fonder. Enfin, c'est à Richard Wagner que j'ai dû de connaître le génie musical de l'Allemagne dans une de ses incarnations les plus originales et les plus hautes. J'aurais voulu joindre à ces portraits et à ces souvenirs les pages que j'ai récemment écrites sur Fritz Rieder, un des apôtres de la réforme de l'enseignement secondaire, avec qui j'ai collaboré pendant dix-huit ans. Mais j'ai préféré les réserver pour servir d'introduction à des extraits de la correspondance de Rieder, qui permettront de juger pleinement la rare valeur morale et intellectuelle du créateur de l'École

alsacienne, un des meilleurs et des plus véritables représentants de cette population d'Alsace, dont les fortes et originales qualités sont un élément si nécessaire de notre vie nationale.

2 avril 1897.

PORTRAITS

VICTOR HUGO[1] ET SON SIÈCLE

La mort de Victor Hugo, le 22 mai 1885, a été un événement européen, un deuil national. Pendant quelques jours, non seulement dans les cercles littéraires et politiques, non seulement à Paris, mais partout et dans la France entière, de l'atelier aux académies, et des salons aux mansardes, toutes les préoccupations, toutes les affaires, tout avait disparu pour ne laisser place qu'à une seule pensée : Victor Hugo se meurt, Victor Hugo est mort. On ne parlait plus ni de la crise ministérielle, ni du Tonkin, ni de l'Afghanistan, ni de l'exposition de peinture, ni du

1. Nous avons sur Victor Hugo trois livres qui méritent d'être lus tous trois si l'on veut se rendre compte de la vraie puissance de ce génie bien plus complexe qu'il ne semble à première vue ; ce sont ceux de MM. Renouvier, Ernest Dupuy et Mabillieau.

Germinal de M. Zola ; on ne parlait plus que de la santé de Victor Hugo, puis du vide laissé par sa mort. On a été suspendu aux nouvelles de sa maladie avec plus d'anxiété qu'on ne le fut à celles des derniers moments de Thiers ou de Gambetta, et on lui a fait des funérailles qui ne peuvent être comparées qu'au retour des cendres de Napoléon.

Cette émotion, cette douleur, cet enthousiasme peuvent surprendre au premier abord ; on serait tenté d'y voir non seulement de l'exagération, mais même de l'affectation. Lamartine n'était-il pas un aussi grand poète que Victor Hugo ? n'a-t-il pas joué un rôle politique plus considérable ? n'a-t-il pas agi plus fortement encore sur l'âme de ses contemporains ? ne trouve-t-on pas chez lui des idées plus profondes et plus neuves que chez Hugo ? Et pourtant sa mort a passé presque inaperçue. Michelet n'était-il pas un plus grand prosateur que Victor Hugo ? Que sont cependant les honneurs rendus à sa dépouille mortelle, si touchants et si solennels qu'ils aient été, en comparaison de ce concours de tout un peuple rouvrant pour Victor Hugo les portes du Panthéon ? Quand on se rappelle l'habileté consommée avec laquelle les amis de Victor Hugo ont entretenu l'enthousiasme public autour de sa vieillesse, et mis pour ainsi dire son génie en exploitation, on se demande s'il n'y a pas eu dans tout cela quelque mise en scène et un peu de cette badauderie que l'on peut toujours mettre en branle quand on sait se servir de la presse.

Il ne serait pas juste de penser ainsi. Sans doute, il y a eu dans les honneurs rendus à Victor Hugo, dans les manifestations et l'émotion universelles, un peu de cet instinct théâtral qui entraîne toujours inconsciemment les Français ; il s'y trouvait aussi une assez large part de vanité nationale, le désir de glorifier la France en Victor Hugo ; mais l'émotion n'en était pas moins profonde et l'enthousiasme réel. J'ajouterai que les hommages rendus à l'homme de génie disparu étaient mérités.

Pour juger l'importance d'un écrivain, il ne faut pas seulement tenir compte de son talent littéraire, mais aussi de ses actes, du rôle qu'il a joué, de ce qu'il a représenté pour son pays et ses contemporains. Il ne viendra à l'esprit de personne de préférer Voltaire comme poète dramatique à Racine, comme philosophe à Descartes, comme historien à Montesquieu ; mais Voltaire a exercé une telle influence sur son siècle, il a tellement incarné en lui l'esprit de son temps, il a si puisamment contribué à faire rayonner la France sur l'Europe, que son nom est à juste titre plus populaire que ceux de Descartes, de Racine et de Montesquieu. De même la gloire de Victor Hugo n'est pas née seulement de la beauté des œuvres qu'il a écrites, mais encore du rôle qu'il a joué, de l'influence qu'il a exercée, en politique aussi bien qu'en littérature, de sa vie même, à laquelle les circonstances ont donné une grandeur et une portée symboliques.

Commencée en 1802, achevée en 1885, l'existence de Victor Hugo remplit presque tout un siècle. Il entrait dans l'adolescence au moment où, délivrée du joug impérial, la France renaissait à la vie littéraire et à la vie politique ; il meurt au moment où le pays, fatigué, privé de presque tous ses grands hommes, semble traîner tristement une stérile vieillesse. Il a eu cet unique privilège, après avoir étonné par sa précocité d'*enfant sublime* les académiciens de 1817, d'étonner encore et d'humilier, à quatre-vingts ans passés, les jeunes générations par une vigueur physique et intellectuelle qui tenait du prodige. Comme il était sans conteste le plus illustre poète vivant, non seulement de la France, mais de l'Europe, il avait fini par être entouré d'une admiration unanime et indiscutée ; il avait passé à l'état de monument national. On s'entendait tacitement pour suspendre à son égard tout jugement sévère, toute critique irrespectueuse ; on trouvait juste et beau que l'homme qui avait à ce point honoré sa patrie jouît pleinement, dans ses dernières années, de sa gloire pacifique. Cette conspiration d'admiration et de respects, à laquelle venait se joindre le culte idolâtre de quelques fidèles, a fini par faire du poète, pour toutes les classes de lecteurs et même pour ceux qui ne l'avaient jamais lu, un être à part, une sorte de demi-dieu. On peut dire de lui qu'il a été canonisé de son vivant.

Il prêtait à cette canonisation par les phases mêmes

de sa vie, qui a été comme le symbole de la vie de la France au XIXe siècle. Poète objectif par excellence, ce n'est pas sa propre âme, son propre cœur et son propre esprit qu'il a révélés par ses chants : c'est les sentiments généraux de l'humanité, les beautés de la nature, les drames de l'histoire ; c'est surtout l'âme mobile de la France moderne. Il s'est comparé lui-même à un « écho sonore », que Dieu mit au centre des choses pour vibrer à tous les bruits et à tous les chocs. Il a, en effet, chanté toutes les gloires de son pays et en a traduit toutes les passions ; aussi n'est-il aucun parti qui ne trouve à l'admirer, à le revendiquer par quelque côté. Fils d'un soldat de la République devenu général de l'Empire et d'une Vendéenne légitimiste, il est comme la synthèse des tendances diverses qui se combattent dans la France moderne. Il chante d'abord la royauté des Bourbons, puis, avec les libéraux de la Restauration, les victoires impériales et la figure légendaire de Napoléon ; il est à la tête du mouvement romantique, où le néo-catholicisme et le culte du Moyen âge se mêlent aux revendications révolutionnaires en faveur de la liberté dans l'art. Après 1830, il appartient au monde libéral orléaniste et devient pair de France, tandis que Lamartine est un des chefs de la gauche démocratique. En 1848, ses anciens enthousiasmes napoléoniens font d'abord de lui un partisan du prince Louis-Napoléon, mais dès que celui-ci aspire à la dictature, Victor Hugo entre en lutte avec lui et se

jette dans les rangs du parti républicain, où il restera jusqu'à sa mort. Il lui appartenait d'ailleurs depuis longtemps par ses tendances révolutionnaires et démocratiques. Dès la Restauration, ses drames sont pénétrés d'un souffle révolutionnaire. Dans *Hernani*, dans *Marion Delorme*, dans *Ruy Blas*, le beau rôle est aux révoltés, aux conspirateurs, aux valets, aux fous de cour ; le poète par leur bouche fait entendre la revendication des droits populaires, et flagelle les crimes de la royauté et de ses ministres. Le romantisme de Victor Hugo n'était pas seulement une théorie littéraire, une esthétique nouvelle ; c'était une œuvre de pitié, de charité envers les petits, les pauvres, les opprimés, les contrefaits, les méchants même, à qui il ouvrait les portes de la cité politique en même temps que de la cité littéraire. Dès ses premiers écrits, Victor Hugo a au cœur cette *Pitié suprême* qu'il a chantée à la veille de sa mort ; de tout temps, il a été l'adversaire de la peine de mort, l'apôtre de la clémence, et implicitement le partisan du suffrage universel, par amour pour les foules. C'est le même sentiment qui a fait de lui le chantre de Napoléon, incarnation d'un peuple, et l'avocat attitré, le défenseur des communards vaincus. Toujours prêt à prendre le parti des opprimés et des révoltés, à soutenir la cause des nations contre leurs maîtres, il est, dès le premier jour, au rang des apôtres de l'indépendance hellénique, de l'indépendance polonaise, de l'indépendance italienne.

Ce qui a achevé la fortune de Hugo, c'est que sa lutte oratoire contre l'Empire, dans les assemblées de 1850 et de 1851, puis son exil à Guernesey, avaient fait de lui le symbole même de la République. Par son *Napoléon le Petit*, par ses *Châtiments*, son chef-d'œuvre, par le serment solennel prêté et tenu par lui de ne jamais rentrer en France tant que l'Empire serait debout, il était sur son rocher pour le Don Juan impérial comme une statue du Commandeur qui lui prédisait le jour prochain de la vengeance céleste. Le rocher de Guernesey devenait, dans l'imagination populaire, comme l'antithèse du rocher de Sainte-Hélène, et la République devait en revenir avec Hugo vivant, comme l'Empire était revenu de Sainte-Hélène avec les cendres de Napoléon.

L'Empire croula. Victor Hugo, fidèle à sa parole, accourut prendre part aux souffrances et aux dangers de Paris assiégé. Il resta depuis lors parmi nous, entouré d'un concert d'admiration où nulle voix discordante ne se faisait entendre, comme le représentant du siècle littéraire finissant, et aussi comme une sorte de symbole des idées démocratiques et républicaines. Symbole d'ailleurs contradictoire aux idées mêmes qu'il représentait, car les adorations prosternées qui l'entouraient étaient la plus éclatante démonstration du besoin qu'ont les hommes de se faire des héros, des rois et des dieux.

L'importance de l'œuvre littéraire de Hugo égale-t-elle l'importance du rôle joué par l'homme? Chacun

répondra à cette question suivant ses préférences personnelles ; mais quel que soit le degré de sympathie qu'on éprouve pour la nature du talent et du style d'Hugo, on doit reconnaître qu'il tiendra toujours une très grande place, sans doute même la première, dans notre histoire littéraire du XIXe siècle.

Son mérite le plus incontestable est d'avoir renouvelé la langue et les formes poétiques. Il a à la fois enrichi la littérature de formes nouvelles en revenant, par delà le XVIIe siècle, aux formes variées de la poésie lyrique des XVe et XVIe siècles, et le vocabulaire poétique de mots nouveaux en y introduisant, non des néologismes, mais une foule de termes considérés avant lui comme trop familiers ou trop techniques ; en même temps, il a rendu la versification à la fois plus libre et plus précise en exigeant pour la rime plus d'importance, plus de variété et plus de richesse qu'on ne lui en donnait auparavant, et en bouleversant les règles admises jusque-là pour la césure et l'enjambement. Tous les poètes qui ont écrit depuis cinquante ans ont été unanimes à saluer Hugo comme le rénovateur du Parnasse, comme un bienfaiteur qui leur a donné un instrument d'une incomparable richesse, qui a renouvelé les cordes de la lyre française et en a augmenté le nombre. Ils l'ont baptisé d'un nom touchant : *le Père*. Qu'il ait, à côté de cela, altéré le génie de la langue française en en forçant les couleurs et les tons, en abusant de certains mots, en multipliant les antithèses, en se

laissant aller à l'exagération et à la déclamation, aux concetti à l'italienne et à l'emphase espagnole, tout homme sensé le reconnaît ; mais ces défaillances, ou plutôt cet envers de son génie, ne doivent pas diminuer notre reconnaissance pour les services rendus.

Si Victor Hugo ne partage avec personne le mérite d'avoir renouvelé les formes de la poésie française, on ne peut pas revendiquer pour lui au même titre, comme un honneur exclusivement personnel, la gloire d'avoir créé le mouvement romantique ; mais il a certainement joué le premier rôle dans ce mouvement. Il en a tracé, dès 1824, le programme dans les préfaces de *Cromwell* et des *Orientales*, et il a été considéré par tous les romantiques comme leur chef d'école. Si madame de Staël et Chateaubriand ont été les vrais initiateurs du mouvement romantique, si Lamartine, Dumas, Balzac et George Sand peuvent lui être préférés, le premier comme poète lyrique, le second comme dramaturge, les deux derniers comme romanciers, Victor Hugo n'en a pas moins formulé le premier les principes de la littérature nouvelle, qu'il a représentée avec plus d'éclat et de puissance que personne. Parmi ces principes, il en est qui peuvent être contestés, et, d'une manière générale, on peut dire que le romantisme, en tant qu'école littéraire, a abouti à un avortement ou du moins à une rapide décadence ; mais les tendances littéraires qui l'ont guidé ont triomphé, et Victor Hugo a été pour beaucoup dans ce triomphe. Ces tendances générales,

c'est l'abandon des anciens genres littéraires et des prétendues règles de la littérature classique, en un mot, la liberté dans l'art : liberté de combiner le tragique et le comique, l'épique et le lyrique, le lyrique et le satirique, liberté de renoncer aux unités d'Aristote, de choisir ses sujets dans tous les temps et dans tous les pays ; c'est ensuite la recherche de la vérité individuelle et de la couleur locale substituée à la recherche exclusive de la vérité générale et des sentiments humains universels ; c'est encore l'élargissement de l'horizon intellectuel des Français par la connaissance des littératures étrangères ; c'est enfin le désir de ressaisir par l'étude du Moyen âge le secret de nos origines nationales. Par ces justes et légitimes tendances, par ces heureux et nobles efforts, le romantisme, malgré tout ce qu'eurent d'excessif, de superficiel et d'artificiel un certain nombre des œuvres qu'il a produites, est lié à tout ce que notre siècle a fait de grand dans les lettres ; aux formes nouvelles de la poésie et du roman, que ce soit le roman social et psychologique de Balzac, le roman d'aventure de Dumas ou le roman de passion de George Sand ; aux recherches sur la littérature du Moyen âge et sur les littératures étrangères ; enfin et surtout à la rénovation de l'histoire par Augustin Thierry et Michelet. Victor Hugo n'a pas été, à proprement parler, un historien, mais, comme romancier et comme poète, soit dramatique, soit épique, il a fait œuvre historique. Que cette histoire

soit toujours vraie, je ne l'affirmerais pas, mais elle est assurément grande et saisissante. Hugo n'est pas un critique, il n'est même pas un savant ; il avait la science en petite estime, et en cela il était en désaccord avec l'esprit de notre temps ; mais il était un voyant, et, par la puissance de son imagination, il rendait la vie aux époques et aux hommes disparus.

Nous touchons ici à ce qui, dans son œuvre, est le plus vraiment grand et original, à son génie épique. On peut lui dénier le génie dramatique, car il n'a pas la variété de ton qu'exige le théâtre, sa psychologie est superficielle, les sujets de ses drames sont plus étranges qu'émouvants ; ils sont tous le développement d'une antithèse morale péniblement construite, non de passions humaines vivantes et complexes. On peut lui préférer, dans la poésie lyrique, les poètes qui, comme Shelley, révèlent une âme d'une délicatesse, d'une profondeur et d'une sensibilité extraordinaires, et qui, par la magie des mots, nous donnent la subite intuition des mystères de la vie, de la nature et de l'infini ; on peut trouver sa philosophie bien vague et bien simple en comparaison de la subtilité émue d'un Sully Prudhomme. Mais Victor Hugo a doté la France contemporaine d'une littérature épique. Il a fait mentir le jugement fameux : les Français n'ont pas la tête épique. Il a renoué la tradition interrompue de la poésie épique du Moyen âge. Le plus beau de ses drames, *les Burgraves*, est une épopée dialoguée ; la plus belle

pièce des *Châtiments*, l' « Expiation », se compose de quatre morceaux épiques ; dans la *Légende des siècles*, nous trouvons l'épopée familière avec les Pauvres gens, l'épopée militaire moderne avec le Cimetière d'Eylau, l'épopée du Moyen âge sous toutes ses formes, française, espagnole, sarrazine, l'épopée biblique avec Ruth et Booz. Le merveilleux même n'en est pas absent. Enfin, dans la poésie de Hugo tout entière, le lyrisme affecte la forme épique, et il voyait si naturellement les hommes et les choses avec la simplicité et le grossissement épiques, qu'on peut dire de ses romans, depuis *Notre-Dame de Paris* jusqu'à *Quatre-vingt-treize*, qu'ils sont des épopées en prose. Ce génie épique est servi par l'imagination la plus forte, la plus colorée, la plus riche, la plus grandiose qui ait jamais été. D'autres ont parlé à l'âme et au cœur un langage plus passionné, plus tendre ou plus mélodieux ; nul n'a ébranlé les sens par des images plus éclatantes et plus inattendues. C'est par là qu'il peut être nommé à côté des plus puissants génies. On ne peut sans doute l'égaler à Dante ou à Shakespeare ; mais, à coup sûr, s'il n'est pas aussi grand, il est aussi extraordinaire ; comme eux, il est unique, car jamais cerveau humain n'a eu à ce degré le don de créer des images. Ses visions sont des hallucinations qui prêtent la réalité, même à l'impossible. En même temps, sa bonté de cœur, sa sympathie pour les foules et pour les souffrants donnent à ses créations épiques un côté profondément

humain. Ce ne sont point des marbres et des bronzes peints comme les héros de Leconte de Lisle, ce sont des hommes grandis et exaltés. La simplicité même des pensées de Victor Hugo, ce que ses détracteurs ont appelé sa banalité, le don merveilleux, qu'il a possédé presque seul de notre temps, de rendre, par l'éclat du style et de l'imagination, la nouveauté et l'originalité aux grands sentiments fondamentaux de l'humanité, ont fait pénétrer la poésie dans beaucoup d'âmes qui ne la goûtent pas d'ordinaire. Par là il a mérité cette popularité qu'il aimait et recherchait trop, et qu'il a acquise, entre tous les écrivains qui aient jamais vécu, à un degré peut-être unique.

Victor Hugo a donc beaucoup donné à son siècle, et il en a été la plus éclatante représentation. On a dit quelque fois qu'il était un phénomène isolé, qu'il ne représentait pas le génie français, fait de mesure, d'esprit, de grâce et d'harmonie, ennemi de la déclamation et du mauvais goût. On pourrait discuter si cette définition de l'esprit français est aussi rigoureusement exacte qu'on le croit quelquefois. Elle ne s'applique guère à l'épopée du Moyen âge ; la déclamation a toujours été un défaut français ; on le trouve chez d'Aubigné comme chez Corneille, chez Crébillon comme chez Diderot ; le mauvais goût abonde au XVIe siècle et dans toute la première moitié du XVIIe. Mais, en outre, la France démocratique du XIXe siècle n'est plus l'ancienne France ; elle a changé d'âme en littérature comme en poli-

tique et en religion. Si un poète comme Musset appartient à la lignée des classiques, des hommes tels que Lamartine d'un côté, Baudelaire de l'autre, sont des phénomènes tout nouveaux, et Victor Hugo, avec ses emphases, ses gaîtés cyclopéennes, ses affectations, son amour maladif de la popularité, sa religiosité vague, son socialisme attendri, son humanitarisme crédule, son syncrétisme politique, ses grandes visions historiques, son âme mobile, aimante, ardente et vibrante, me paraît un produit naturel et un représentant authentique de la France démocratique, un peu entachée de rudesse et de vulgarité, inquiète, mal équilibrée, théâtrale et déclamatoire, mais toujours puissante, féconde et généreuse, prompte à l'enthousiasme, avide de progrès, croyante en sa mission civilisatrice, que nous a léguée la Révolution.

MICHELET A L'ÉCOLE NORMALE

(1827-1838)

Pendant l'hiver de 1828-1829, deux fois par semaine, à six heures et demie du matin, on voyait passer sur la place du Panthéon, venant de la rue de l'Arbalète et se dirigeant vers la rue Saint-Jacques, un jeune homme de petite taille, au visage rose encadré de longs cheveux déjà grisonnants, vêtu d'un frac noir, de culottes courtes, de bas de soie et chaussé d'escarpins. Il ne paraissait pas se douter de la rigueur de la saison; son regard ardent témoignait de la flamme intérieure qui animait son corps frêle; la pensée rayonnait de son large front et de ses yeux aux vifs éclairs; la parole semblait prête à sortir, vibrante et colorée, de sa bouche fine et mobile; son nez droit, aux ailes frémissantes, témoignait d'une sensibilité toujours en éveil. Il portait sous le bras

quelques livres ou quelques cahiers, marchait vite, la tête haute, l'air animé et inspiré comme par un rêve intérieur, étranger aux choses qui l'entouraient, sauf lorsque la vue d'un cheval brutalisé par un charretier ou d'un chien martyrisé par des enfants lui causait un brusque sursaut et lui arrachait un cri d'indignation.

Ce jeune homme, dont l'apparence et l'allure révélaient la nature exceptionnelle, puissante et délicate à la fois, était Jules Michelet, professeur d'histoire de la petite princesse Louise, fille de la duchesse de Berry, et maître de conférences d'histoire et de philosophie à l'École préparatoire du collège Louis-le-Grand. Il avait placé à cette heure matinale ses leçons aux futurs professeurs pour être libre de se rendre dès huit heures aux Tuileries, et l'étiquette de la Cour lui imposait ce costume, qui d'ailleurs ne déplaisait pas à ses goûts naturellement raffinés. Il grimpait jusqu'aux combles du vieux collège où l'École préparatoire était pauvrement logée. Un garçon de salle annonçait l'arrivée du professeur, et l'on voyait les élèves, chacun sa chandelle à la main, les paupières encore lourdes de sommeil, défiler un à un, le long des sombres couloirs délabrés, pour se rendre à la salle de conférences. Michelet commençait à parler : on oubliait aussitôt la fatigue et le froid, la nudité humide de cette installation misérable, pour vivre pendant deux heures dans un monde de féerie, où tout était lumière, chaleur et vie. Ce n'était pourtant

pas un orateur, au sens propre du mot, que ce professeur, unique entre tous, qui inspirait à ses élèves, a dit l'un d'eux, « la passion d'un amant pour sa maîtresse ». Il n'avait pas cette ampleur du style, de la voix et du geste, cette période large, nombreuse et châtiée qui transportait d'admiration les auditeurs d'un Cousin, d'un Guizot ou d'un Villemain ; mais c'était un magicien, dont la parole tantôt lente et rêveuse, tantôt lancée en phrases brèves, ailées comme des flèches, faisait surgir devant l'esprit de ses auditeurs, par une sorte d'évocation, les idées et les images, toujours imprévues, qui paraissaient jaillir comme d'elles-mêmes de son cerveau. Cette parole avait sa musique, car elle suivait le rythme intérieur d'une pensée naturellement cadencée ; mais cette musique n'avait point de formule apprise et monotone ; elle était aussi inattendue et aussi variée que la pensée elle-même. L'éloquence de Michelet était faite d'esprit, de poésie, de sensibilité, d'enthousiasme, tout en étant nourrie de la plus forte culture classique, de l'érudition historique la plus étendue et de sérieuses études philosophiques. Qu'il parlât de philosophie ou d'histoire, on retrouvait toujours chez lui l'homme d'imagination, pour qui l'idée ne devient saisissable que dans les faits qu'elle détermine, et l'homme de pensée, qui ne voit dans les faits que le symbole de l'idée qu'ils révèlent. Un des premiers élèves de Michelet, M. Vacherot, qui suivit ses leçons de 1827 à 1829, a retrouvé, au bout de cinquante-

trois ans, ses impressions de la vingtième année, encore toutes fraîches, en songeant à cet enseignement incomparable. « Nous sautions tous à bas de nos lits pour l'entendre, rêvant encore de ces leçons d'histoire du Moyen âge, où les héroïques figures de Wallace, de Robert Bruce, de Godefroy de Bouillon, troublaient parfois nos nuits... De quels mots me servir pour caractériser une telle manière d'enseigner? Ce n'était rien de l'enseignement magistral d'un Guizot. Ce n'était pas non plus l'improvisation puissante et méditée d'un Cousin... C'était la *vision* improvisée d'une réalité qu'il nous remettait sous les yeux, vision dans toute la force du mot, dans laquelle son charmant esprit semait de fins aperçus les palpitants récits qui sortaient de sa forte imagination [1]. »

M. J. Simon, qui fut élève de Michelet cinq ans plus tard, parle avec admiration « de cette langue si pure et si familière, qui s'élevait si haut quand il le fallait, qui s'abaissait aux détails les plus simples sans jamais devenir vulgaire, qui souvent laissait deviner plus qu'elle ne disait, hardie comme sa pensée, et pourtant correcte, ornée, comme il convenait à une conversation d'École normale, de citations grecques et latines, sans ombre de pédanterie [2] ».

Quand monseigneur Frayssinous entreprit en 1826

1. *Figaro* du samedi 22 juillet 1882.

2. Notice lue à l'Académie des sciences morales et politiques, le 4 décembre 1886, et réimprimée dans le volume intitulé *Mignet, Michelet, Henri Martin.*

de rétablir par un moyen détourné l'École normale, supprimée en 1822, en créant au collège Louis-le-Grand une école préparatoire recrutée parmi les élèves les plus brillants des collèges royaux, désignés par les recteurs, il fixa à deux ans seulement la durée des études, réduisit au strict minimun le nombre des professeurs, et décida de remettre à un même maître l'enseignement de la philosophie et celui de l'histoire. Michelet fut chargé de cette double fonction. Ce choix peut nous paraître singulier, à nous qui voyons surtout en Michelet l'auteur de l'*Histoire romaine* et de l'*Histoire de France*. Il ne surprit personne en 1827, et Michelet moins que tout autre. Il paraissait désigné par ses études et par la tournure même de son esprit à faire marcher de front les deux enseignements. Ses thèses de doctorat, soutenues en 1819, avaient pour sujets les Vies de Plutarque et l'idée de l'infini d'après Locke. Pendant les années qui suivent, on le voit s'occuper surtout de philosophie, à côté des études grecques et latines qu'il poursuit en vue de l'agrégation, et de ses cours de lettres à l'institution Briand. Il lit Laromiguière, Aristote, Condillac, De Gérando, Dugald Stewart ; à l'agrégation des lettres, où il est reçu le 21 septembre 1821, c'est surtout en philosophie qu'il brille, et M. Victor Le Clerc voulait le faire entrer comme professeur de philosophie au collège Henri IV. Il demande, sans l'obtenir, qu'on le désigne comme agrégé pour les classes de philosophie. Lorsqu'il est nommé agrégé suppléant pour

les lettres, à Charlemagne, il considère cette besogne comme accessoire. Ce qui l'occupe pendant tout l'hiver 1821-1822, c'est l'*Histoire de la philosophie* de Deslandes, les Essais de Reid, la *Philosophie de l'esprit humain* et l'*Histoire des sciences métaphysiques* de Dugald Stewart, le *Traité des Signes* de De Gérando et *l'histoire de la Décadence de l'Empire romain* de Gibbon qui est aussi pour lui une lecture philosophique. Il se met à traduire Reid et Dugald Stewart. Il faut noter pourtant qu'un instinct secret le détournait des spéculations métaphysiques et de la philosophie purement doctrinale pour le diriger vers la philosophie du langage, l'histoire des idées et des mœurs, la philosophie de l'histoire. Il était poussé de ce côté non seulement par l'attrait qu'exerçaient la réalité et la vie sur sa puissante imagination, mais par les tendances mêmes de l'École de Condillac et de l'École écossaise qui faisaient une place considérable à l'histoire et à la linguistique. De bonne heure se fit jour dans son esprit l'idée que l'étude de l'histoire est la contre-épreuve de l'observation psychologique, que la psychologie de l'individu est étroitement liée à celle des peuples. Dès 1819 il médite d'écrire sur le *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*; en 1822, il songe à un *Essai sur la culture de l'homme*, puis à une *Histoire philosophique du Christianisme*, enfin à des essais philosophiques sur les poètes. Une cause accidentelle acheva de déterminer sa vocation et de lier en lui l'historien

au philosophe. L'abbé Nicole, l'ami du duc de Richelieu, qui, après une brillante carrière pédagogique en Russie, avait conquis en France une situation considérable dans l'instruction publique comme membre du Conseil royal et comme recteur de l'Académie de Paris, et qui connaissait et appréciait Michelet, l'appela à professer l'histoire au collège Sainte-Barbe[1], dont il avait été un des fondateurs. C'est pour l'usage de ses élèves que Michelet publia en 1825 un *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1453-1789), et en 1826 des *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne* (1453-1648). L'admirable *Précis d'histoire moderne*, qui fut composé de mai à novembre 1827, est le résumé de ses cours de Sainte-Barbe.

Il n'abandonnait pas pour cela ses études philosophiques. Il continuait à étudier De Gérando et Dugald Stewart; il lisait Kant, Auguste Comte, Saint-Simon, Smith, Paley, Fergusson; et surtout il vivait plongé dans les œuvres de Vico. Il entreprend, le 28 juin 1827, une traduction de sa Philosophie de l'histoire. Elle est achevée en 1827 et paraît en mars 1829, précédée d'un discours préliminaire. Cette traduction de Vico exerca sur sa pensée une influence décisive. « Je suis né, dira-t-il, de Virgile et de Vico. » Le caractère symbolique des faits historiques, l'enchaînement régulier des phases du développement humain, avec leurs flux et leurs

1. Aujourd'hui le collège Rollin.

reflux, leurs *corsi* et *ricorsi*, l'importance de l'action des masses anonymes dont les grands hommes ne sont que les représentants accidentels, symboles d'une collectivité comme les faits particuliers sont les symboles d'une idée générale, le rôle capital des traditions poétiques à l'aurore des civilisations et des recherches étymologiques pour l'étude des origines, toutes ces idées, qui animeront son œuvre entière, se sont fixées dans son esprit par l'étude de Vico. Il y ajouta une vue personnelle qui modifie sensiblement le déterminisme idéaliste et religieux de Vico : c'est la conception de l'histoire comme une lutte entre l'homme et la nature, entre la liberté et la fatalité, entre la lettre et l'esprit, comme une ascension constante et providentielle vers l'autonomie morale. Dans le bouillonnement intellectuel qui l'agite pendant ces années de préparation féconde, on voit naître dans son cerveau des projets que son âge mûr réalisera en partie : en 1826 il trace le plan d'une *Philosophie de Thucydide* et d'une *Philosophie d'Eschyle*, puis d'une *Étude religieuse des sciences naturelles*. En 1826, il commence à préparer une histoire de la Réforme et de la Ligue ; il rêve d'écrire une géographie historique et de former un recueil des *Monuments historiques du christianisme*.

Bien que ni le Vico, ni le Précis d'histoire moderne n'eussent encore paru quand Michelet fut appelé à l'École préparatoire, on savait qu'il ne serait déplacé dans aucune des deux chaires qu'on lui

confiait. En le choisissant on évitait d'assez gros embarras. Si l'école de Laromiguière, qui était seule bien vue de l'administration supérieure, était discréditée auprès de la jeunesse, tandis que M. Cousin et ses disciples passaient pour des révolutionnaires, Michelet tenait le milieu entre les deux partis, et ses préoccupations, en apparence exclusivement psychologiques et historiques, le faisaient regarder comme inoffensif. D'ailleurs, bien qu'il fût en relations personnelles avec Villemain, Guizot et Cousin, il était considéré comme bien pensant. Il était lié avec Ballanche, avec Lamartine, avec des membres du Conseil royal connus pour leur piété, MM. Guéneau de Mussy et de Maussion, avec M. Mazure, un ancien censeur, intime ami de monseigneur Frayssinous. Il s'était fait baptiser en 1816; il faisait partie de la *Société Catholique des Bons Livres* créée en 1824; enfin il était patronné par l'abbé Nicole. L'influence de l'abbé était prépondérante au Conseil royal; elle était puissante aussi au Château, où il avait une amie dévouée en madame de Gontaut, gouvernante des Enfants de France. Il est probable que c'est principalement à l'abbé Nicole que Michelet dut d'être nommé à l'École préparatoire et désigné pour enseigner l'histoire à la princesse Louise.

Faut-il croire d'après cela que Michelet fût alors, comme on l'a dit quelquefois, un catholique croyant? Faut-il admettre comme authentique l'anecdote rapportée par M. d'Haussonville, d'après laquelle

M. de Vatimesnil aurait dit aux personnes qu'effrayait la nomination de M. Guigniaut comme directeur de l'École : « Rassurez-vous, nous avons M. Michelet, dont l'influence combattra la sienne[1] » ? Je ne le pense pas. M. Guigniaut n'a jamais effrayé personne, et Michelet, tout en se croyant et en se déclarant chrétien, ne faisait ni ne disait rien qui pût le faire passer pour un dévot. Son *Journal intime* nous le montre en 1820 et 1821 tout imbu de l'esprit du XVIIIe siècle et de la Révolution, humanitaire à la façon de Rousseau, démocrate et libéral avec passion, et aussi détaché des dogmes que le Vicaire savoyard. Il était, il est vrai, ardemment spiritualiste et il le restera toujours, convaincu à ce point de l'indestructibilité du Moi qu'à ses yeux l'existence de Dieu était comme le corollaire de la croyance en l'immortalité de l'âme ; il était religieux, mystique même de nature et d'instinct ; il avait pour l'Église catholique la piété filiale due à « la vieille mère du monde moderne » ; mais cette piété était déjà en 1827 une piéte d'historien ; il vénérait et admirait le christianisme comme la religion qui a libéré l'homme des servitudes de la matière, et comme la dernière et la plus haute évolution religieuse de l'humanité ; mais s'il le regardait alors comme la religion définitive et éternelle, il admettait qu'il devait se transformer sous l'effort de la science. Il suffit de se rappeler

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1875.

que ses Mémoires de Luther étaient commencés dès 1825, et dans quel esprit il les a conçus, pour ne pas voir en lui un catholique au sens strict. Les notes prises à ses cours par ses élèves [1] nous montrent qu'il n'a jamais cherché à donner le change sur ses convictions. Il accorde une très grande place dans ses leçons aux questions religieuses ; il témoigne toujours au christianisme un tendre respect, mais partout éclate son absolue indépendance à l'égard du dogme. Il en parle en historien, en philosophe, jamais en croyant. Qu'on en juge par ce passage, le plus précis de tous comme affirmation religieuse :

« Une religion bien plus mystérieuse, bien plus profonde, croissait invisible, et devait les remplacer toutes. Ici encore nous trouvons le culte de la vie et de la mort, c'est l'enseignement commun des religions de l'Orient; mais il y a de grandes différences. Ici, c'est un Dieu qui meurt volontairement pour l'homme ; ce n'est pas ce Dieu multiple, Dieu actif et passif à la fois, ce Dieu indifférent du panthéisme, et si la Grèce avait accompli un immense progrès, en donnant à ses Dieux la perfection de la beauté humaine, combien est-ce un progrès plus grand d'avoir élevé la Divinité à la perfection morale de l'homme, et d'avoir fait de la Divinité, non pas le

1. Madame Michelet a bien voulu nous les communiquer ; qu'elle reçoive ici l'expression de notre gratitude. C'est grâce à ces notes que nous avons pu reconstituer tout l'enseignement de Michelet.

lien commun de la nature matérielle, mais un type de toute perfection ! Le genre humain tomba à genoux, et, sauf les interprétations que la science peut donner, il doit y rester toujours. « La science, a dit » saint Clément d'Alexandrie, c'est la démonstra- » tion de la Foi. » Nous retournerons la proposition et nous dirons : « La Foi, c'est la science à démontrer ».

Le vendredi 9 juillet 1830, il commentait ces paroles en ces termes :

« Cette pensée de saint Clément a besoin d'explication et de développement : démontrer la foi par la science est aussi l'une des vocations de notre siècle, et ce serait bien certainement le plus bel emploi de la science qu'une démonstration libérale des croyances religieuses que nous inspire le christianisme. Toute foi raisonnable sort de l'instinct naturel ; ce n'est que de cette manière que l'on peut entendre la foi. Prenons un exemple : le christianisme a consacré de très bonne heure la croyance à la mère de Dieu, et toutes les nations barbares ont accueilli avec admiration et enthousiasme cette admirable poésie qui divinise à la fois la maternité et la virginité. C'est qu'il y a dans le cœur de l'homme un instinct naturel du rôle élevé auquel la femme est appelée dans le monde. L'exaltation des peuples de race germanique pour la raison froide des femmes du Nord a été la trame sur laquelle le christianisme a tissu cette poésie, cette

histoire, cette philosophie, car les trois noms lui conviennent également. Ainsi la foi naît toujours d'un instinct naturel. C'est le commencement, c'est la poésie. Voyons la science.

» La science consiste à montrer comment la foi est sortie d'un instinct naturel, car ce qui est conforme à la nature est ce qui est juste et, quand la philosophie ne justifierait pas la foi, il ne faudrait pas encore condamner la foi. L'adhésion du monde entier, pendant l'imposant espace de deux mille ans, ne peut venir d'une erreur passagère : on conçoit à peine une erreur qui vive deux mille ans. Le temps est venu où la science, s'agrandissant de jour en jour, s'appliquera à la foi comme explication, comme justification. Cet âge est venu pour le christianisme, et il ne faut pas que de pareils travaux aient la forme polémique ; il faut que leur forme soit critique, dogmatique. Tout ce qui est polémique s'inspire des intérêts du moment. Tout livre scientifique sur le christianisme est à faire. Tous ceux qui ont paru jusqu'à présent l'ont traité, tantôt comme un objet de foi qui doit être inviolable, tantôt comme un objet de réprobation.

» Il y a une chose bien remarquable et qui prouve en faveur du christianisme, c'est qu'après tant de siècles d'une guerre acharnée, il ne s'élève pas de nouveau culte. Quand le polythéisme ne trouva plus la foi au cœur des hommes, le christianisme était là pour le remplacer. Aujourd'hui, à la place de ce

culte qu'on veut renverser, aucun culte nouveau ne se présente. Car je ne parle pas du Saint-Simonisme : ceux qui commencent une religion par le panthéisme, tombeau de toute religion, n'ont ni science ni philosophie. Partout où le panthéisme porte la main, il glace le sentiment moral. On a dit que la vie tend à réconcilier l'âme avec le corps, l'esprit avec la matière, et cette réconciliation, cette paix entre l'esprit et la matière est l'œuvre que le panthéisme prétend accomplir. Je ne pense pas que l'homme puisse jamais faire un traité de paix perpétuelle avec le corps. Le corps est toujours l'ennemi de la liberté humaine. C'est le moyen le plus ingénieux que la nature sensuelle emploie pour nous tromper, que de se dire en paix avec l'âme. Il ne faut pas qu'elle existe, cette paix ; il faut que l'âme lutte jusqu'à ce que le corps soit son esclave. On saoule le monstre et on se dit : Paix avec le corps ! Non, il faut que ce dernier soit vaincu, non rassasié. »

Cette admirable page nous montre à quel point Michelet était libre d'esprit vis-à-vis de la dogmatique chrétienne et pourtant attaché au christianisme. Sans être catholique au sens rigoureux du mot, il voyait dans le christianisme le fait essentiel de l'histoire, et la religion éternelle, « sauf les interprétations que la science peut donner ». Aussi pouvait-il en toute sincérité, lorsqu'il écrivit le 28 octobre 1826 à monseigneur Frayssinous pour lui demander la

chaire de philosophie et d'histoire à l'École préparatoire [1], parler en ces termes de ses titres et de ses principes : « J'ai dejà publié deux opuscules historiques *(Tableaux chronologiques et synchroniques de l'histoire moderne)*; je fais imprimer en ce moment la traduction d'un ouvrage de Vico, où l'étude de l'histoire est éclairée par une philosophie conforme à la Religion. Les principes exprimés dans ces divers ouvrages répondent assez de ceux du soussigné. Il peut d'ailleurs invoquer le témoignage de plusieurs membres du Conseil royal, *tant ecclésiastiques que laïques.* » Une autre lettre du même jour adressée à un haut fonctionnaire (vraisemblablement M. Letronne, inspecteur général de l'Université et président de la commission d'instruction de l'École normale) nous apprend quels étaient ses répondants et ses vues d'avenir.

« L'intérêt pécuniaire n'est point ce qui m'a guidé dans cette demande [2]. M. Guéneau de Mussy, auquel j'ai exposé mes idées sur l'unité religieuse de la philosophie et de l'histoire, peut attester que mes

1. Dès le 4 septembre il écrivait à monseigneur Frayssinous pour lui demander une chaire à l'École préparatoire, quelle qu'elle fût, philosophie, histoire ou langues anciennes. Il disait avoir fait des vers grecs. Cette première lettre fut classée sans réponse.

2 On le croira sans peine. Il eut deux mille francs de traitement pour son double enseignement. Il fut, sur ses réclamations, porté à deux mille quatre cents le 29 novembre 1828, puis à trois mille le 2 novembre 1829.

mobiles sont d'un ordre plus élevé... Tout mon présent, tout mon avenir sont dans l'Université. Je n'ambitionne rien en dehors. C'est ma patrie, j'y veux vivre et mourir. Dès mon enfance, les premières consolations qui ont adouci les malheurs de ma famille me sont venues de l'Université... Mes seuls amis, mes seuls protecteurs, sont dans l'Université. Je n'en ai jamais cherché ailleurs. Ce sont plusieurs membres du Conseil royal, quelques inspecteurs, enfin mes anciens professeurs ; ce sont MM. Guéneau de Mussy, de Maussion et Nicole, Mazure, Létendart, Villemain et Le Clerc. Les trois derniers de ces messieurs me connaissent depuis douze ans ; ils peuvent dire dans quelle retraite j'ai vécu, d'abord auprès d'une mère malade, depuis dans le faubourg le plus éloigné [1]. C'est ce qui m'a permis d'acquérir des connaissances plus variées peut-être que les personnes qui, avec plus de facilité, partagent leur vie entre le monde et l'étude [2]. »

Une grave maladie, qui mit en danger la vie de Michelet en novembre 1826, fit suspendre sa nomination, et l'enseignement qu'il demandait fut provisoirement confié à Armand Marrast, ce fantaisiste surveillant général de l'École préparatoire qui charmait les loisirs des élèves en leur chantant les chan-

1. Il avait habité rue de la Roquette jusqu'en 1827 ; il vint alors rue de l'Arbalète. Il était marié depuis 1824 et garda son père auprès de lui.

2. Ces lettres sont conservées aux Archives nationales.

sons de Béranger avec accompagnement de guitare. Enfin, le 3 février 1827, Michelet était nommé, par monseigneur Frayssinous, maître de conférences de philosophie et d'histoire [1]. Il avait adressé au ministre un plan détaillé de son cours, qui malheureusement ne nous a pas été conservé. Ce ne devait être que le développement de la formule présentée à Guéneau de Mussy : l'unité religieuse de l'histoire et de la philosophie. Il considéra en effet ces deux enseignements comme étroitement liés et sa première leçon fut une introduction générale aux deux cours.

« Jusqu'ici, disait-il en commençant, la philosophie et l'histoire ont été l'objet de deux études entièrement distinctes. Cependant elles sont la preuve l'une de l'autre : elles ne peuvent ni l'une ni l'autre prétendre à un haut degré de certitude si on ne les compare. La philosophie s'est bornée à des phénomènes bien fugitifs de la pensée individuelle. Si elle s'était assise sur la base plus large de l'espèce et de l'individu, elle aurait fait plus de progrès, et la plupart des faux systèmes n'auraient pas réussi. Nous allons embrasser dans une seule étude l'histoire et la philosophie. Ainsi unies par une heureuse alliance, elles se prêteront un mutuel secours. »

1. On voit dans la préface écrite pour l'*Histoire de France* en 1869 que Michelet s'imagina plus tard avoir été nommé sous Martignac par Vatimesnil ; tous ses biographes ont reproduit cette erreur. Il ne dut à Vatimesnil que sa première augmentation de traitement.

L'histoire étudiera les faits, la philosophie les lois; l'histoire l'homme collectif, la philosophie l'homme individuel. La psychologie de l'individu trouvera sa confirmation dans celle de l'espèce; car l'humanité comme l'individu passe de la spontanéité à la réflexion, de l'instinct à la raison, de la fatalité à la liberté. Le développement religieux de l'humanité est la confirmation des conclusions spiritualistes de la philosophie.

Les deux premiers cours d'histoire de Michelet traitèrent de l'histoire générale depuis l'Égypte jusqu'aux Croisades. Il commença par l'Orient, faisant de l'histoire orientale la préface de l'histoire de la Grèce et de Rome. Il montra l'humanité se dégageant peu à peu des fatalités de la nature pour prendre conscience d'elle-même ; il insista sur l'histoire des Juifs, parce que leur religion est une préparation au christianisme, et salua dans le triomphe des idées chrétiennes la victoire définitive de la liberté sur la fatalité, de l'homme sur la nature. En 1828-1829 il s'occupa plus spécialement de la France et du Moyen âge et s'étendit avec complaisance sur les origines celtiques. Dans ces cours, comme plus tard dans son Histoire de France, il fait une large place à la géographie, qu'il s'agisse de l'Asie, de la Grèce ou de l'Italie. La géographie est pour lui « le matérialisme de l'histoire ». Il montre au milieu de quelles circonstances physiologiques, physiques, botaniques, zoologiques, minéralogiques « s'est déve-

loppé l'être humain, l'être moral, le spiritualisme de l'histoire ».

Son cours de philosophie fut presque exclusivement un cours de psychologie. Le fond ou du moins le plan en était emprunté aux Écossais; mais il les contredisait souvent et les complétait par Kant et Schelling; « les premiers, disait-il, nous donnent le point de départ, le bon sens; les seconds y ajoutent la science ». Ce qui prêtait une originalité charmante et imprévue à ce cours, c'était l'appel constant que faisait le psychologue aux souvenirs de l'historien, et l'apparition de Tibère ou de Néron, des chevaliers du XIVe siècle ou des souliers à la poulaine, au milieu de l'analyse des facultés.

Michelet commençait par établir la différence des sciences physiques et des sciences philosophiques, puis montrait la supériorité des méthodes d'observation en psychologie sur leur emploi dans les sciences physiques. Il passait ensuite en revue les facultés de l'âme, critiquait les systèmes de Laromiguière, des Écossais et de Kant, et insistait sur la nécessité de considérer les facultés non isolément, mais dans leur enchaînement et leur réaction mutuelle. Il étudiait alors successivement la conscience, la perception, l'abstraction, la généralisation, la mémoire, l'association des idées, l'imagination, le raisonnement, l'induction, la méthode, les signes, les classifications et le langage. S'il prenait comme point de départ la théorie des facultés de Dugald Stewart et

la théorie des signes de De Gérando, il y mêlait beaucoup de vues personnelles, surtout dans les chapitres sur l'association des idées et l'imagination, et les applications historiques les plus inattendues. L'examen de l'influence des lumières sur la moralité lui suggérait un brillant développement sur la supériorité morale de la société romaine sous l'Empire comparée à celle de la République ou de la Grèce. « La Rome toute sanguinaire et barbare des Scipions est inférieure à la Rome, voluptueuse peut-être, mais humanisée des Césars. La loi civile qui régnait alors atteste le progrès de l'humanité. » A propos de l'association des idées, il parlait de la mode au XIVe siècle, pendant la Révolution et sous la Restauration. Il présentait les observations les plus ingénieuses sur l'histoire des arts, des lettres et des langues. En parlant de la perception, il faisait observer que les hommes ont fait dériver la connaissance, d'abord du monde extérieur, puis des Dieux, enfin de la conscience et du moi, et que Kant et Fichte ont donné la philosophie de la Révolution française, qui est le triomphe de la croyance à la liberté de l'homme. De même quand il traitait des idées générales, il montrait ces idées placées par les philosophes d'abord en Dieu, puis dans les choses, enfin dans l'homme.

Le rôle de l'homme, le rôle de la liberté humaine, c'est à cette idée que sa pensée revient toujours, invinciblement. C'est cette idée qui dirigera toutes les recherches de l'historien, comme c'est à elle qu'a-

boutissent les analyses du psychologue. On peut déjà entrevoir que la France lui apparaîtra comme la principale représentante de la liberté morale et que deux époques l'attireront entre toutes comme celles où se sont jouées les scènes décisives du drame de la liberté : le XVIe siècle avec la Renaissance et la Réforme, le XVIIIe avec la Révolution. Mais pour bien comprendre le christianisme qui a commencé l'œuvre libératrice, la France qui l'a achevée, il faut connaître Rome. Cette idée, exprimée en 1830 en un magnifique langage dans l'*Introduction à l'Histoire universelle*, était déjà partout visible dans les cours de 1827 à 1830. Michelet pensait, dès 1828, en faisant ses leçons d'histoire romaine, ce qu'il écrivait en 1830 :

« Rome a été le nœud d'un drame immense, du drame de la liberté. C'est en nous plaçant au sommet du Capitole que nous embrasserons, du double regard de Janus, et le monde ancien qui s'y termine, et le monde moderne que notre patrie conduit désormais dans la route mystérieuse de l'avenir. »

En décembre 1827 avait paru une édition incomplète du *Précis d'histoire moderne*, fruit de ses cinq années d'enseignement à Sainte-Barbe, qui fut publié sous sa forme définitive en 1828. Il employa ses vacances de 1828 à un voyage en Allemagne, où il visita Heidelberg, Francfort, Mayence, Bonn, pour se perfectionner dans l'allemand, recueillir des livres,

voir Creuzer, Gœrres, Welcker. Il est alors tout plein du Moyen âge, commence à étudier Luther, prépare une *Encyclopédie des chants populaires*, rêve de doter la France d'un livre analogue aux *Deutsche Rechtsalterthümer* de Grimm, et cherche dans le vieux droit allemand les *Origines du droit français*, sur lesquelles il accumula des notes qui formèrent le volume publié sous ce titre en 1837.

Ces études nouvelles ne produisirent pas tout de suite leur effet dans son enseignement. L'histoire n'en occupe encore que la moindre part. En 1828-1829, il consacre deux de ses trois conférences à la philosophie, et ajoute à son cours de psychologie un cours de morale qui avait pour base un commentaire de Théétête, du Philèbe et de l'Euthyphron. Mais, en 1829, un heureux événement vint l'arracher, bien malgré lui, à la philosophie, pour le donner tout entier à l'histoire. Le ministère Polignac, dont M. de Montbel faisait partie comme ministre de l'Instruction publique, réforma l'École préparatoire, augmenta le nombre des chaires, sépara l'enseignement de l'histoire de celui de la philosophie, et limita le cours d'histoire à l'histoire ancienne, à la géographie comparée et à l'archéologie. Michelet, prévenu d'avance des projets de M. de Montbel, lui écrivait dès le 22 septembre ; « Si Votre Excellence se proposait de séparer l'enseignement de la philosophie de celui de l'histoire, j'ose espérer qu'elle me permettrait de conserver le plus important et le plus élevé des deux,

celui de la philosophie. Au cas où la traduction des œuvres de Vico ne semblerait pas un titre suffisant, je présenterais la traduction achevée de deux ouvrages de Reid et de Dugald Stewart. » M. de Montbel ne fit pas droit à cette demande. Michelet était suspect de tendances cousiniennes et la philosophie de Cousin était alors mal vue du pouvoir, comme entachée de libéralisme. On lui préféra M. Saphary, un condillacien qui offrait, disait-on, les plus sûres garanties au point de vue religieux, mais dont les élèves refusèrent si obstinément de suivre les leçons, qu'il fallut se résigner à le remplacer par Jouffroy après la révolution de Juillet.

Dubois, qui était alors l'interprète le plus autorisé du partit libéral dans l'Université, se plaignit amèrement, dans le *Globe* du 18 novembre, de l'acte d'autorité qui imposait à Michelet un enseignement pour lequel il n'était pas préparé. Mais Michelet, après un moment de mauvaise humeur, se plia bien vite à sa nouvelle situation et justifia la décision de M. de Montbel par le cours d'Histoire romaine qu'il fit dans l'hiver de 1829-1830. Tout y était nouveau pour ses auditeurs, le plan, les idées, les conclusions. Tout y était exprimé avec une originalité, une force, un éclat incomparables. Les deux première leçons avaient pour objet de marquer la place de Rome dans l'histoire de l'humanité. La troisième était consacrée à la géographie de l'Italie, la quatrième et la cinquième à sa population. La

religion, les institutions, les arts des Étrusques occupaient trois leçons ; les trois suivantes étudiaient le Latium, les Latins, leur agriculture, leur industrie, leur culte. La discussion des documents relatifs à la primitive histoire de Rome, l'examen des systèmes de Vico et de Niebuhr, la démonstration de l'incertitude des premiers siècles de Rome prenaient cinq autres leçons. Ensuite venaient la topographie de Rome, l'histoire des origines, une leçon sur Servius Tullius, une sur la population de Rome, une sur les plébéiens et les patriciens, deux sur l'*ager romanus* et les colonies, deux sur les révolutions de Rome jusqu'à 405, enfin quatre leçons très approfondies sur la loi des XII Tables.

Le travail excessif, auquel Michelet s'était livré depuis son entrée à l'École préparatoire, avait profondément ébranlé un organisme qui fut toujours frêle. Il dut prendre un congé de deux mois et se faire remplacer en mars et avril 1830 par M. Chardin. Il consacra ce temps de repos forcé à visiter l'Italie et surtout Rome. Nous pouvons l'y suivre pas à pas dans le beau journal de voyage que la piété de sa veuve nous a fait connaître[1]. Au retour, son *Histoire de la République romaine* était achevée dans son cerveau, sinon entièrement écrite. Elle parut en 1831. Elle devait être complétée par une histoire des Empereurs. Celle-ci fut plusieurs fois ébauchée dans les

1. *Rome*, 1890, in-12.

leçons de Michelet à l'École normale, et les fragments que nous en connaissons nous autorisent à penser qu'elle ne l'eût cédé en rien pour l'originalité et la profondeur à l'Histoire de la République[1]. Il y aurait montré les bienfaits que l'administration impériale, même celles des mauvais empereurs, apporta aux citoyens de l'*Orbis romanus*, ce qu'ils firent pour l'unité morale et matérielle du monde, pour l'établissement de l'égalité civile, pour la jurisprudence et pour le droit de tous les temps. Mais la révolution de Juillet, qui éclata trois mois après son retour, lui fit remettre à un avenir indéterminé l'achèvement de l'Histoire Romaine, l'enleva à l'antiquité et l'obligea à ne plus s'occuper que du Moyen âge et des temps modernes.

Dans l'*Introduction à l'Histoire universelle*, écrite, comme il l'a dit « sur les pavés brûlants », et qui résumait en traits de flamme la philosophie de l'histoire qui inspirait son enseignement, Michelet espère encore donner une histoire complète de Rome ; mais il fut détourné de son dessein par les changements apportés le 30 octobre 1830 à l'organisation de l'École préparatoire. On lui rendit son nom d'*École normale*; on y rétablit la scolarité de trois ans et on confia l'enseignement de l'histoire à deux professeurs : Lebas, en première année, était chargé de l'histoire ancienne; Michelet, en seconde année, de l'histoire du Moyen âge et des temps modernes. Tous deux se

1 Voyez ces fragments publiés en 1877 par la *Revue historique*, t. I.

partageaient la direction des exercices pratiques de la troisième année en vue de l'agrégation. Michelet, qui concevait toujours l'histoire comme une grande synthèse philosophique, ne voulut point priver ses élèves des travaux qu'il avaient faits de 1827 à 1830, alors que l'histoire ancienne était le principal objet de ses leçons ; nous le voyons en 1831-1832 et en 1833-34 refaire aux élèves de troisième année ses anciens cours sur l'Orient, la Grèce et Rome ; mais ses deux conférences de seconde année furent toujours consacrées à la France et à l'Europe moderne. Sa nomination comme chef de section aux Archives en 1831 mit à sa portée une mine inépuisable de documents qu'il fouilla avec passion. Il y retrouvait les émotions qu'il avait ressenties, tout enfant, dans le Musée des monuments français, quand il y évoquait les ombres de Chilpéric, de Dagobert et de Frédégonde. C'était la France même qu'il voyait là, ensevelie dans des cartons poudreux. Cette mort n'était qu'apparente ; il sentait en lui la force magique qui allait la ressusciter.

Dès lors la composition de l'*Histoire de France* fut sa grande affaire. Elle absorba presque toutes ses pensées. C'est à elle que se rattache presque tout son enseignement. Elle devait d'abord tenir tout entière en cinq volumes ; les deux premiers, parus en 1833, embrassaient à eux seuls plus de huit siècles ; mais à mesure qu'il étudiait notre histoire, elle lui paraissait plus mal connue et plus nécessaire à connaître dans

tous ses détails. A partir de 1834, son œuvre prit dans son esprit de si vastes proportions qu'il lui fallut quatre volumes pour la conduire de Philippe le Bel à Louis XI. Il dut prendre des secrétaires pour l'aider dans son travail de dépouillement des textes : ce furent ses anciens élèves de Sainte-Barbe et de l'École normale, Ravaisson, Duruy, Chéruel, Wallon, Yanoski, et un jeune théologien alsacien, Müntz. Il menait la vie la plus retirée, plongé dans ses livres et dans ses manuscrits, fuyant les réunions mondaines, et n'ouvrant guère sa porte qu'à ses secrétaires, à qui il distribuait à midi le travail quotidien tout en déjeunant avec eux, à quelques anciens élèves qu'il aimait à recevoir à sa table, et à de rares amis, parmi lesquels les plus intimes étaient Quinet, Eugène Burnouf et le médecin Edwards, l'auteur des *Caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, qui exerça sur lui une assez profonde influence. Les visites que Michelet fit en Angleterre avec Chéruel en 1834, dans le sud-ouest de la France avec Duruy en 1835, étaient entreprises en vue de son histoire, et nous y retrouvons remaniées et transformées les pages de ses journaux de voyages. Les *Mémoires de Luther*, parus en 1835, se rattachent encore à ses leçons de l'École normale sur le XVIe siècle. Le cours qu'il fit à la Sorbonne en 1834 et 1835, comme suppléant de Guizot, alors ministre, n'est pas autre chose que son cours de l'École sur le Moyen âge, présenté sous une forme plus ora-

toire et plus philosophique, et continué jusqu'à la fin du XVIe siècle. C'est vraisemblablement aussi l'histoire de France qu'il enseignait à la princesse Clémentine, fille de Louis-Philippe, dont il fut le professeur, comme il avait été celui de la princesse Louise[1].

Ce qui faisait l'originalité des cours de Michelet à cette époque, c'était l'association des recherches d'érudition les plus minutieuses avec les dons les plus rares de l'imagination et une constante préoccupation philosophique. On peut dire que l'érudition et la philosophie sont les deux servantes de son imagination, et lui fournissent, l'une les matériaux, l'autre les plans des palais enchantés qu'elle évoque. Michelet a été un des premiers en France à recourir aux sources manuscrites pour la composition d'une histoire générale. De 1830 à 1834, il consacrait toujours plusieurs conférences à des discussions de textes, en particulier à l'examen des lois barbares; il accompagnait chaque leçon d'une bibliographie; il tenait ses élèves au courant de ses découvertes aux Archives; il leur faisait faire des analyses de livres d'érudition et des études de textes. Mais son cours ne s'attardait

1. Ces leçons durèrent de 1832 à 1840. L'avant-dernier des fils du roi Louis-Philippe, le duc d'Aumale, qui avait conçu une vive admiration pour le professeur de sa sœur et la passion de l'histoire en écoutant au lycée Henri IV les cours de V. Duruy, l'élève favori de Michelet, s'associa, dès qu'il eut quitté le lycée aux leçons de la princesse Clémentine. Il a conservé un souvenir ému de cet enseignement solide et éloquent, qui ouvrait à l'esprit et à l'imagination des perspectives infinies.

pas au récit détaillé des événements ; il les supposait connus et en donnait la philosophie, non pas présentée en langage abstrait et sous forme d'idées générales, mais rendue sensible par quelques faits concrets, particuliers et caractéristiques, décrits dans le langage le plus pittoresque et le plus imagé. La méthode de Michelet consistait toujours à prendre les faits comme des symboles, des « hiéroglyphes idéographiques » ; et la victoire de l'esprit sur la matière était toujours le fond de sa philosophie de l'histoire. La France occupait la plus grande place dans ce cours ; mais toute l'histoire européenne y était rattachée comme à son centre naturel. Chaque année la répartition des leçons variait quelque peu ; les sujets traités brièvement une année étaient plus développés l'année suivante, mais le fond restait le même. En 1830-31, le cours s'étendait jusqu'à Louis XI ; en 1835-36, il allait jusqu'au XVIIe siècle ; mais alors il avait fallu sacrifier les leçons d'érudition sur les lois barbares. La publication des *Origines du Droit français* les rendait moins nécessaires.

A côté de ce cours suivi qui occupait ce qu'on appelait la *grande leçon*, et qui était fortement conçu, très préparé pour le fond comme pour la forme, Michelet donnait en seconde année une conférence libre et familière, qu'on nommait la *petite leçon*, où il apportait aux élèves les idées suggérées par ses lectures et ses méditations de la semaine, ou des éclaircissements sur les diverses parties du cours.

C'était comme une série de notes, sans lien entre elles le plus souvent, sans ordre méthodique ni chronologique, où l'antiquité, l'époque contemporaine, la politique, les questions sociales, l'art, la littérature, la morale, l'érudition, se mêlaient de la manière la plus imprévue et la plus suggestive. Dans une même séance, Michelet parlait du roi Robert; de l'état politique de l'Italie contemporaine; des jugements de Vico sur Descartes; du siècle de Louis XIV; de Fontenelle; de la démocratie; du rôle de la noblesse dans l'histoire de France; du rôle du droit romain en France; de la Perse et du manichéisme; de Frédéric Barberousse; de la Suisse. Quelques citations feront comprendre ce qu'étaient ces causeries géniales :

— « Le XVIIIe siècle s'est moqué amèrement des siècles qui l'avaient précédé. Il a agi en fils dénaturé. Il était fils légitime du Moyen âge. En effet, qui a fait la Réforme? La scolastique. — Qui a fait Descartes? La Réforme. — Qui a fait la Révolution française? Descartes. »

— « Christianisme, Islamisme, religions bibliques, par là profondément différentes de la plupart des religions de l'antiquité, qui n'ont pas de *livre*. »

— « Ce qui nous fait trouver tant de charme dans le style figuré, c'est que l'esprit semble habiter deux mondes à la fois. »

— « Le XVIIe siècle en France est une révolution, une révolution paisible opérée par le Roi. »

— « Luther ne raisonne jamais. Il est très éloquent, jamais raisonneur. Un auteur populaire ne peut être un logicien. Au contraire, Calvin est un esprit durement éloquent qui poursuit très longtemps son raisonnement. C'est le génie de Rousseau. Le génie de la France, c'est une logique passionnée dans les esprits supérieurs, de la rhétorique dans les talents secondaires. On trouve de la naïveté dans nos anciens auteurs ; mais cela tient souvent à la langue qui est un peu celle de nos paysans. Beaumanoir est tout le contraire de la naïveté. Comines est naïf comme Machiavel. C'est dans la vieille Allemagne qu'il faut chercher la naïveté. La France a une virilité précoce moins riche que la véritable enfance. Cet enfant naïf, après avoir subi l'influence de Luther, tournera, non à la logique comme la France, mais à la haute métaphysique. Ce génie, c'est le génie symbolique. L'Allemagne n'est que poésie et métaphysique. Nous autres, nous nous tenons dans cet intermédiaire qu'on appelle la logique. »

— « Les jésuites avaient tout pour eux, même des martyrs. C'est une merveille que cet ordre intrigant ait su en faire. En Chine, au Japon, en Amérique, s'il reste quelque souvenir des Européens, c'est un souvenir des jésuites qui y ont pénétré au péril de leur vie. Plus que tous les autres instituts, ils ont été les Christophes Colombs et les Hercules de la civilisation moderne. Voici ce qu'on peut dire contre eux : c'était un ordre d'intrigants. Le caractère de la

société était l'intrigue. Une autre chose les condamne, c'est qu'ils n'ont pas eu un homme de génie. Tous ont eu du mérite, de l'instruction, quelques-uns ont été des héros d'une persistance et d'un courage admirables ; mais au milieu de tout cela, aucun grand talent. Les jésuites n'ont pas bon cœur. Le vilain cœur perçait partout. C'étaient de vilaines gens... Ils avaient donné leur âme. Que voulez-vous attendre d'un homme qui a donné son âme ? C'est un homme vidé. »

— « Il y a dans le peuple français, à un très haut degré, la qualité d'être sociable. Être sociable, c'est se réunir aisément dans une communauté d'idées. Qu'est-ce que ces idées communes ? Le sens commun d'une très grande masse d'hommes, il est très probable que c'est la vérité. *Vox populi vox Dei*. Le sens commun c'est le sens divin. Aussi, c'est à cause de cette sociabilité que la France est le plus près de la résurrection des idées religieuses. Le plus grand danger pour notre génération serait de s'occuper du présent au point de ne plus travailler. On ne comprend le présent qu'en s'occupant du passé. Nos plus belles histoires de la Révolution sont entièrement ininstructives, parce que leurs auteurs n'ont pas connu ce qui précédait. Exemple : la France est divisée entre deux législations, deux systèmes contraires, le droit romain et le droit coutumier, et un des grands faits de la Révolution est celui-ci, la réunion des deux Frances en une seule. Ce que la Révolution a fait de

plus grand, c'est le code Napoléon, et ce code, c'est la fusion de deux droits ; il faut donc les connaître. Étudions le passé ; le passé est difficile à connaître ; mais le présent si agité, qui tourbillonne devant nos yeux, combien plus difficile encore ! Il faut avouer qu'il est impossible à connaître à qui ne connaît pas le passé. »

— « Le droit obscur et méconnu du peuple a eu pendant de longs siècles une enveloppe mystique. Les deux pouvoirs spirituels, le monarque et le prêtre, représentaient l'idée nationale, tout ce qui ne tenait pas aux localités de la terre, tout ce qui était abstrait et central. Le droit du peuple a grandi sous cette enveloppe. Peu à peu le prêtre s'est séparé du peuple ; puis enfin le roi s'est séparé du peuple. Le peuple s'est aperçu qu'il pouvait s'en passer et les a rejetés. C'est ce que nous voyons aujourd'hui. C'est le peuple tout nu. Cela surprend un peu. Quelquefois ce n'est pas beau ; mais, si ce n'est pas beau, c'est colossal. Le mont Athos taillé en statue... Ce colosse n'est pas si méchant ; comme les géants de romans qui ne sont jamais bien terribles, il ne s'agit que de l'apprivoiser. »

« — Le peuple grandit sous le prêtre et d'autant mieux que le prêtre est un homme du peuple. Au XIIIe siècle, ils se séparèrent. Et c'est fort heureux. Nous aurions eu une espèce de démagogie sacerdotale, qui aurait renversé les rois et la liberté. Si les communes l'avaient emporté, la France aurait été

divisée en une foule de petites républiques. Si les prêtres l'avaient emporté, la nation n'eût connu de liberté que dans la religion : une populace mise en mouvement par les prêtres... Par l'équilibre de tous les éléments, le peuple grandit avec l'appui du pouvoir royal et sacerdotal. Il a vu d'abord que la liberté était indépendante du prêtre. Ensuite il a vu que le roi lui-même était inutile. Combien il est important que les communes aient péri ! Si la féodalité l'eût emporté, nous serions l'Allemagne ; si les prêtres ou les communes, l'Italie. »

— « Les communes périssent de 1300 à 1400. C'est précisément à la même époque que commencent les États généraux. Au moment où périssent les libertés locales, commencent les libertés nationales. Mais ce ne sont pas encore les vraies. Les rois étaient le seul pouvoir apparent. Ce pouvoir, ils l'emploieront à niveler le pays, c'est-à-dire à mettre le peuple en état de se passer d'eux. Lorsque Louis XIV eut achevé cette tâche, on se passa de suite du roi. Si on y est revenu, c'est à cause de la nécessité de lutter contre l'étranger. Il faut de l'unité, soit avec un roi héréditaire, soit avec un dictateur temporaire. Chose très curieuse, de voir dès le XVIIIe siècle le peuple, dont le droit était jusqu'alors couvert de cette enveloppe mystique du droit divin royal et sacerdotal, s'apercevoir qu'il pouvait se débarrasser de ce maillot. Ce droit divin avait été véritablement divin, attendu qu'il exprimait alors la pensée, le droit

général du peuple, c'est-à-dire de Dieu. Le prêtre était l'élu du peuple, le roi le chef du peuple contre l'aristocratie. Le droit divin n'est pas une chimère au Moyen âge. C'est une pensée sacrée, à condition de rester divine, c'est-à-dire générale. C'est là au fond toute notre histoire : il ne s'agit que de remplir les intervalles, d'y placer les faits. Dans ce moment-ci, ce qui a été autrefois engagé dans la royauté et le sacerdoce se trouve en position de parler pour soi. Spectacle nouveau de voir cet enfant colossal. Rien de préparé pour un pareil événement. Pas d'habit taillé. Tous les anciens sont trop étroits. On ne comptait pas sur ce nouveau venu qui demande des comptes. De là l'embarras ; rien ne convient. C'est là l'ineffable grandeur du spectacle que nous sommes appelés à comprendre, la prodigieuse singularité du moment présent. Un être qui n'avait jamais agi ni parlé. Non pas le peuple d'une ville, non pas le peuple des campagnes, mais le Peuple, trente millions d'hommes. On serait bien embarrassé dans les autres pays. On ne ferait pas parler ensemble un Napolitain et un Milanais, un Mecklembourgeois et un Bavarois. En France, le Flamand et le Gascon pensent de même. Et de plus, un centre. L'antique Athènes, Florence étaient des atomes. Voilà les seuls essais d'unité populaire qui aient existé au monde. Immédiatement après, nous voyons un essai à faire sur trente millions d'hommes plus unanimes que jamais on ne le fut dans une république de trois mille

âmes. Jamais spectacle plus original. Quand on montre au milieu de tout cela une prédilection obstinée pour le Moyen âge, c'est inconcevable. Voir de grands esprits préoccupés du Moyen âge au point de mépriser le temps présent ! La France d'aujourd'hui est plus forte que l'empire romain. »

C'est dans ces notes éparses des petites leçons de 1829 à 1834 qu'éclatent dans toute leur force l'originalité de Michelet et son génie divinatoire, et aussi qu'on saisit le mieux l'unité et la permanence de ses vues historiques et philosophiques. Qui les a lues ne peut plus dire que l'auteur de l'*Histoire de France au Moyen âge* et l'auteur de l'*Histoire de la Révolution* sont deux hommes différents, ni voir en lui, avant les journées de Juillet, un royaliste catholique. On retrouve là en germe une foule d'idées qui se développeront avec puissance, et même avec excès, au milieu des luttes politiques et religieuses des années ultérieures ; on y reconnaît déjà le futur adversaire des jésuites, le démocrate qui déifiera le peuple de 89. Ceux qui ont entendu ces leçons en ont conservé un souvenir inoubliable. « C'était surtout la petite leçon qui nous charmait, dit M. Jules Simon. Nulle suite, nul enchaînement; il ne s'astreignait pas même à un sujet. Il s'adossait à la cheminée. Nous étions debout autour de lui et il parlait de toutes choses pendant près de deux heures avec une verve et une simplicité, et un enthou-

siasme, et des tendresses, et des bonheurs d'expression qui nous faisaient goûter l'une après l'autre toutes les joies de la pensée. Tout ce qu'il décrivait, on le voyait. Toutes les émotions qui l'agitaient, nous les ressentions. Il avait de la gaîté ces jours-là. » Si ce maître incomparable exerçait sur ses élèves une véritable fascination, il trouvait en échange dans ce jeune auditoire la sympathie dont il avait besoin pour donner à ses facultés créatrices une harmonieuse et heureuse activité. Ces jeunes gens étaient des amis pour lui, et des collaborateurs. C'étaient Lehuérou, Chéruel, Gaillardin, Duruy, Germain, Wallon, qui allaient à leur tour devenir des maîtres, et par qui il voyait déjà sa pensée répandue et multipliée par toute la France. « La société de mes élèves, a-t-il dit, ouvrit mon cœur, le dilata. Ces jeunes générations, aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité... Ils m'ont rendu, sans le savoir, un service immense. Si j'avais comme historien, un mérite spécial qui me soutint à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devrais à l'enseignement, qui pour moi fut l'*amitié*. D'autres ont été profonds, judicieux, éloquents. Moi, j'ai davantage aimé ».

Malheureusement, il vint un moment où cette féconde communion des esprits et des cœurs fut troublée. L'année 1834, où Michelet suppléa Guizot à la Sorbonne, marqua la fin de cette période heureuse où l'enseignement de l'École lui suffisait

pleinement et où rien n'ébranlait la foi que ses élèves avaient en lui. — L'attrait des succès plus retentissants obtenus sur un plus grand théâtre paraît lui avoir fait attacher moins de prix à cet auditoire restreint de l'École, plus dévoué, mais aussi plus exigeant, plus critique que tout autre. Il demanda à la rentrée de 1834 de supprimer ses conférences de seconde année et de faire venir ses élèves à la Sorbonne. Sa demande fut repoussée par M. Cousin, qui venait d'être chargé, le 20 novembre 1834, de la surveillance spéciale de l'École normale. Il répondit que les deux enseignements ne devaient avoir ni le même but ni le même caractère.

La sourde hostilité qui régnait depuis quelque temps entre Cousin et Michelet paraît avoir été la principale cause qui détacha ce dernier de l'École. En 1824, Cousin, déjà illustre, l'avait accueilli avec bienveillance ; il espérait en lui un brillant disciple. Mais ce disciple s'était singulièrement émancipé, et quand ils se retrouvèrent à l'École après 1830, Cousin enseignant la philosophie et Michelet l'histoire, il se forma vite deux clans rivaux autour de ces deux professeurs diversement admirables et admirés. Pendant les premiers temps, c'était Michelet qui excitait le plus d'enthousiasme et Cousin en était secrètement jaloux. Il mina peu à peu l'influence de son collègue en faisant doucement remarquer ce qu'il y avait d'aventureux dans ses idées et sa méthode. Des élèves de philosophie, particulière-

ment dévoués à Cousin et d'esprit caustique, relevaient dans les leçons de Michelet les erreurs échappées à l'improvisation, les rapprochements hasardés où son imagination l'entraînait ; ils raillaient la répétition annuelle de certains mots frappants, de certaines images, de certains traits pittoresques; ils rapportaient leurs observations à Cousin ; ils en riaient avec leurs camarades. Le cours de la Sorbonne, où Michelet avait poussé jusqu'au paradoxe quelques-unes de ses idées, exagéré ses effets et abandonné la simplicité charmante des conférences de l'École, avait suscité, à côté d'admirateurs fanatiques, des critiques acerbes.

Quand il dut renoncer, à la rentrée de 1835, à l'enseignement de la Sorbonne, où Guizot, inquiet de ses témérités, l'avait remplacé par Charles Lenormant, et qu'il se retrouva simple maître de conférences à l'École normale, il ne sentit plus entre lui et ses élèves le courant de sympathie qui l'avait jusque-là soutenu et entraîné. Cousin attirait vers la philosophie les meilleurs élèves. Michelet se sentait délaissé. Le 15 octobre 1836, il demande à être suppléé et adresse à Cousin une lettre qui témoigne de sa lassitude et de son mécontentement :

« Monsieur, j'ai l'espoir que vous voudrez bien agréer M. Duruy comme mon suppléant pour cette année. M. Guizot, qui l'a interrogé plusieurs fois aux examens de l'École et qui l'a fait revenir à Paris dès la première année de son enseignement paraît le

considérer comme un de nos jeunes professeurs les plus distingués.

» Quant à moi, qui, pour la première fois, n'ai pas d'élèves en troisième année[1], ma présence à l'École ne serait ni très utile, ni très convenable.

» Voilà dix-neuf ans que j'enseigne, seize ans que je suis agrégé, dix ans que je professe à l'École ou à la Faculté. Tous mes anciens camarades, plusieurs même de mes élèves occupent des positions supérieures à la mienne. Ils ont moins de titres universitaires et n'ont jamais écrit.

» Tels sont les motifs qui m'ont décidé à demander une autre position. Je ne doute pas que vous ne les appréciiez.

« Recevez, monsieur, l'hommage de ma vieille admiration et de mon respect.

» MICHELET ».

Cousin autorisa Michelet à se faire remplacer par M. Duruy, tout en conservant son traitement intégral, mais à la rentrée de 1837 il le mit en demeure ou de reprendre ses cours ou de donner sa démission. Michelet lui répondit :

« Vous me placez, monsieur, dans l'alternative de reprendre immédiatement mon cours ou de donner ma démission.

1. Cette assertion est singulière, car il y eut en 1837 deux candidats à l'agrégation d'histoire, Macé de Lépinay et Puiseux.

» Si c'est un abus si grave d'être suppléé au bout de dix-neuf ans d'enseignement non interrompu, je me démets de mes appointements, mais non pas de mon titre. Je veux tenir encore à l'École au moins nominalement.

» Je n'ai jamais compté avec l'Université. J'ai cumulé longtemps deux chaires à l'École (philosophie et histoire) sans réclamer d'augmentation de traitement. Je suis resté fidèle à l'École en 1835, en sacrifiant la suppléance de M. Guizot, qui me valait deux fois plus. En 1826 j'ai refusé l'indemnité que m'offrait le ministre pour la mission que j'avais remplie dans le midi ; j'ai même imprimé mon rapport à mes frais.

» Je ne rappellerais rien de tout cela si vous n'aviez dit, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, que vous en appeliez à ma moralité.

» Votre bien dévoué serviteur,

» MICHELET ».

« J'aurai, dit-on, trois élèves d'histoire en tout, savoir deux en troisième année, un en deuxième [1]. Les élèves qui se destinaient à l'histoire sont appelés à la philosophie et aux lettres. »

Quelques jours après, nouvelle lettre :

« Monsieur, il m'est impossible de reprendre mes

1. Le renseignement était inexact ; il y avait trois historiens en troisième année, et quatre en seconde.

conférences à l'École normale. J'espère que dans le cours de cette année ma position se régularisera d'une manière ou d'une autre. Permettez en attendant que je sois encore suppléé.

» La santé de M. Duruy l'oblige à renoncer à l'École. Aucun des anciens élèves n'est plus capable de faire le cours d'histoire que M. Wallon, professeur au collège Louis-le-Grand. Il a été reçu le premier à l'agrégation. Il est docteur ès lettres et licencié en droit. Sa thèse sur les asiles est certainement une des plus remarquables qui aient paru depuis longtemps.

» Son caractère m'inspire beaucoup de confiance. C'est un jeune homme religieux et grave. C'est vraiment le *venerandus puer* de Virgile.

» Recevez l'hommage de mon dévouement inaltérable.

» MICHELET ».

Un congé complet lui fut accordé. On lui laissa même, avec son titre, mille francs d'appointements ; mais, au lieu d'accepter M. Wallon comme son suppléant, on chargea de la seconde et de la troisième année M. Filon, qui enseignait déjà l'histoire en première année depuis 1834.

En 1838, Michelet sortit de la fausse et pénible situation où il se trouvait par sa nomination au Collège de France. Il était appelé, en remplacement de Letronne, à la chaire d'histoire et de morale illustrée

par Daunou. Il donna aussitôt sa démission de maître de conférences à l'École normale. Il écrit le 10 octobre au ministre :

« Monsieur le Ministre,

» Maître de conférences à l'École normale et professeur au Collège de France, je ne puis me partager entre ces deux enseignements sans inconvénient pour l'un ou pour l'autre. Permettez-moi de me démettre de la place de maître de conférences.

» Je ne me déciderais pas à me séparer de l'École, à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir pendant tant d'années, si les cours du Collège de France n'étaient publics et par conséquent ouverts aux élèves de l'École normale. »

Cousin n'avait pas attendu que Michelet eût donné sa démission pour pourvoir à son remplacement. Dès le 24 septembre, il avait écrit au ministre pour demander que M. Wallon fût nommé professeur d'histoire pour la premiere année, M. Filon pour la seconde et la troisième année. Il ajoutait : « L'École perdra avec beaucoup de regrets M. Michelet, dont le talent et le zèle sont au-dessus de tout éloge ».

Le titre de la chaire du Collège de France : *Histoire et morale*, semblait ramener Michelet de onze ans en arrière, au temps où il était chargé d'enseigner simultanément la philosophie et l'histoire à l'École préparatoire. Mais tout était différent : le temps, le lieu, l'auditoire, le professeur lui-même.

Sans doute il s'occupera encore quelques années de l'Histoire de France au Moyen âge, dont les derniers volumes paraîtront de 1839 à 1843, mais cette histoire était déjà presque achevée ; elle était sortie tout entière des cours de l'École normale. Un nouveau Michelet va apparaître. Ce ne sera plus le solitaire paisible qui, du fond des catacombes des Archives, évoquait le passé avec une ardente et tendre sympathie, pour le faire revivre aux yeux émerveillés de quelques disciples choisis; l'Université ne sera plus sa seule patrie, où il voudra vivre et mourir. Ce sera un homme de lutte que l'évolution de sa pensée éloigne toujours plus du christianisme et de l'ancienne France, qui se retourne violemment contre le passé qu'il a lui-même ressuscité et qui menace maintenant de barrer sa route vers l'avenir. Il se mêlera à la foule ; il pensera et parlera pour elle, non pas sans doute avec des idées entièrement nouvelles, mais avec un accent nouveau. C'est à la foule qu'il jettera ses paroles brûlantes, comme aux jours de Juillet, où il criait aux combattants des barricades : « Faites l'histoire, nous l'écrirons ! » Ce nouveau Michelet à l'âme embrasée et tumultueuse créera des œuvres merveilleuses de poésie, de vie et de passion ; mais l'heure du juste équilibre entre la science et l'imagination, entre la fougue et la réflexion, entre la philosophie et l'histoire, sera passée le jour où la porte de l'École normale se sera refermée derrière lui. En quittant cet auditoire studieux et clairvoyant

dont l'amitié enthousiaste lui avait révélé son génie, tout en maintenant dans de prudentes limites ce qu'il avait d'aventureux, et devant lequel les enivrements de l'orateur étaient toujours contenus par la responsabilité de l'éducateur, il avait privé l'École normale d'un maître tel qu'elle n'en devait jamais revoir; mais il avait aussi perdu quelque chose. L'*Histoire Romaine* et l'*Histoire de France au Moyen âge* restent parmi les œuvres de Michelet les plus solides au point de vue de la science et les plus parfaites au point de vue de l'art. C'est au professeur de l'École normale que nous les devons.

1895.

J.-R. GREEN
ET L'HISTOIRE DU PEUPLE ANGLAIS

L'auteur de l'*Histoire du peuple anglais* est mort à Menton en 1882, à l'âge de quarante-cinq ans. Sa carrière littéraire ne date guère que du moment où il fut nommé bibliothécaire du palais archiépiscopal de Lambeth [1], en 1867. Elle a duré quinze ans à peine, mais ces quinze années ont suffi pour assurer à M. Green une place éminente parmi les historiens du XIXe siècle [2].

John Richard Green est né à Oxford en 1837. Il y passa toute son enfance et toute sa jeunesse, et

1. Palais des archevêques de Canterbury, à Londres.

2. La première édition de la *Short history of the English People* parut en 1874. Quinze éditions, chacune de plusieurs milliers d'exemplaires, se succédèrent de 1875 à 1886. Madame Green donna une édition corrigée en 1888, puis une édition illustrée

après avoir terminé ses études d'université à *Jesus College*, il y obtint le titre de *fellow* en 1861. Il aurait pu y rester en cette qualité et y mener une vie studieuse, loin de tout souci et de tous devoirs absorbants. Mais s'il aimait passionnément l'étude et rêvait déjà d'éclaircir quelque période obscure de l'histoire d'Angleterre, il avait aussi besoin d'activité et de dévouement. Il se fit ordonner prêtre de l'Église anglicane, et après en avoir quelque temps rempli les fonctions comme vicaire, il prit bientôt la direction de la paroisse de Saint-Philippe, dans le district de Stepney, à Londres. C'est là que je l'ai vu pour la première fois en 1864, brillant de jeunesse et d'espérance. Sa figure aux traits fins et réguliers, au regard toujours souriant, avait une douceur attirante ; on y lisait la vivacité de son intelligence et l'élévation de ses sentiments ; mais l'extrême délicatesse de ses traits et de son teint faisait déjà craindre que sa force physique ne fût pas égale à sa force intellectuelle et morale. Toutefois on ne s'attardait point à ces craintes, tant on était sous le charme de sa riche et généreuse nature. Sa conversation était d'une abondance, d'une variété, d'un éclat extraordinaires. Elle recevait une animation toute

en 1895. La grande *History of England*, en quatre volumes in-8, parue de 1881 à 1883, a été rééditée en 1895-1896 en huit volumes in-12. Une traduction française de la *Short history* a été donnée en 1886 par Auguste et Gabriel Monod (librairie Plon). L'étude que nous publions ici en formait l'introduction.

particulière de l'évolution qui venait de se faire dans son esprit. Il avait abandonné les idées étroites et conventionnelles du ritualisme et de l'orthodoxie anglicane, pour s'attacher à ce christianisme libéral qui allie en Angleterre, sous le nom de *Broad Church*, les formes traditionnelles du culte et un sentiment religieux très profond à l'esprit scientifique moderne et aux plus larges conceptions de réforme sociale. M. Green éprouvait une sympathie passionnée pour toutes les aspirations libérales et novatrices de notre temps, en politique, en religion, en art ; dans la joie de son émancipation intellectuelle, il sentait bouillonner en lui tant de forces vives, il scrutait avec tant d'ardeur l'horizon vaste et varié qui s'ouvrait sous ses yeux, qu'on pouvait se demander à quel objet il dévouerait de préférence ses puissantes facultés intellectuelles. Déjà pourtant l'histoire de son pays l'attirait ; il trouvait dans l'étude du passé de l'Angleterre une satisfaction pour sa curiosité scientifique, pour son chaud patriotisme anglo-saxon et pour l'intérêt anxieux qu'il portait aux questions sociales. Il ne songeait pas encore à écrire l'histoire du peuple anglais dans son ensemble ; mais il rêvait d'une histoire des archevêques de Canterbury qui aurait été en réalité une histoire de la civilisation anglaise, puis il faisait une étude spéciale de l'époque des rois angevins et songeait à une monographie sur Henri II. En même temps il se donnait avec toute sa chaleur de cœur et avec l'activité fébrile de sa nature à

son œuvre pastorale dans le quartier populeux et misérable qu'il avait choisi. L'épidémie cholérique qui ravagea alors l'est de Londres lui fournit l'occasion de montrer l'énergie morale qui soutenait son corps débile ; il travailla à combattre l'épidémie et à donner à son troupeau les secours religieux et matériels dont il avait besoin, avec cette simplicité cordiale et souriante qu'il apportait en toutes choses. Très pénétré de la beauté et de l'importance du rôle social du christianisme et de l'Église, il s'était fait une conception large et intelligente de son rôle de pasteur. Il s'intéressait à la vie des pauvres de sa paroisse jusque dans les moindres détails, s'efforçait de comprendre tous leurs besoins, sympathisait avec tous leurs sentiments, ne s'occupait pas seulement de les moraliser et de les édifier, mais aussi d'améliorer et d'embellir leur existence, d'éclairer et d'enrichir leur esprit. Il leur procurait des livres, organisait pour eux des concerts et de petites expositions d'objets d'art, leur apprenait à nettoyer et à orner leurs demeures, et enseignait aux personnes riches et charitables à apporter aux malheureux non seulement le nécessaire qui permet de subvenir aux besoins de l'existence, mais un peu du superflu qui fait aimer la vie. Il y avait chez ce pasteur, avec le cœur d'un apôtre, l'esprit d'un savant et l'âme d'un artiste,

Sa santé ne put résister longtemps à cette vie d'activité incessante et surtout aux fatigues de la

prédication. Il dut renoncer aux succès que lui valait la rare distinction de sa parole et aux satisfactions plus douces encore que lui apportait son œuvre de charité au milieu du peuple de Londres. Il accepta en 1867 le poste de bibliothécaire à Lambeth, et se consacra dès lors tout entier à des travaux historiques qui devaient lui permettre de servir d'une autre manière son pays, l'humanité et les idées qui lui étaient chères.

Dans la studieuse retraite qui lui fut alors ménagée, M. Green élargit le plan primitif de ses travaux. Sans renoncer pour l'avenir à approfondir certaines périodes de l'histoire d'Angleterre, il pensa que pour écrire avec compétence et justesse sur un point spécial, il fallait d'abord avoir une conception générale de l'ensemble, il fallait se pénétrer de l'esprit même du peuple qu'on voulait faire revivre à un moment particulier de son existence. Il entreprit donc une revision totale et approfondie de l'histoire d'Angleterre, consultant simultanément les sources et les ouvrages de seconde main, contrôlant les uns par les autres; peu à peu ces études successives se condensèrent dans un livre qu'il récrivit deux fois d'un bout à l'autre et qui serait peut-être resté longtemps encore dans ses cartons comme un travail préparatoire, si ses amis ne l'avaient décidé à le donner au public, tout imparfait qu'il lui parût.

L'apparition de la *Short History of the English people* (Histoire abrégée du peuple anglais) en 1876

fut une révélation littéraire. Les articles de M. Green dans la *Saturday Review* et dans le *Mac Millan's Magazine* avaient bien été remarqués des esprits attentifs, mais ils ne l'avaient point fait connaître du grand public. L'*Histoire du peuple anglais* le rendit populaire en quelques semaines. Dès sa première œuvre, M. Green se manifestait comme un écrivain accompli. On trouvait dans son livre des descriptions de nature d'un coloris merveilleux, des narrations entraînantes, des portraits d'une fine psychologie et d'un étonnant relief, des appréciations littéraires d'une délicatesse exquise, des jugements lumineux et profonds, et partout le mouvement, la chaleur et la vie. Quelques critiques pointilleux ou jaloux se plaisaient bien à relever des erreurs et des lapsus échappés en assez grand nombre à l'auteur dans la correction de ces huit cents pages compactes; mais les vrais historiens étaient émerveillés de voir une connaissance si étendue et si sûre des textes et des faits unie à des qualités de composition et de style aussi remarquables. Ce n'était pas seulement un talent nouveau qui était révélé au monde lettré; c'était aussi une manière nouvelle de concevoir et d'écrire l'histoire.

Ce que M. Green s'était proposé, pour son instruction personnelle, en parcourant le vaste champ de l'histoire d'Angleterre, ce n'était pas seulement d'en connaître tous les faits, mais surtout d'en bien comprendre le sens. Ce qu'il avait écrit, ce n'était

pas l'histoire militaire et politique, c'était l'histoire des idées et des institutions, l'histoire sociale, intellectuelle et morale du *peuple* anglais. Le *peuple* anglais était le héros de son livre ; il raconte sa formation, son développement, ses malheurs et ses grandeurs ; il analyse son caractère et son rôle, Cette conception donne au livre son unité, l'intérêt vivant d'une biographie et le souffle d'une épopée.

« Le but de mon livre, dit l'auteur dans sa préface, est défini par le titre même : c'est une histoire, non des rois anglais ou des conquêtes anglaises, mais du peuple anglais. J'ai préféré passer rapidement sur les détails des guerres et des négociations, sur les aventures personnelles des rois et des nobles, sur les fêtes des cours ou les intrigues des favorites, et m'appesantir sur les incidents du développement constitutionnel, intellectuel et social qui nous font connaître l'histoire de la nation elle-même. C'est pourquoi j'ai parlé plus longuement de Chaucer que de Crécy, de Caxton que du misérable conflit entre les maisons d'York et de Lancastre, de la loi des pauvres d'Élisabeth que de sa victoire à Cadix, du réveil méthodiste que de l'entreprise du jeune prétendant.

» On reproche avec raison aux historiens d'avoir trop souvent réduit l'histoire à n'être qu'un récit de guerres et de massacres. La guerre joue un rôle secondaire dans l'histoire réelle des nations européennes, et son rôle est particulièrement insignifiant

dans l'histoire d'Angleterre. La seule guerre qui ait eu une influence profonde sur la société anglaise et le gouvernement anglais, a été la guerre de Cent ans avec la France, et cette guerre n'a eu que de funestes résultats. Si je me suis un peu étendu sur les gloires de Crécy, c'est parce que j'ai longuement parlé des maux et des misères qui ont inspiré les vers de Langland et les prédications de Ball. Mais, par contre, je n'ai jamais manqué de m'étendre sur les victoires pacifiques. J'ai le premier fait figurer parmi les exploits des Anglais la *Faerie Queen* et le *Novum Organum*. J'ai placé Shakespeare parmi les héros du siècle d'Élisabeth, et j'ai mis les investigations scientifiques de la Société Royale à côté des victoires de Cromwell. Si quelques-unes des figures traditionnelles de l'histoire politique et militaire occupent dans mon livre moins de place qu'on ne leur en donne souvent, c'est que j'avais à y faire figurer des personnages dont les ouvrages d'histoire se soucient peu d'ordinaire : des prédicateurs, des poètes, des imprimeurs, des négociants ou des philosophes.

» En Angleterre, plus que partout ailleurs, le progrès constitutionnel a été le résultat du développement social. Je n'ai pas pu insister autant que je l'aurais voulu sur chaque phase de ce développement ; mais j'ai cherché à montrer, pour toutes les grandes crises, telles que la révolte des paysans ou la formation de la monarchie des Tudor, à quel point l'histoire politique est déterminée par les révolutions sociales, et je

me suis attaché, plus qu'aucun historien antérieur, à noter les progrès religieux, intellectuels et industriels de la nation elle-même. »

Au moment même où son histoire lui apportait à la fois la fortune et la gloire, M. Green trouvait le bonheur. Il épousait en 1877 une femme aussi remarquable par l'esprit que par le caractère, qui non seulement l'entoura d'une tendresse toujours en éveil et soigna avec un infatigable dévouement sa santé de plus en plus chancelante, mais fut pour lui un secrétaire et une collaboratrice d'une rare intelligence, Grâce à cette aide qui allégeait sa tâche et charmait sa vie, il put poursuivre ses travaux avec plus d'ardeur que jamais, malgré la diminution graduelle de ses forces. Il se savait atteint d'une maladie de poitrine, et il aurait pu se croire autorisé par sa santé à jouir en repos de sa réputation et de son bonheur domestique. Mais sa nature active jusqu'à l'héroïsme regardait le repos comme un crime. Plus il se savait gravement atteint, plus il se sentait obligé de se hâter pour accomplir au moins une partie de la tâche qu'il s'était imposée. Il commença par reviser son histoire et la refondre en quatre volumes, où il corrigea les fautes de la première édition, supprima certains développements, combla des lacunes et donna plus d'ampleur à quelques chapitres. Cette nouvelle œuvre achevée en 1880, il entreprit d'écrire une histoire détaillée de l'Angleterre au Moyen âge, époque après époque. Il savait que ses jours étaient comptés, surtout depuis

une maladie contractée dans son séjour en Égypte, en 1880-81; mais il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur; il fit paraître, cinq mois après son retour à Londres, un volume sur la formation de la nation anglaise: *The making of England*, et entreprit immédiatement un second volume qui devait comprendre les deux conquêtes danoise et normande: *The conquest of England*. Ce volume resté inachevé ne devait paraître qu'après sa mort. Il en poursuivait 'achèvement au milieu de souffrances continuelles et au prix d'efforts surhumains. Tous ceux qui l'ont vu pendant ces mois de luttes héroïques contre un mal implacable ont eu l'impression que sa vie fut prolongée par l'indomptable vigueur de son âme. Quand il apprit que sa fin approchait : « Je vais, dit-il, tâcher de gagner une semaine, pour écrire encore un chapitre de mon livre. Je sais que ce que j'ai à faire sera bon. » Le jour vint où ses forces le trahirent. « Je suis fatigué maintenant, soupira-t-il; je ne puis plus travailler. » La résignation avec laquelle il abandonna son œuvre, pour ne plus songer qu'à la mort, égala le courage avec lequel il avait lutté pour son œuvre, contre la mort. Quelques années auparavant, causant avec des amis sur le choix d'une épitaphe, il avait dit en souriant : « Savez-vous ce qu'on dira de moi? Il est mort en apprenant. *He died learning.* » Sa prédiction a été réalisée.

Quel que soit le mérite des ouvrages de M. Green qui ont succédé à l'*Histoire abrégée du peuple anglais*,

c'est cette histoire qui est restée en possession de la faveur publique. Elle a été écrite de verve, sans idée de publication immédiate, dans des années de retraite et de méditation, où l'auteur, au milieu de ses livres, vivait vraiment la vie du passé et parcourait l'Angleterre d'autrefois en explorateur enthousiasmé de ses découvertes. Aussi son livre a-t-il dans toutes ses parties la fraîcheur de coloris, la chaleur communicative des récits d'un témoin oculaire. Pas un instant dans cette œuvre de longue haleine, fruit de tant de lectures et de veilles, M. Green ne paraît avoir éprouvé de lassitude, avoir senti faiblir sa passion pour son sujet. Son talent d'écrivain et de penseur est resté partout égal à lui-même, qu'il parle d'Alfred ou d'Élisabeth, de Henri II ou de W. Pitt.

Ce livre si vivant, si passionné, est en même temps un livre remarquablement impartial. Le patriotisme anglais de M. Green, qui éclate à toutes les pages de son histoire, ne l'empêche pas de porter parfois des jugements sévères sur la politique de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Inde, des colonies d'Amérique, et même de la France. Il parle en termes enthousiastes de Jeanne d'Arc, et il condamne l'ambition de Henri V. Bien que toutes ses sympathies soient, au XVIe siècle, du côté des réformés, il flétrit les violences dont les catholiques ont été victimes, et il révère les martyrs catholiques à l'égal des martyrs protestants. Son

admiration pour Élisabeth ne l'entraîne à dissimuler aucun de ses défauts, et le merveilleux portrait qu'il trace de la grande reine est d'une vérité souvent cruelle. Il réfute avec indignation l'audacieuse apologie de Henri VIII tentée par Froude, mais il met en lumière l'habileté diplomatique du Roi, et les services rendus par lui à la renaissance des lettres. Dans la grande lutte de Pitt et de Fox, il ne diminue aucun des deux adversaires, mais fait comprendre comment ces deux hautes intelligences ont pu suivre deux politiques aussi opposées. Son ardent libéralisme ne le rend pas aveugle aux fautes des whigs, bien qu'il lui inspire peut-être une sévérité excessive à l'égard des Stuart. Cette impartialité n'a pas été goûtée de tous les Anglais. Plus d'un a trouvé que M. Green ne respectait pas assez les préjugés nationaux, et qu'il faisait trop bon marché de la virginité d'Élisabeth ou des droits d'Henri V à la couronne de France. Dans beaucoup de collèges, on le met à l'index. Cette opposition est un hommage rendu à son équité d'historien.

Nous n'imiterons pas cette étroitesse, et nous ne nous offenserons pas de certains passages où, malgré son désir d'impartialité, il s'est laissé entraîner par son patriotisme à juger trop sévèrement la France ou à exalter outre mesure l'Angleterre, d'autant plus qu'il y a toujours une part de vérité sous ces exagérations. Il a pour la chevalerie et la féodalité une aversion qui tient à la fois à ses idées anglaises et à ses senti-

ments démocratiques. « C'est surtout en France, dit-il, que s'était développée la *chevalerie*, tant célébrée par Froissart, avec son étalage pittoresque de beaux sentiments d'héroïsme, d'amour et de courtoisie envers les dames, étalage qui recouvrait souvent, non une véritable noblesse de cœur, mais la plus grossière licence de mœurs, l'esprit de caste le plus étroit, et la plus brutale indifférence pour la souffrance humaine. La nature d'Édouard Ier, si délicate et si élevée, l'empêcha d'être séduit par les côtés malsains de la chevalerie. » Il est parfaitement vrai que la chevalerie du XIVe et du XVe siècle a mérité souvent les reproches que lui adresse M. Green ; mais c'est être injuste pour les sentiments qui ont donné naissance à la chevalerie que de n'en rien dire de plus. Il dira ailleurs : « L'Angleterre, à partir du XVIIIe siècle, enfante des nations. Tandis que la France n'exerce que peu d'influence hors de son territoire, que l'histoire de l'Allemagne et de l'Italie est renfermée dans les limites de ces deux pays, l'Angleterre proprement dite n'occupe qu'une petite place dans l'histoire des Anglais. De cette histoire dépendent les destinées non seulement de l'île mère, mais de nombreuses nations en voie de formation. Les luttes de nos patriotes, la sagesse de nos hommes d'État, l'amour de notre peuple tout entier pour la liberté et la légalité profiteront dans l'avenir à l'humanité tout entière. » Il y a sans doute quelque chose de légitime dans cette explosion d'orgueil national. De toutes les nations

européennes, la nation anglaise est celle qui a créé et peuplé le plus de colonies. Il est sorti d'elle des peuples nouveaux qui dominent aujourd'hui dans l'Amérique et l'Océanie; elle possède une partie considérable de l'Asie et de l'Afrique; son commerce maritime est aussi considérable que celui de toutes les autres puissances réunies; par Gibraltar, Malte, Chypre, Aden, Périm, Ceylan, Singapore, le Cap, Sainte-Hélène, les Antilles anglaises, elle commande toutes les grandes voies de la navigation du globe. Il est vrai aussi que l'esprit de la métropole revit dans les colonies, et que cet esprit d'initiative individuelle, de liberté politique et d'indépendance a réagi par une contagion heureuse sur les institutions et les mœurs de tous les peuples civilisés. J'ajouterai même que l'esprit anglais, essentiellement pratique, industriel et commercial, est sur la terre un élément d'activité pacifique et de civilisation.

Si M. Green s'était borné à dire qu'à l'heure actuelle les nations française, allemande et italienne tiennent sur le globe une place moins considérable que la race anglaise, personne ne songerait à y contredire; mais la forme générale et absolue qu'il a donnée à sa pensée la rend excessive et injuste. L'Italie a exercé sur le monde par la Renaissance une influence intellectuelle qui durera autant que le culte de l'art et des lettres; par la papauté elle a exercé et exerce encore une influence morale à laquelle l'expansion de la race anglaise n'est comparable ni pour la durée ni pour

l'étendue. C'est de l'Allemagne que sont sortis les peuples qui ont renouvelé, au commencement du Moyen âge, toute l'Europe occidentale, et qui ont supplanté en Angleterre même les vieilles populations celtiques; c'est la Réforme allemande qui a brisé l'unité catholique et changé l'équilibre moral et religieux de l'Europe du Moyen âge; de nos jours, l'Allemagne a ouvert des horizons nouveaux à la pensée philosophique avec Kant et Hegel, et par ses universités elle exerce une influence prépondérante sur le mouvement scientifique, qui transforme la vie intellectuelle, morale et matérielle de l'humanité. Qui pourrait dire enfin quelles seront les conséquences pratiques pour le monde entier de l'hégémonie politique à laquelle elle prétend aujourd'hui et de l'émigration colossale que la fécondité de la race allemande favorise? La France enfin, si petit que soit son territoire comparé à celui de l'Allemagne du Moyen âge ou aux possessions anglaises d'aujourd'hui, si restreint que soit le nombre d'hommes pour qui sa langue est leur langue maternelle, a joué dans l'histoire de la civilisation un rôle qui n'a rien à envier à celui d'aucun peuple européen. Aux XIIe et XIIIe siècles elle a été la maîtresse des nations par sa littérature, par ses arts, par son enseignement; elle a été pendant les Croisades à la tête de l'Europe chrétienne et l'a représentée en Orient; sa société féodale a été le brillant modèle que tous les peuples admiraient et imitaient. Si elle n'a plus retrouvé une domination aussi incontestée

sur les esprits, elle a été néanmoins de nouveau, au XVIIe et au XVIIIe siècle, la directrice du mouvement intellectuel dans toute l'Europe, et, quel que soit le jugement qu'on porte sur la Révolution française, il est difficile de refuser à ce grand bouleversement politique et social une portée universelle. Si l'Angleterre a enseigné aux autres peuples les conditions pratiques du gouvernement libre, la France leur a enseigné les principes qui fondent la liberté sur le droit. L'Angleterre, si fière aujourd'hui de posséder seule un empire que le soleil ne cesse jamais d'éclairer, ne doit pas oublier qu'il fut un temps où l'Espagne elle aussi se vantait du même privilège et se considérait comme la maîtresse des mers ; que les Hollandais à leur tour ont été les voituriers de l'Océan et ont édifié une richesse colossale sur le commerce et le crédit ; enfin que l'empire colonial anglais est fait des dépouilles de l'Espagne, de la Hollande et de la France. Je vois bien que la puissance anglaise a des bases infiniment plus solides que la puissance espagnole, et que son empire colonial a été pour elle une source aussi prodigieuse de fortune parce qu'au lieu d'en épuiser les richesses sans rien lui rendre, elle en a fait le débouché de ses produits et le marché de ses échanges avec le monde. Mais elle ne doit pas se dissimuler que si une nation européenne se trouve un jour assez féconde pour essaimer au dehors comme l'a fait la nation anglaise, assez intelligente et assez active pour détourner à son profit une partie du mouvement commercial, assez

bien constituée socialement pour produire autant et à meilleur marché que l'Angleterre, enfin assez forte pour lui enlever ses colonies, la colossale puissance dont elle s'enorgueillit à juste titre aujourd'hui peut s'écrouler comme par enchantement; qu'alors son peuple, qui a laissé tarir ses richesses agricoles au profit de l'aristocratie terrienne, périra par la famine au milieu de ses parcs stériles et de ses landes incultes, et à la porte de ses magasins encombrés de marchandises sans acheteurs.

Ces lugubres prévisions ne sont pas près de se réaliser, et nous ne souhaitons pas qu'elles se réalisent jamais, car l'Angleterre, malgré la politique égoïste et oppressive qu'elle suit souvent dans ses relations internationales, est un élément pondérateur, un élément de liberté et de paix, dont le monde se passerait difficilement. Elle donne avec les États-Unis l'exemple d'une société où l'armée ne joue qu'un rôle tout à fait secondaire, où la vie militaire n'existe qu'à l'état d'exception, où tout est combiné pour développer l'activité pacifique et la richesse, et où la liberté politique est fondée sur des traditions nationales indestructibles. La formation de la puissance commerciale et industrielle de l'Angleterre, qui a donné à sa civilisation un caractère si essentiellement pacifique, et la formation de son système de gouvernement parlementaire, ce sont là les deux faits essentiels de son histoire. Ce sont ceux que M. Green s'est surtout efforcé de mettre en lumière dans son ouvrage,

sans négliger de montrer en même temps tout ce que l'Angleterre a produit d'original dans les lettres et les sciences, et aussi les grands mouvements religieux qui l'ont agitée à diverses époques. Ces mouvements religieux ont exercé au XVIe et au XVIIe siècle une action directe sur le développement des libertés publiques; on doit y chercher en partie l'explication de la politique étrangère de l'Angleterre et aussi des difficultés de sa tâche en Irlande; ils constituent enfin un des traits caractéristiques et un des traits les plus nobles de cette physionomie du peuple anglais que M. Green s'est attaché à faire revivre.

On a souvent cherché à expliquer les divergences si profondes qui distinguent l'histoire de France de l'histoire d'Angleterre par des causes purement ethniques. On a attribué à des aptitudes inhérentes aux races mêmes les caractères différents de chacune des deux civilisations, et l'on a résumé ces aptitudes en des aphorismes commodes, mais qui n'expliquent rien : « Les Anglais sont colonisateurs, les Français ne le sont pas; les Anglais ont besoin de liberté, les Français ont besoin d'égalité, etc., etc. » M. Green s'est sagement gardé des exagérations où tombent les théoriciens qui prétendent tout rapporter aux tendances et aux aptitudes des races. Sans refuser au caractère même des Angles qui ont conquis la Grande-Bretagne au Ve siècle une influence profonde sur les destinées ultérieures de sa patrie, il donne une importance bien plus grande encore

aux circonstances historiques et aux conditions matérielles auxquelles ses concitoyens se sont trouvés soumis. Comment d'ailleurs, quand on étudie la France et l'Angleterre, déterminer le rôle de la race ? Combien de fois le fonds celtique de la nation française n'a-t-il pas été modifié, altéré, transformé par les invasions romaine, wisigothique, burgonde, franque, sarrasine et normande ? Et les Anglais ne sont-ils pas, eux aussi, un mélange de Celtes, de Germains, de Scandinaves et de Français ? Si le type et le caractère des deux peuples sont aujourd'hui si profondément divers, c'est aux circonstances bien plus qu'à la race qu'il faut l'attribuer. Personne n'aurait pu se douter dans les premiers siècles du Moyen âge que l'Angleterre devait devenir la plus puissante nation commerciale et industrielle du monde : elle n'avait guère d'autre richesse que l'agriculture et l'élève des troupeaux. Les grandes villes industrielles et commerciales étaient alors les communes des Flandres et du nord de la France, les villes hanséatiques et les républiques d'Italie. L'Angleterre exportait des laines en Flandre et en Italie pour qu'elles y fussent changées en draps, et la ligue hanséatique tenait entre ses mains une grande partie du commerce de Londres. Mais l'Angleterre avait, par sa situation et dans son sol, tous les éléments de sa future grandeur. Sa position insulaire lui donnait une population de marins que la pêche et la piraterie avaient exercée à la navigation dans des

mers dangereuses et difficiles ; elle avait des ports capables de recevoir toutes les flottes de la terre ; ses troupeaux fournissaient de la laine à tous les métiers de Flandre et d'Italie ; son sol contenait en abondance le fer, le cuivre, l'étain, et de plus le charbon qui allait lui permettre de travailler ses métaux. Au xve siècle, on dit déjà que l'Angleterre est reine des mers du Nord, mais qu'au lieu de se servir de cette royauté pour transporter ses marchandises, elle ne s'en sert que pour piller les navires marchands des autres nations.[1] Elle se vante déjà des richesses métalliques de son sol sans entrevoir encore l'usage qu'elle pourra faire de ses mines de charbon. Au xvie siècle, elle travaille elle-même ses laines et exporte ses draps, et ses marchands apparaissent dans la Méditerranée et la Baltique. Au xvie et au xviie siècle, tout concourt à la fois à développer la puissance économique de l'Angleterre : la découverte de l'Amérique qui ouvre un champ immense à la navigation, les guerres d'Italie qui achèvent de ruiner ses républiques déjà épuisées par les querelles civiles, la Réforme qui, déchaînant la guerre en Flandre et en Allemagne, y amène la décadence du commerce et de l'industrie, et qui d'autre part détermine en Angleterre l'émigration d'où sortiront les colonies d'Amérique. Si la Hollande rivalise en ce moment avec l'Angleterre et la devance même peut-être au

1. Voyez le *Débat des Hérauts d'Armes* publié par M. P. Meyer, dans la collection des *Anciens Textes français*.

point de vue commercial et colonisateur, cette concurrence ne fait qu'aiguillonner les Anglais sans arrêter un élan déjà irrésistible. Au XVIIIe et au XIXe siècle enfin, l'Angleterre hérite de l'empire colonial de la France, bien plus considérable d'abord que le sien, et d'une partie des colonies hollandaises. La transformation qui se produit alors dans la constitution sociale de l'Angleterre [1], la transformation d'une caste nobiliaire fermée, accaparant peu à peu toutes les terres et en excluant la bourgeoisie, faisant refluer la population agricole dans les villes, diminue la fécondité du sol et rejette toutes les forces vives du pays vers l'industrie et le commerce. L'Angleterre ne pourra plus nourrir ses habitants; il faudra qu'elle puisse vendre pour importer; c'est l'industrie qui lui donnera la matière de ses échanges. Les mines de charbon fournissent une immense provision de combustible à l'industrie métallurgique qui, au XVIe siècle, était entravée par la disparition graduelle des forêts; enfin les découvertes mécaniques du XIXe siècle viennent décupler la puissance de production de l'Angleterre, à qui sa richesse simultanée en charbon et en fer permet de défier toute concurrence. Ajoutez à cela le génie politique de la reine Élisabeth, qui a su conserver la paix pendant presque

1. On trouvera une analyse lumineuse de cette transformation dans le beau livre de M. Boutmy sur le *Développement de la constitution et de la société politique en Angleterre.* (Paris; Plon, 1887, in-18.)

tout son règne et n'a songé qu'à améliorer l'état social et économique de son royaume, protégeant les marins, prenant part aux entreprises commerciales, développant par son exemple le luxe et le confort; enfin la longue paix dont l'Angleterre a joui depuis la chute de Napoléon Ier et pendant laquelle son commerce a bénéficié de toutes les guerres des autres nations, des guerres d'Italie, d'Autriche et de France, comme de la guerre civile d'Amérique. Si les Anglais sont aujourd'hui un peuple de fabricants, de marchands, s'ils apportent en naissant le génie commercial, s'ils envoient sur tous les points du globe leurs produits et leurs colons, ce n'est point parce qu'ils descendent des compagnons d'Hengist et d'Horsa, mais parce que la nature, qui a fait d'eux des marins, a mis aussi à leur portée toutes les matières premières nécessaires à l'industrie, et parce qu'une série de circonstances heureuses a, depuis le xve siècle, abattu successivement tous leurs rivaux, et les a pour ainsi dire contraints à devenir ce qu'ils sont.

C'est également une longue série de circonstances et d'événements historiques qui expliquent comment la liberté politique s'est complètement épanouie en Angleterre, tandis qu'en France c'est l'autorité monarchique qui a toujours été grandissant depuis l'établissement de la dynastie capétienne jusqu'à la fin de l'ancien régime. Sans doute on peut retrouver le germe de certaines institutions judiciaires et parlementaires de l'Angleterre actuelle dans les coutumes

que les Angles avaient apportées avec eux des marécages du Jutland; mais ces coutumes existaient chez toutes les nations germaniques, et pourtant elles n'ont produit les mêmes institutions ni en Allemagne ni en France. On peut dire aussi que le caractère des Français est moins propre que le caractère anglais à supporter les inconvénients et les périls de la liberté illimitée; mais ces caractères si différents des deux nations ne sont-ils pas le résultat d'un long développement historique et des conditions diverses de climat, de situation géographique, de vie matérielle où elles se sont trouvées l'une et l'autre? Si les Français d'aujourd'hui ressemblent encore au portrait que César a tracé des Gaulois du premier siècle avant notre ère, c'est moins probablement par un phénomène d'hérédité que parce qu'ils vivent sous le même ciel et sur le même sol. Indépendamment de cette différence morale entre les Anglais et les Français, qui tient plus à des causes climatériques qu'à des causes ethniques, et qui a influé puissamment sur leurs institutions, toutes les circonstances se sont réunies pour faciliter chez les uns et entraver chez les autres le développement des libertés publiques.

Parmi ces circonstances favorables au développement des libertés anglaises, il faut compter tout d'abord le fait que l'Angleterre est une île. Enfermés dans cette île comme dans une forteresse protégés contre toute agression du dehors par un fossé large et

profond, les Anglais, depuis la conquête normande, n'ont eu à subir aucune invasion étrangère; ils n'ont même jamais eu à en redouter sérieusement aucune. Aussi pouvaient-ils lutter contre la tyrannie de leurs souverains sans avoir à craindre de compromettre leur indépendance nationale. Les guerres qu'ils poursuivaient dans les limites mêmes de la Grande-Bretagne contre les Gallois ou les Écossais entretenaient leur esprit militaire et conquérant, sans que leurs ennemis pussent, à leur tour, les menacer d'une conquête. Pendant plus de trois siècles d'ailleurs le royaume anglais se composait de deux parties bien distinctes, l'Angleterre proprement dite, et les États continentaux, que ses rois administraient comme ducs de Normandie, comtes d'Anjou ou ducs d'Aquitaine, mais qui, géographiquement et politiquement, appartenaient au royaume de France. Durant les longues guerres qu'ils soutinrent sur le continent, souvent contre le vœu de leurs sujets, pour agrandir, défendre ou reconquérir ces domaines, les rois d'Angleterres se trouvaient, vis-à-vis de leurs vassaux insulaires, comme les chefs d'une association militaire qui devaient acheter l'appui de leurs compagnons par des promesses, des faveurs et des concessions. La France, au contraire, avait une vaste frontière de terre exposée de tous côtés aux envahisseurs. Mal limitée du côté de l'Empire, ayant à l'ouest et au nord un ennemi redoutable établi sur son propre territoire, elle est obligée de tout

sacrifier au soin de la défense nationale ; les Français se serrent autour de leur roi comme autour de l'image même de la patrie. Aussi la longue guerre entre l'Angleterre et la France qui dura depuis Henri II jusqu'à Henri VI eut-elle une influence décisive sur l'établissement du régime parlementaire en Angleterre et sur l'établissement du despotisme monarchique en France.

L'origine mêmes des rois anglais et leur caractère contribuèrent à affaiblir l'autorité monarchique, et poussèrent la nation à défendre ses droits contre eux. L'Angleterre a changé constamment de dynasties, et les dynasties rivales comme les dynasties nouvelles cherchaient à retenir leurs partisans ou à désarmer leurs adversaires en cédant à leurs exigences. La couronne passe des princes normands à Étienne de Blois, d'Étienne aux Angevins, des Angevins aux Lancastre, des Lancastre aux Tudor, des Tudor aux Stuart, des Stuart à Guillaume d'Orange, de Guillaume d'Orange à la maison de Hanovre, et une longue série de guerres civiles ensanglantent périodiquement l'Angleterre, au grand détriment de l'autorité royale, mais le plus souvent au grand profit des libertés constitutionnelles. Un grand nombre de ces princes sont d'ailleurs des étrangers, suspects à une partie de leurs sujets, et à qui leurs sujets ne se font point scrupule de résister. Non seulement les ducs normands sont des étrangers pour la masse de la population anglo-saxonne, mais

les premiers Angevins sont considérés comme Français, même par une partie de la noblesse anglo-normande. Plus tard, l'opposition aux Stuart brisera à jamais toute velléité de despotisme monarchique, et c'est sous Guillaume d'Orange et les Georges que le régime parlementaire assurera à l'Angleterre les garanties essentielles du gouvernement libre. Enfin, l'Angleterre a compté parmi ses princes un très grand nombre de souverains brutaux, tyranniques et dissolus, moins préoccupés des intérêts de leur royaume que de la satisfaction de leurs caprices; leurs violences, leurs prodigalités, leur mauvaise administration ont contribué pour leur part à donner à la nation conscience de ses besoins et de ses droits. Guillaume le Roux, Étienne, Jean Sans Peur, Henri III, Édouard IV, Richard III, dans l'ancienne monarchie; la sottise de Jacques Ier, la duplicité de Charles Ier, la dépravation de Charles II, la tyrannie de Jacques II, ont fait plus pour les libertés anglaises que la sagesse de Henri II, d'Édouard III ou de Guillaume III. La France, au contraire, a été gouvernée sans interruption pendant huit siècles par les diverses branches d'une même dynastie, et pendant trois cent trente et un ans les princes de la famille capétienne se sont succédés sur le trône de père en fils. Parmi tous ces princes, il en est très peu qui se soient fait haïr ou mépriser par leurs sujets, et les rares moments où le gouvernement a été dans des mains indignes, sous Jean II, sous Henri III ou sous

Louis XV, sont précisément ceux où les idées de liberté et d'opposition au pouvoir royal se sont fait jour avec le plus de force. Mais lorsque ces mauvais princes ont régné, le pouvoir monarchique avait déjà jeté dans le pays de profondes racines, et si les vertus de Louis XVI ont été impuissantes à sauver la monarchie de Louis XV, la sagesse de Charles V et celle de Henri IV ont réparé toutes les fautes de Jean II et de Henri III. La famille des Capétiens directs eut le bonheur de ne compter aucun mauvais roi et d'en avoir plusieurs qui furent de grands rois ; tous furent pénétrés des mêmes idées, suivirent la même politique, travaillèrent à la même œuvre, et chacun laissa à son successeur un héritage accru et un pouvoir agrandi. Cette dynastie capétienne était nationale au suprême degré. Elle était née, elle avait fondé sa puissance dans cette région baignée par la Seine, la Loire et l'Oise, qui, au xe siècle, prend par excellence le nom de France, et à laquelle reste jusqu'à la fin de l'ancien régime la qualification d'Ile-de-France. Elle tenait la couronne, non d'une conquête violente, mais du libre choix de la noblesse et de l'Église de France. C'est autour de cette dynastie que se forme la langue, la littérature, les arts français. Son domaine sans cesse élargi reste le noyau solide de la nationalité française comme le foyer de l'esprit français. Cette dynastie s'identifie avec notre histoire ; elle est solidaire de toutes nos gloires, comme de tous nos revers ; atta-

quer le roi de France paraît un crime, non seulement de lèse-majesté, mais de lèse-nation.

La monarchie anglaise ne diffère pas seulement de la monarchie française par la manière dont le pouvoir royal s'est transmis, mais aussi par la manière dont il s'est exercé, par sa nature même. Au lendemain de la conquête, Guillaume de Normandie, en partageant les terres de l'Angleterre entre ses compagnons, ne commit pas la faute d'y organiser une féodalité semblable à celle qui s'était formée en France et de distribuer les droits régaliens avec les terres. Il eut soin de conserver pour lui-même les domaines les plus riches et les plus nombreux ; il ne donna pas à ses vassaux d'immenses possessions d'une seule tenure, où ils eussent été comme les maîtres d'un petit royaume, ainsi que les ducs ou les comtes en France ; il leur concéda des domaines souvent fort éloignés les uns des autres, et où les droits des possesseurs n'étaient pas partout identiques ; il n'établit pas une hiérarchie de vassaux qui aurait séparé du Roi la plus grande partie de la noblesse pour la mettre dans la dépendance des hauts barons ; il maintint les droits d'hommage et de vasselage direct entre le Roi et tous ses vassaux ; enfin, la conquête ne fit pas disparaître la nombreuse classe des hommes libres non nobles, libres tenanciers dans les campagnes, ou libres ouvriers et marchands dans les villes, qui devaient jouer un rôle si considérable dans l'histoire constitutionnelle

d'Angleterre. L'ancienne organisation des *shires* ou comtés (au sens administratif du mot), les anciennes assemblées administratives et judiciaires ne furent pas supprimées, et le Roi conserva la haute main sur l'administration comme sur la justice. Il n'abandonna aucun droit régalien, ni les droits de justice, ni le droit de battre monnaie, ni le droit de percevoir les impôts, ni le droit de guerre. Il s'ensuivit que les membres de la noblesse anglaise, impuissants individuellement et ayant devant eux un pouvoir royal très fortement constitué et qui pouvait aisément abuser de ses droits, étaient naturellement portés à s'unir pour résister à ses empiétements et pour défendre leurs privilèges. Comme il s'agissait pour eux, non de s'emparer des droits régaliens, mais seulement d'empêcher la royauté d'user de ces droits d'une manière tyrannique, la noblesse put facilement associer à sa cause le clergé et les habitants des villes.

En France, au contraire, la dynastie capétienne, établie sur le trône par une aristocratie qui avait arraché à la royauté tous ses droits régaliens, avait beau conserver en théorie toutes les prétentions monarchiques des Carolingiens, elle ne jouissait d'un pouvoir effectif que sur ses domaines féodaux, et n'exerçait sur le reste de la France qu'un pouvoir presque purement nominal de suzeraineté. Tel ou tel seigneur pouvait entrer en conflit avec le Roi ; mais les nobles, pris en masse, pas plus que le clergé

ou les bourgeois, n'avaient d'intérêts communs à défendre contre lui ; ils étaient plutôt disposés à réclamer son aide pour les protéger dans leurs querelles. La royauté n'inspirait donc pas à l'origine de craintes par sa puissance. C'est peu à peu, et de proche en proche, en se servant d'abord des usages de la société féodale et de leurs droits de suzeraineté, puis en faisant intervenir des principes de droit romain et les droits toujours virtuellement existants de la souveraineté, que les rois de France ont étendu leur pouvoir et leur territoire.

Tandis que l'histoire d'Angleterre est l'histoire du développement des droits et des libertés du peuple, l'histoire de France est l'histoire du développement des droits et de la puissance du Roi ; là, nous voyons la conquête du pouvoir politique par la nation ; ici, nous voyons la conquête de la France par le Roi ; et comme cette conquête se produit non par la destruction directe et explicite du système féodal, mais par l'agrandissement graduel du domaine royal, et la substitution lente du pouvoir royal à tous les droits des ordres privilégiés, un moment est arrivé où la royauté s'est trouvée, théoriquement du moins, propriétaire de toutes les terres, et maîtresse de la fortune et de la liberté de tous ses sujets. Aussi a-t-on pu dire, non sans une pointe de paradoxe, que si en Angleterre le pouvoir royal a été de bonne heure limité par des institutions représentatives, c'est parce que, à l'origine, la royauté était forte et

la noblesse faible, et que si en France le pouvoir royal est devenu absolu et illimité, c'est parce qu'à l'origine la royauté était faible et la noblesse forte. Cette proposition a besoin d'un correctif. La faiblesse de la royauté française et la force de la royauté anglaise étaient plus apparentes que réelles ; le roi d'Angleterre, il est vrai, possédait l'exercice des droits régaliens dans toute l'étendue de ses États, tandis que ces droits avaient été, dans la plus grande partie de la France, usurpés par la féodalité ; mais le roi d'Angleterre avait, comme ses barons, ses domaines disséminés de tous côtés ; il n'avait pas autour de lui une armée de vassaux dont il fût absolument sûr, et une révolte pouvait le dépouiller assez aisément de sa puissance tout entière. Le roi de France, au contraire, avant d'être roi, était un grand seigneur féodal : il avait un domaine fortement constitué, et sur son domaine des vassaux étroitement dépendants et absolument fidèles ; on pouvait repousser ses attaques, mais il eût été difficile d'entamer son domaine. Ajoutez à cela que le roi anglais était, comme nous l'avons dit, un demi-étranger, dont les intérêts les plus chers étaient sur le continent, tandis que le roi de France était avant tout un roi national ; il n'avait aucun intérêt hors de France ; sa pensée, enfermée dans un cercle étroit de territoire, restait fixée sur les mêmes objets ; aussi, tandis que les princes normands et angevins sont constamment hors d'Angleterre, changent à

tout moment de projets et de politique, les Capétiens poursuivent avec une persévérance et une conséquence inébranlables leur plan méthodique d'agrandissement.

A cette profonde différence dans la nature du pouvoir royal tel qu'il est constitué en France et en Angleterre, correspond une différence non moins profonde dans l'organisation sociale tout entière. La féodalité, nous l'avons vu, n'a pas eu en Angleterre les mêmes caractères qu'en France ; le clergé établi par les rois normands s'est trouvé dans une dépendance beaucoup plus étroite vis-à-vis de la couronne que le clergé français ; la classe des hommes libres n'a jamais cessé de jouer un rôle social considérable. La société anglaise du Moyen âge ne s'est point divisée, comme la société française, en trois classes, en trois ordres nettement séparés par des barrières presque infranchissables. La noblesse anglaise n'avait pas les mêmes privilèges que la noblesse française au point de vue de la justice et de l'impôt ; et de bonne heure les frontières entre les nobles et les non nobles tendirent à s'effacer. Tandis que les chevaliers se confondaient dans la masse des hommes libres, les plus riches parmi les cultivateurs libres s'élevaient à la noblesse et entraient, par le fait seul de leur richesse et de leurs biens, dans les rangs de la *gentry*. On ne voit point dans le Parlement l'antagonisme éclater entre les divers ordres, et les chevaliers qui sont délégués par les habitants des

comités ou *shires* représentent aussi bien les non nobles que les nobles. Quand le Parlement se divise en Chambre haute et en Chambre basse, il ne faut pas croire que l'une représente la noblesse et l'autre le tiers état. La Chambre des communes est l'assemblée représentative de la nation tout entière, tandis que la Chambre haute est une assemblée de hauts dignitaires et de grands barons qui y sont appelés par la volonté royale, et qui y siègent héréditairement à titre personnel, sans aucun caractère représentatif. C'est une assemblée de conseillers de la couronne, et un pouvoir pondérateur et modérateur entre la Chambre des communes et le Roi. En France, les trois ordres de l'État sont nettement séparés : ils ont des privilèges enviés qu'ils maintiennent avec un soin jaloux et qui créent entre eux des intérêts antagoniques. Jamais ils ne pourront s'accorder pour une action commune contre la royauté ; chacun d'eux invoquera la royauté pour se défendre contre les autres ordres, ou aidera la royauté à écraser les autres ordres. Les États généraux non seulement n'eurent jamais aucun pouvoir délibératif et ne constituèrent jamais une vraie représentation du peuple, mais leur division en ordres rendait impossible leur transformation en un véritable Parlement. Si on les avait séparés en deux Chambres, la Chambre basse, purement bourgeoise et populaire, n'aurait pas eu l'autorité, le prestige de la Chambre des communes ; si l'on en avait fait une assemblée

délibérative unique, on se serait heurté à la difficulté qui s'est posée en 1789 à propos du vote par ordre ou du vote par tête, et du doublement du tiers. Le tiers état aurait forcément été opprimé ou oppressif.

Le clergé, bien loin de constituer dans le Parlement anglais, comme dans les États généraux de France, un ordre à part, se trouva confondu avec les autres ordres ; il arriva même souvent qu'offusqué de cette confusion, il se tint à l'écart des délibérations parlementaires, préférant régler dans ses propres assemblées les questions de subsides. Enfin, la Réforme, en brisant l'organisation de l'Église catholique, fit rentrer absolument le clergé dans la masse de la nation, et en même temps le soumit étroitement à l'autorité royale. Aussi, bien que la plupart de ses membres aient compté au XVIIe siècle parmi les défenseurs les plus zélés de la royauté, ils ne purent pas s'opposer au progrès des libertés parlementaires. A côté de l'Église anglicane, d'ailleurs, la Réforme avait donné naissance aux Églises presbytériennes et congrégationalistes, où les idées de liberté politique associées aux principes d'indépendance ecclésiastique prenaient le caractère absolu d'un dogme et inspiraient le même enthousiasme fanatique qu'une foi religieuse. En France, l'Église catholique fut l'alliée la plus convaincue et la plus puissante du despotisme royal ; elle le fortifia par ses doctrines et le servit par ses actes. Le protestantisme, au contraire, s'était associé en France comme partout à

des idées d'indépendance et d'opposition politique ; son écrasement au XVIe siècle, puis sa suppression officielle au XVIIe, marquèrent le triomphe définitif de l'absolutisme monarchique.

La transformation économique que l'Angleterre subit du XVIe au XIXe siècle acheva l'œuvre commencée par des siècles de luttes politiques. L'Angleterre est gouvernée de nos jours comme une immense société d'actionnaires qui sentent leurs intérêts solidaires. Ils tiennent à avoir tous leur droit de surveillance sur la société, mais ils en laissent volontiers la direction aux plus gros actionnaires, parce que ceux-ci sont les plus intéressés à la bonne marche des affaires. Quant à la royauté, c'est une vieille raison sociale à laquelle on tient, parce qu'on a fait fortune avec elle et qu'elle inspire confiance aux clients. Ce n'est pas payer trop cher ces bonnes traditions commerciales, que de payer une rente un peu forte aux représentants de l'ancienne famille des gérants pour que leur signature continue à figurer au bas des actes de la société. D'ailleurs, bien qu'ils n'interviennent plus beaucoup dans les décisions à prendre, ils ont le souci de l'honneur et des traditions de la maison ; ils sont un élément d'ordre, de dignité et de stabilité.

C'est ainsi qu'à travers les siècles deux peuples, dont la constitution ethnique n'est pas essentiellement différente, sont devenus aussi profondément opposés de mœurs, de caractère et d'institutions. Chez l'un,

à tous les degrés de l'organisation sociale et politique, tout est régi par la libre association des volontés ; les institutions sont variées à l'infini, et l'administration est dirigée par des usages particuliers et non par des règles générales ; le pouvoir central, qui d'ailleurs s'occupe uniquement des affaires qu'il est impossible de laisser aux associations locales, s'est lui-même constitué par de lentes habitudes et par des transformations graduelles, sans aucune constitution écrite. Son organisation est d'autant plus solide que, n'étant définie nulle part, elle échappe par cela même aux attaques directes. Chez l'autre, il n'y a en présence que les individus et l'État : un État puissamment centralisé, qui gouverne le pays tout entier suivant des règles uniformes et précises par des délégués du pouvoir central, des individus qui ne se soucient guère de s'associer pour agir en dehors de l'action de l'État et cherchent plutôt à le servir ou à se faire servir par lui. La royauté, en s'emparant successivement de toutes les parties de l'administration et en soumettant toute la nation à la centralisation monarchique, a détruit toutes les forces collectives qui s'interposaient entre elle et ses sujets, pris individuellement. Quand elle est tombée, l'individualisme égalitaire des Français n'aurait produit que l'anarchie si la centralisation administrative n'avait été rétablie par le despotisme de Napoléon, tandis qu'en Angleterre la royauté pourrait disparaître sans qu'aucun des rouages de la vie nationale cessât de fonctionner

avec la même régularité. Aussi, tandis qu'en Angleterre, sous la monarchie, ce sont de libres associations qui accomplissent presque toutes les fonctions de la vie publique, la France républicaine est administrée presque despotiquement par son Parlement et ses ministres. Et ce despotisme administratif est inévitable et nécessaire tant que les mœurs de la liberté et l'esprit d'association ne se seront pas joints à la liberté politique et aux institutions représentatives dont nous jouissons. Cette réforme s'accomplira-t-elle, et la France sera-t-elle un jour libérée de la centralisation, qui est aujourd'hui sa dernière sauvegarde contre l'anarchie? Quelques symptômes permettent de l'espérer. En tout cas, quand on voit de quelle manière les Français du Canada pratiquent un régime de pleine liberté, il n'est pas permis de dire que c'est le caractère de notre race qui rend cette réforme impossible.

Les deux nations si différentes qui se sont constituées des deux côtés de la Manche, à travers des luttes et des rivalités séculaires, sont-elles destinées à laisser se perpétuer entre elles une éternelle malentente et des jalousies inguérissables? On voudrait croire qu'il n'en sera rien; car aujourd'hui leurs intérêts ne sont nullement inconciliables, et si elles continuent à se méfier l'une de l'autre et à se contrecarrer l'une l'autre, c'est par une sorte d'habitude héréditaire et par une vieille tradition diplomatique qui ne répondent plus à des nécessités politiques.

La France, avec sa population presque stationnaire, avec une production industrielle modérée comme quantité et raffinée comme qualité, ne peut créer des colonies de peuplement et ne peut lutter commercialement avec l'énorme production à bon marché de l'Angleterre. Ses progrès coloniaux ne pourraient que profiter à l'Angleterre, si celle-ci, de son côté, voulait laisser à la France, dans les pays où elle a par son voisinage et ses traditions le droit d'exercer son influence, la part d'action qui lui est due. Malheureusement, l'Angleterre semble répugner plus encore que la France à une entente qui serait profitable à toutes deux. Elle devrait comprendre pourtant que le jour où la France aurait cessé de compter dans le monde, c'en serait fait de la puissance auglaise, et que si jamais son immense Empire se démembre, ce ne sera pas au profit de la France, mais au profit de l'Allemagne. Nous ne nous réjouirions pas de cette décadence, car aucun peuple n'a jamais porté aussi haut que le peuple anglais le sentiment de la dignité humaine. Il a pu mériter des haines ; il a toujours commandé l'estime. Il a donné au monde des exemples admirables, non seulement de travail, de persévérance, d'initiative individuelle, mais aussi d'amour de la liberté, de résistance à l'oppression, de fidélité inébranlable au devoir. La ruine de l'Angleterre ne serait pas seulement une défaite pour la liberté dans le monde ; le monde y perdrait quelque chose de sa noblesse.

GEORGES WAITZ

ET LE

SÉMINAIRE HISTORIQUE DE GŒTTINGUE

Léopold de Ranke avait à peine fermé les yeux qu'un de ses premiers et de ses plus illustres disciples, Georges Waitz, le suivait dans la tombe. Si tous ceux qui s'occupent d'histoire moderne et qui étudient la politique européenne des quatre derniers siècles dans les documents diplomatiques regardent Ranke comme leur maître, c'est Waitz qui a exercé pendant ces quarante dernières années l'influence la plus grande sur les recherches relatives au Moyen âge. Son séminaire historique a été le plus célèbre de l'Allemagne après celui de Ranke, et, comme lui, il a par ses livres exercé son influence bien au delà des limites de son pays. Tandis que Ranke enseignait à manier avec intelligence et critique des masses imposantes de documents modernes, à faire un choix parmi des

sources trop nombreuses pour être toutes étudiées avec le même soin, à les éclairer par des vues générales, à les grouper pour en tirer de vastes synthèses historiques, Waitz enseignait à tirer, par une analyse minutieuse, des sources incomplètes et trop peu nombreuses du Moyen âge tous les renseignements historiques qu'elles renferment, à classer ces renseignements avec méthode et circonspection, et à apporter une extrême réserve dans les conclusions générales qu'on en tire. Tandis que Ranke s'intéressait surtout au côté politique et psychologique de l'histoire, tandis qu'il s'attachait à décrire les révolutions dont les États modernes ont été le théâtre et à peindre le caractère des hommes qui les ont dirigés, Waitz s'occupait de l'étude plus abstraite des institutions et des causes qui ont présidé à leur formation.

Critique des sources, critique des origines, critique des institutions, c'est sur ces points que Waitz faisait surtout porter son enseignement, en particulier celui de son séminaire, auquel il attachait un prix tout particulier. Il n'était pas orateur, bien qu'il s'élevât parfois à l'éloquence par la force de sa dialectique et de sa pensée[1]; et quelque excellents et

1. Je l'ai entendu à Stanz, à la réunion de la Société générale d'histoire suisse, parler avec une véritable éloquence sur Arnold de Winkelried. Sa position était délicate. Il devait, dans le pays même du héros légendaire, et devant des hommes nourris dans le culte des gloires nationales, prouver que l'histoire d'Arnold de Winkelried n'offre aucune garantie d'authenticité. Avec sa parole lente et d'abord hésitante, il présenta sa

solides que fussent ses cours sur l'histoire du Moyen âge, sur l'histoire d'Allemagne, sur les antiquités germaniques, ce n'était pas là qu'il montrait ses plus hautes qualités; c'était le soir, dans le cabinet de travail de la belle maison qu'il occupait à Gœttingue, en face de l'Université, où deux fois par semaine il réunissait huit ou dix de ses meilleurs élèves pour expliquer des textes, rendre compte des travaux critiques qu'il leur avait donnés à composer et les discuter avec eux. Il se préparait à ces discussions avec le soin le plus attentif, prenant des notes d'une écriture microscopique sur de petits morceaux de papier qu'il tirait un à un de la poche de son gilet; il écoutait l'élève avec une attention bienveillante, puis examinait chaque point du travail avec une rigueur minutieuse, unie au plus grand respect pour la pensée et le travail d'autrui. Il ne cédait jamais au plaisir de critiquer sans motif, mais il excellait à montrer toutes les difficultés d'une

pensée avec des ménagements infinis, puis accumula les arguments en faveur de sa thèse avec une clarté, une puissance et une force de conviction qui rendait impossible toute autre protestation que celle du sentiment. Cette protestation s'élevait en silence dans le cœur de plus d'un des assistants, quand M. Waitz, quittant le ton de la démonstration critique, demanda à ses auditeurs si c'était abaisser le passé du peuple d'Unterwalden que de rendre à tous la gloire qu'on avait voulu réserver pour un seul, et si ce n'était pas le rôle de l'histoire de restituer aux foules muettes l'honneur dont on a fait souvent le privilège de quelques héros. Toute l'assistance était émue quand M. Waitz se rassit.

question, tous les arguments qui pouvaient être présentés pour et contre chaque opinion, la réserve qu'il fallait apporter dans ses conclusions. On sortait de ces leçons non seulement plus instruit, non seulement avec les idées plus claires et l'esprit mieux ordonné, mais avec plus d'amour et plus de respect pour la vérité et la science, avec la conscience du prix qu'elles coûtent et la résolution de travailler pour elles. On sentait que M. Waitz mettait toute son âme dans cet enseignement familier et direct, qu'il y voyait une œuvre morale en même temps qu'une œuvre intellectuelle à accomplir, qu'il voulait y former des hommes en même temps que des savants, et qu'il y donnait le meilleur de lui-même. Comme il me le disait avec une modestie qui n'avait rien d'affecté, un jour que je lui parlais de ses ouvrages : « Mes meilleurs ouvrages, ce sont mes élèves ; ce sont ceux auxquels je tiens le plus et que je crois avoir le mieux réussis. Mes livres seront dépassés et oubliés, mais ils auront servi à former des savants, qui en feront de meilleurs. »

L'influence considérable exercée par M. Waitz ne tenait pas seulement à ses grandes facultés intellectuelles, à sa science, à sa pénétration critique, à la rectitude lumineuse de son esprit, mais aussi à ses qualités morales, à une droiture et à une candeur d'âme qui commandaient la confiance, à ce désintéressement qui le faisait s'inquiéter moins des intérêts de sa renommée que des progrès de la science,

à l'absence de tout parti pris, de tout fanatisme, de toute mesquine vanité, enfin et surtout à sa bonté. Ce n'était pas une bonté expansive et bavarde, car M. Waitz avait une réserve et même une timidité qui étonnait chez un homme si grand, si robuste, aussi puissant par le corps que par l'esprit ; mais sa bonté se faisait sentir dans toute sa manière d'être et de parler, dans les attentions qu'il avait pour ses amis et ses élèves. J'en peux citer un exemple bien caractéristique. Il avait, en 1870, un Français parmi ses élèves de Gœttingue. Quand la guerre fut déclarée, celui-ci, qui retournait s'engager en France, vint lui faire ses adieux. M. Waitz, après lui avoir exprimé la douleur que lui causait la guerre et les conséquences funestes qu'il prévoyait, surtout pour la France, lui prit la main, et, très ému, lui dit en le quittant : « Dieu bénisse votre patrie. »

Il ne faudrait pas conclure de ce que j'ai dit du caractère strictement critique de l'enseignement de M. Waitz, de sa crainte des conclusions précipitées, qu'il fût ennemi de la généralisation et des idées d'ensemble. Dans ses cours, dans son histoire des institutions allemandes, dans ses articles sur le développement de l'historiographie au Moyen âge [1] et sur les empereurs allemands de Charlemagne à Maximilien [2], il a montré qu'il savait embrasser d'un

1. *Zeischrift für Geschichte* de Schmidt, II, IV.
2. *Deutsche Nationalbibliothek*, V.

seul coup d'œil de vastes périodes et voir les grandes lignes de l'histoire. Son admiration pour Guizot n'était pas le fait d'un homme insensible aux idées générales, et il ne craignait pas d'appliquer sa science historique à des spéculations politiques, car il professait à Gœttingue et il a publié un cours théorique de politique fédéraliste. Mais il se méfiait beaucoup des constructions *a priori*, il se mettait en garde et il mettait ses élèves en garde contre l'influence des théories subjectives en histoire, des partis pris politiques ou religieux ; il voulait que toute généralisation ne fût qu'un groupement de faits. Il a peut-être contribué par là à diriger les jeunes historiens vers les études de détail et d'analyse, à fortifier la tendance, bonne en elle-même, mais poussée aujourd'hui à l'excès, aux monographies. On en arrive à se confiner dans l'examen des infiniment petits et à qualifier de superficiel tout travail qui, comme la *Deutsche Verfassungsgeschichte* elle-même, veut reconstituer l'histoire ou les institutions d'une époque entière. M. Waitz appartenait à une génération qui avait de plus larges horizons et de plus vastes ambitions, et, malgré ses scrupules de critique, on sent toujours qu'il appartient à cette époque de puissance et de fécondité intellectuelle qui a produit les Niebuhr, les Grimm, les Ranke et les Mommsen[1].

1. M. Waitz a même montré, dans son édition des lettres de sa belle-mère, madame Schelling (*Carolinens Briefe*, 1871), et dans le livre qui y fait suite (*Caroline und ihre Freunde*, 1882),

Comme Mommsen et Niebuhr, Waitz appartenait à cette forte race holsteinoise, qui a aussi donné à l'Allemagne son grand homme de guerre, celui qui a appliqué à l'art militaire les procédés de la science et de la critique, M. de Moltke. C'est du Schleswig-Holstein que sont venus les Angles, les conquérants de la Grande-Bretagne, et la race qui habite ce pays joint les qualités anglaises aux qualités allemandes. Elle a la force d'application, l'esprit de méthode des Allemands, avec l'énergie primesautière, l'originalité, l'intraitable indépendance des Anglais. Georges Waitz est toujours resté très attaché à son pays natal, et il a toujours uni l'amour de la patrie holsteinoise à celui de la patrie allemande. Sans être partisan de la *Kleinstaaterei* (car, en 1848, au parlement de Francfort, il siégea au centre droit et était au nombre de ceux qui voulaient donner au roi de Prusse la couronne impériale), il était très opposé aux idées d'unification et de centralisation monarchique. Il continua, après l'annexion de Gœttingue à la Prusse, à enseigner le fédéralisme ; il voyait sans trop de déplaisir se manifester dans son entourage des sentiments de violente hostilité contre l'avidité conquérante et unificatrice de la Prusse, et

des qualités de littérateur et de psychologue, quoique sa nature droite et saine et sa rigidité protestante fussent peu faites pour sympathiser avec le sentimentalisme et la morale fantaisiste de l'époque de *Wahlverwandtschaften* (affinités électives), à laquelle appartenait Caroline.

si, après 1870, il devint, comme il me l'a écrit lui-même, « un enthousiaste juvénil » de M. de Bismarck, ce ne fut cependant qu'avec peine qu'il se résigna à se rendre à Berlin. Il ne s'y acclimata jamais tout à fait et songeait avec regret à son cher Gœttingue. Il sentait mieux que personne tout ce que l'Allemagne avait dû de force, de santé morale et d'originalité intellectuelle à son extrême décentralisation, et il rêvait toujours une organisation politique où l'unité impériale pourrait se concilier avec une large autonomie des diverses provinces de la grande Allemagne.

M. Waitz n'oublia jamais les liens qui l'attachaient au Holstein et il lui fit toujours une place dans ses travaux à côté de ceux qui étaient consacrés à la patrie allemande. Il écrivit une histoire du Schleswig-Holstein [1] immédiatement après les événements de 1848 qui avaient fait de lui un député à l'assemblée de Francfort et qui, en replaçant le Holstein sous la domination danoise, lui avaient fait abandonner l'université de Kiel, où il professait depuis 1838, pour l'université de Gœttingue. En 1864, les événements qui avaient enlevé le Schleswig-Holstein au Danemark lui firent reprendre le même sujet sous une forme abrégée et populaire [2]. Il apportait en même temps un zélé concours à la publication des

1. *Schleswig-Holstein's Geschichte in drei Büchern*, 1851-1854 2 volumes in-8°.

2. *Kurze Schleswig-Holsteinsche Landesgeschichte*, 1864, in-8°.

sources de l'histoire du Schleswig-Holstein [1]. Enfin il consacra à l'histoire de Lubeck, au temps de la réforme, un ouvrage très important [2], où l'ancien élève de Ranke montrait qu'il aurait pu devenir son émule dans le domaine de l'histoire diplomatique européenne.

Quand il se fut transporté à Gœttingue, il s'attacha de nouveau avec force à cette petite patrie dans la grande et, pendant une activité professorale de trente années, il s'identifia si bien avec la *Georgia-Augusta* (comme on appelle l'université hanovrienne), que ni ses amis ni lui-même ne pouvaient imaginer qu'il pût la quitter jamais. Il fallut la conviction d'un impérieux devoir et des instances plusieurs fois répétées pour qu'il consentît, non sans déchirement de cœur, à aller à Berlin prendre la direction du grand recueil des sources de l'histoire d'Allemagne au Moyen âge, les *Monumenta Germaniæ*. Quand nous l'avons connu à Gœttingue, en 1868, il exerçait une sorte de royauté scientifique, et la *Georgia-Augusta* était pour nous la *Georgia-Waitzia*. Pendant ces trente années, il est bien peu d'étudiants en histoire qui ne soient pas venus écouter les leçons et, s'ils le pouvaient, prendre part

1. *Quellensammlung der Schleswig-Holstein-Launenburgischen Gesellschaft für vaterlœndische Gesehicht*, 1862-1865, 3 volumes in-8°.

2. *Lübeck unter Jurgen Wulenwever und die Europœische Politik*. Berlin, 1850-1856, trois volumes in-8°.

aux séminaires de M. Waitz. Quand on voulait s'occuper du Moyen âge, il fallait aller à Gœttingue recevoir le baptême scientifique.

Pendant cette période, M. Waitz s'occupa avec beaucoup de zèle de l'Académie des sciences de Gœttingue, à laquelle il donnait des travaux de critique historique[1], et des *Gœttingische gelehrte Anzeigen* (Annonces savantes de Gœttingue), dont il fut un des principaux collaborateurs. Depuis 1860, il eut, en outre, la direction des *Forschungen zur deutschen Geschichte* (Recherches sur l'histoire d'Allemagne), qui ont imprimé une vigoureuse impulsion aux travaux de critique historique, ont poursuivi, comme l'*Archiv* de Pertz et mieux que l'*Archiv*, une œuvre de critique parallèle à l'œuvre d'édition de textes des *Monumenta Germaniæ ;* et ont donné une fidèle image du travail qui se faisait dans le séminaire de Gœttingue.

M. Waitz avait été, dès ses débuts dans la carrière scientifique, attaché à la publication des *Monumenta Germaniæ*. Il en a été un des collaborateurs les plus actifs. Qu'il nous suffise de rappeler, parmi les textes les plus importants dont il a été l'éditeur,

1. Études sur les Annales de Ravenne (1865), sur la Loi de Bavarois (1869), sur la *Vita Mathildis* (1852), sur Hermanns Kœrner (1855), sur la *Sœchsische Kaiserchronik*, sur les Formules de couronnement des rois et des empereurs d'Allemagn (1873), sur les Annales carolingiennes, etc., etc. Éditions du *Carmen de bello Saxonico* (1870), de la *Vita Canuti* (1858), d'un traité de Jordanus d'Osnabrück (1869), etc.

Widukind (tome III), Ekkehard d'Aura, l'Annaliste saxon et la Chronique de Wurzbourg (VI), les Gesta Treverorum (VIII), Hugues de Fleury (IX), Marianus Scotus, l'histoire de l'église de Reims de Flodoard (XIII), Anselme de Liège (XIV), Geoffroi de Viterbe (XXII), etc., et les rééditions in-12 de Paul Diacre, d'Éginhard, des Annales Bertiniani, de Richer, des Annales de Cologne. Quand M. Pertz, après un labeur de cinquante années, dut passer à d'autres mains l'entreprise colossale qu'il avait dirigée à lui seul avec une si sûre maîtrise, M. Waitz fut unanimement désigné comme le président de la commission chargée de continuer la publication des *Monumenta*. On sait combien a été féconde l'activité de la commission et de son président. Au lieu de l'ancien *Archiv*, dont douze volumes seulement avaient paru de 1836 à 1870, un volume parut annuellement sous le titre de *Neues Archiv*. A côté des séries in-folio des *Scriptores* et des *Leges*, qui s'enrichirent rapidement de volumes nouveaux, des volumes in-4° nous donnèrent les chroniques en langue allemande, les *Scriptores Antiquissimi*, les *Scriptores rerum Langobardicarum*, les *Scriptores rerum Merovingicarum*, les *Poetae Aevi Carolini*, les Poésies de Fortunat, les Lettres des papes, les Diplômes ottoniens, les Capitulaires, les Formules, etc.

M. Waitz ne se contentait pas d'exercer une haute et générale surveillance sur l'entreprise, il dirigeait tout de près, et il donnait à tous l'exemple du travail.

Jusqu'à la dernière année de sa vie, il a continué ses voyages scientifiques, et, en 1885, occupé de collations à la bibliothèque du Vatican, il remplissait d'admiration ceux qui l'entouraient, par son assiduité et sa juvénile ardeur.

A la direction des *Monumenta Germaniæ* il joignait encore les fonctions de membre de la commission historique de Munich.

A côté des travaux si variés et si absorbants que nous venons d'énumérer, M. Waitz poursuivait une grande œuvre qui était l'œuvre de sa vie, à laquelle il ne cessa jamais de travailler pour la préparer, la continuer ou la perfectionner, et qui sera dans l'avenir son titre de gloire le plus durable. Je veux parler de son *Histoire des Institutions de l'Allemagne* [1].

Il en avait certainement conçu le plan pendant qu'il composait pour la collection des *Jahrbücher des deutschen Reichs* (Annales de l'Empire d'Allemagne) de Ranke, lorsqu'il n'avait encore que vingt-quatre ans, l'histoire de Henri 1er [2], et, en 1844, il en faisait paraître le premier volume consacré aux origines, aux mœurs et institutions de l'ancienne Germanie, jusqu'au moment de la conquête de la

1. La *Deutsche Verfassungsgeschichte*, dont le premier volume parut à Kiel en 1844, forme aujourd'hui huit volumes en onze tomes in-8°.

2. M. Waitz remania son Henri Ier pour la collection des *Jahrbücher der deutschen Geschichte*, publiés par la commission historique de Munich, et il en donnait en 1885 une troisième édition corrigée et augmentée.

Gaule par les Francs. Le second volume traite des institutions mérovingiennes, le troisième et le quatrième des institutions carolingiennes. Les quatre derniers embrassent les périodes saxonne et franconienne de l'empire d'Allemagne et nous conduisent jusqu'au XIIe siècle. En même temps, il consacrait des monographies à l'étude de points spéciaux de ce vaste sujet. La plus importante est son ouvrage sur la loi salique[1]. Il ne cessait aussi, à mesure qu'il avançait dans son œuvre, de recueillir des matériaux et des notes en vue d'un remaniement, et il a, en effet, donné deux éditions remaniées du second volume et une édition nouvelle des volumes III et IV, dans lesquelles il a augmenté d'un bon tiers son travail primitif, tenu compte de toutes les récentes recherches, soumis chacune de ses assertions à un examen rigoureux. L'*Histoire des Institutions de l'Allemagne* est un des monuments historiques les plus considérables de ce siècle. Les quatre derniers volumes n'ont sans doute pas la même valeur que les premiers ; les documents y sont moins bien coordonnés et fondus et les lignes générales de la constitution s'y dégagent moins nettement ; mais, malgré

1. *Das alte Recht der Salischen Franken* (1846), avec une édition de la loi salique. — *Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila* (1840), avec une édition d'Auxentius. — *Ueber die altdeutsche Hufe* (1854). — *Die Anfænge des Lehnwesens* (1856). — *Ueber die Ursprung der Vassalitæt* (1856)— *Die Formeln der deutschen Kænige und der rœmischen Kaiserkronung vom Xten bis XIIten Jahrhundert (1873).*

ces défauts, malgré les critiques auxquelles plusieurs parties des premiers volumes eux-mêmes ont donné lieu, l'ouvrage reste une construction magistrale, prodigieuse par l'érudition, admirable par sa belle ordonnance, par l'originalité des vues, par la profondeur du sens historique.

M. Waitz, comme un grand nombre d'historiens allemands, comme le maître des études romaines, M. Mommsen, était un juriste avant d'être un historien. Il était étudiant en droit quand il entra, en 1830, à l'âge de dix-sept ans, au séminaire de Ranke : mais, comme chez M. Mommsen, les connaissances juridiques ont éclairé et non étouffé chez lui le sens historique. Il n'a jamais versé dans l'esprit de système, il n'a jamais voulu soumettre les libres manifestations de la vie aux catégories rigides et exactes du droit, comme l'ont fait parfois quelques-uns de ses plus éminents émules et contradicteurs, M. Roth, par exemple, et même M. Sohm. Il sait discerner les origines des institutions dans les faits historiques avant l'heure où elles sont exprimées dans des lois et des formules ; il sait aussi reconnaître la variété de la vie sous des formules juridiques identiques, et la décadence des institutions avant le moment où se modifient les termes de droit qui les désignent. C'est ainsi que M. Waitz a admirablement démêlé le rôle joué par la propriété territoriale à l'époque mérovingienne et les rapports du système

bénéficiaire carolingien avec les institutions de l'époque antérieure. Malgré son patriotisme allemand et, si je puis dire, germain[1], il a su se garder des partis pris que le patriotisme inspire parfois aux historiens. Il ne s'est pas fait, en étudiant les institutions franques, le défenseur exclusif des théories germanistes ou romanistes ; il a reconnu l'influence simultanée des civilisations et des institutions diverses, et surtout il a accordé l'influence prépondérante aux circonstances historiques elles-mêmes, qui transforment, jusqu'à les rendre méconnaissables, les éléments fournis par le passé. Il a surtout apporté dans toutes ses affirmations et toutes ses théories une extrême réserve, et il n'est pas une seule des critiques dont son livre a été l'objet, dont il n'ait tenu compte pour le corriger ou le reviser.

Si remarquable, si durable que soit l'œuvre maîtresse de M. Waitz, nous croyons toutefois qu'il

1. Ce patriotisme s'est quelquefois manifesté avec cette candeur qui était un des charmes de sa nature. J'en citerai un exemple caractéristique. Grégoire de Tours, après avoir raconté les meurtres par lesquels Clovis se débarrassa de tous les rois francs, ajoute : « Dieu prosternait ses ennemis sous ses pieds et accroissait son royaume. » M. Waitz ne craint pas d'exprimer la même idée, en faisant servir ces meurtres à la gloire de l'Allemagne, tandis que pour Grégoire, ils servaient à la gloire de l'Église. « Clovis nous apparaît, dit-il, comme un instrument de Dieu, qui avait décidé dans ses conseils que, de même que le monde romain avait été pénétré d'une vie nouvelle par les Germains, ainsi les éléments d'un développement ultérieur seraient imposés par Clovis au peuple allemand. »

avait raison en disant que l'œuvre dont il pouvait être le plus fier, c'était ses élèves. Non pas, hélas ! que la génération actuelle puisse se vanter de posséder des historiens supérieurs ou même égaux à leurs prédécesseurs. Les Ranke, les Mommsen, les Curtius, les Waitz, les Giesebrecht, les Sickel, les Sybel, restent jusqu'ici sans rivaux qui puissent leur être comparés : mais M. Waitz avait raison de penser que c'était surtout comme professeur qu'il était incomparable. S'il n'a pas formé d'historiens capables d'entreprendre une œuvre égale à la sienne, il a contribué plus que personne à transformer les universités allemandes en un prodigieux atelier scientifique où l'on prépare, par de patientes analyses, les matériaux éprouvés et résistants qui serviront à de futures synthèses. Si les hommes illustres que j'ai cités n'ont pas encore de rivaux, c'est qu'ils ont inspiré à leurs élèves une si haute idée des devoirs de l'historien et du critique que ceux-ci ne veulent rien dire dont ils ne soient sûrs, ne veulent élever aucun édifice sans avoir établi sous terre de solides assises. Ils en ont tant vu crouler à terre de ces édifices orgueilleux qu'on croyait éternels ! M. Waitz avait lui-même le sentiment qu'en écrivant son ouvrage capital, il traçait un programme pour l'avenir, et posait des questions plus encore qu'il n'en résolvait d'une manière définitive. Il laisse après lui tout un peuple de travailleurs qu'il a pénétrés de son esprit, de son respect pour le passé, de son amour

pour la vérité, et qui continuent son œuvre comme il désirait qu'elle fût continuée, avec une entière indépendance, mais avec une profonde reconnaissance pour celui qui restera toujours pour eux : *le Maître*[1].

1886.

1. C'est dans l'intérêt de ses élèves et des travailleurs en général que M. Waitz a consacré une partie de ses dernières années à revoir et à refondre entièrement le catalogue méthodique des sources de l'histoire d'Allemagne de Dahlmann, *Quellenkunde zur deutschen Geschichte*, dont il a donné trois éditions nouvelles, toujours remaniées. La dernière a paru en 1883. Depuis sa mort l'ouvrage a été encore complété et remanié par son gendre, M. Steindorff, en 1894.

VICTOR DURUY[1]

Il est difficile de louer Victor Duruy comme il le mérite et de faire comprendre par des paroles à ceux qui ne l'auront pas connu tout ce qu'il valait, car, quelles que soient les qualités de savant et d'écrivain dont il a fait preuve dans ses œuvres et quels qu'aient été les résultats visibles de son ministère, il y avait en lui quelque chose d'infiniment supérieur à ses talents d'historien et d'administrateur, c'était son caractère. Ce qui lui a donné une influence profonde et bienfaisante, ce qui assure aujourd'hui à cet

1. M. E. Lavisse a retracé la vivante image de V. Duruy dans un admirable petit volume rempli de souvenirs personnels et de détails autobiographiques inédits : *Victor Duruy* (Hachette). M. J. Simon a consacré aussi à V. Duruy une notice émue et spirituelle.

homme, mêlé à tant de luttes et qui n'a jamais craint de soulever des oppositions et des colères pour faire et dire ce qu'il croyait juste, des regrets, une admiration et un respect universels, c'est son exceptionnelle valeur morale. Sa vie a été un modèle de travail, de désintéressement, de patriotisme. Il n'a jamais eu en vue que la vérité, la science, la patrie; aussi, bien qu'il ait eu des convictions fortes et qu'il les ait toujours exprimées sans réticence, bien qu'il ait servi avec dévouement un régime qui a soulevé des répugnances et des haines légitimes, les hommes de tous les partis se sont unis pour entourer Victor Duruy d'affection et d'estime. C'est après la chute de l'empire, et bien que Duruy se fût renfermé dans une retraite vouée uniquement à la famille et à la science, que la France républicaine l'a comblé d'honneurs exceptionnels, en l'appelant à faire partie à un triple titre de l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, et en faisant de lui le représentant de l'Institut au Conseil supérieur de l'instruction publique.

Victor Duruy était né en 1811, à Paris, dans une position très humble; il était issu d'une de ces familles d'ouvriers des Gobelins qui se transmettent héréditairement les secrets de la fabrication des tapisseries. Il était destiné à continuer le métier paternel, mais les aptitudes qu'il montrait pour les études littéraires et d'un autre côté son ardeur patriotique

l'entraînaient dans d'autres voies ; il résolut de se vouer au professorat de l'histoire pour enseigner la France, ou, s'il ne pouvait y parvenir, se faire soldat pour la servir. Il se présenta à l'École normale en 1830, bien décidé, pour n'être pas à charge à sa famille, à entrer dans l'armée s'il échouait. Au moment où le concours allait s'ouvrir, la révolution de Juillet éclata, et Duruy, qui avait déjà alors les convictions libérales et républicaines auxquelles, en dépit des apparences, il est resté fidèle, endossa l'habit de garde national pour combattre sur les barricades. C'est revêtu de cet uniforme qu'il se présenta aux épreuves écrites et qu'il eut à composer une pièce de vers latins sur la conquête d'Alger. La matière contenait l'éloge du ministère Polignac ; mais M. Guigniaut, le directeur, eut soin d'avertir les élèves que, vu les circonstances, on était libre de modifier cette partie du sujet. Duruy fut reçu, et il eut le privilège de recevoir à l'École les leçons de Michelet. Il s'attacha avec enthousiasme à son jeune maître, et celui-ci conçut un attachement tout particulier pour ce jeune homme sorti comme, lui des rangs du peuple, qui avait débuté comme lui par une profession manuelle et qui avait comme lui le culte de la France et de la Révolution. Immédiatement après que Duruy fut sorti de l'École, Michelet le prenait pour secrétaire, l'emmenait avec lui dans ses voyages en France, et il le chargeait, en 1836, de le suppléer à l'École normale. Duruy se trouvait ainsi, dès l'âge de vingt

quatre ans, chargé d'un des postes les plus élevés de l'enseignement supérieur, et il avait donné une telle idée de son mérite que ce choix ne surprit personne. Sa santé l'obligea quelque temps après à interrompre son enseignement, et il ne devait rentrer plus tard à l'École normale que pour une très courte période. Il se contenta, pendant vingt-six ans, des modestes fonctions de professeur au lycée Henri IV, auxquelles il joignit, en 1861, celles de professeur d'histoire à l'École polytechnique. Pendant de longues années, les nécessités de l'existence et l'obligation de subvenir à ses charges de chef de famille l'empêchèrent de se livrer aux travaux d'érudition qui l'auraient surtout attiré, et il commença la publication d'une série de manuels géographiques et historiques qui ont exercé une grande influence sur l'enseignement de nos lycées. Il dirigeait en même temps la collection d'histoire universelle entreprise par la maison Hachette. Ce qui distingue les livres scolaires de Duruy, c'est le don de la clarté dans l'exposition, l'art de faire vivre les personnages et les époques, et surtout une chaleur de cœur, une rectitude de sens moral, un accent d'enthousiasme patriotique et humanitaire qui en font des ouvrages d'éducation au sens le plus complet du mot. Ce ne fut qu'en 1853 qu'il passa sa thèse de doctorat et qu'il montra qu'il y avait en lui, à côté du professeur, un savant. Il avait formé le projet de continuer les travaux d'histoire romaine que son maître Michelet avait abandonnés

pour se consacrer tout entier à l'histoire de France. Ses deux thèses sur *l'empereur Tibère* (thèse latine) et sur l'*État du monde romain vers le temps de la fondation de l'empire* (thèse française) étaient, pour l'époque où elles parurent, des œuvres tout à fait neuves et intéressantes. Elles restent même aujourd'hui la partie la plus originale des travaux de Duruy. Pour la première fois, les jugements de Tacite sur Tibère étaient soumis à une critique sévère, et l'auteur faisait ressortir avec force tout ce qu'il y eut de bienfaisant pour le monde dans cette administration impériale dirigée par des souverains dont on était habitué à ne considérer que le despotisme et les vices. La soutenance de ces thèses fut marquée par un incident qui fit scandale : M. Nisard, un des rares membres de l'Université qui se fussent ralliés ouvertement au régime issu du coup d'État, eut le mauvais goût de prêter à M. Duruy une intention que celui-ci n'avait jamais eue. Il le félicita d'avoir compris qu'il y a deux morales, l'une pour les grands politiques et l'autre pour le vulgaire.[1] Quelques personnes accusèrent Duruy d'avoir été guidé dans le choix de ses thèses par le désir de complaire au gouvernement impérial.

1. M. Nisard a cherché, dans ses *Souvenirs*, à expliquer et à atténuer cet incident. Mais les impressions des auditeurs de la soutenance ne permettent pas de douter que M. Nisard avait malicieusement cherché à montrer dans le candidat, connu pour ses idées libérales, un apologiste du despotisme impérial.

Elles ne se doutaient pas que Duruy n'avait fait que développer des indications données par Michelet dans son cours de l'École normale, où il disait : « L'empire fut heureux sous Tibère. Le prince était économe ; il gouverna sagement la république et ne lui coûta presque rien ; il s'arma de la loi contre l'aristocratie, qui depuis deux siècles avait pillé le monde... Comme toute cette histoire a été écrite par l'aristocratie romaine, par Suétone, Tacite, Dion Cassius, les empereurs durent y être fort maltraités... L'établissement de l'empire était une révolution populaire exécutée par la main d'un tribun. » Duruy avait si peu songé à plaire au pouvoir que, dans les années qui suivirent, il continua modestement le double travail de son enseignement et de ses livres, en particulier la composition de son Histoire des Romains, qui devait être l'œuvre capitale de sa vie, car son Histoire grecque, quel qu'en soit le mérite, ne peut pas être mise sur le même rang. Ce fut un hasard heureux qui signala plusieurs années après Duruy à l'attention de l'empereur Napoléon III, lorsque celui-ci avait entrepris d'écrire l'histoire de César. Duruy était lié avec le maréchal Randon, qui devint ministre de la guerre en 1859. Il avait collaboré avec lui, avant son ministère, lorsque le maréchal voulut rendre compte des vues qui l'avaient dirigé dans son gouvernement de l'Algérie. Randon lui demanda encore le service de sa plume, quand il fut ministre, pour rédiger un rapport à l'empereur.

C'est par Randon que Duruy fut mis en relations avec Napoléon III qui préparait son *Histoire de Jules César*. L'empereur fut séduit par la hauteur de vues, l'étendue de connaissances, la mâle franchise de l'historien. Une brochure anonyme sur *les Papes princes italiens* qui répondait sinon aux idées, du moins aux sentiments de Napoléon III, achevait de conquérir à Duruy la sympathie du souverain. Il pressa M. Rouland, alors ministre de l'instruction publique, de lui donner une situation en rapport avec son mérite. En 1861, Duruy était nommé inspecteur d'Académie et maître de conférences à l'École normale, puis en 1862 inspecteur général, et c'est pendant une tournée d'inspection, à Moulins, en 1863, qu'il fut surpris par la nouvelle extraordinaire qu'il était appelé au ministère de l'instruction publique[1].

En acceptant le ministère, Duruy n'aliéna rien de son indépendance. Il avait eu l'occasion d'exposer à l'empereur ses vues sur le développement qu'il fallait donner à l'enseignement primaire et sur la nécessité de réformer tous les services de l'instruction publique pour mettre son administration en harmonie avec les idées libérales que Napoléon III, depuis 1860, cherchait à appliquer au gouvernement même de l'État[2]. Une fois ministre, il revendiqua la pleine

1. Voyez E. Lavisse, *un Ministre : Victor Duruy*, p. 35-40.

2. C'est à la réforme de l'enseignement supérieur que l'empereur avait d'abord surtout pensé. M. Mommsen, lors de sa visite en France en 1862, lui avait exprimé son étonnement de

liberté et la responsabilité de son action, et l'empereur, avec un libéralisme qui est un de ses meilleurs titres de gloire, respecta cette indépendance et considéra le ministère de l'instruction publique comme ayant sa vie propre dans l'État; il soutint pendant huit ans Duruy contre toutes les hostilités qui se manifestaient au sein même du ministère, à la cour et tout près du trône. Nous ne pouvons pas faire ici l'histoire du ministère Duruy; mais il est nécessaire de rappeler que ce ministère, dont le chef déployait une activité infatigable, une fécondité extraordinaire d'idées et de ressources, un admirable esprit d'impartialité, de libéralisme et de justice, et animait de son ardeur tous ses subordonnés, parmi lesquels il faut citer au premier rang M. Charles Robert et M. Du Mesnil, a été le point de départ de tous les progrès et de toutes les réformes qui ont été accomplis depuis trente ans dans notre enseignement public.

Duruy a publié le premier projet d'enseignement gratuit et obligatoire, et si l'empereur, qui l'avait approuvé la veille, eut la faiblesse de le désavouer le lendemain, il le fit dans des termes qui permirent à Duruy de continuer son œuvre sans qu'il en coûtât rien à sa dignité : « Nous sommes battus tous les

l'état d'infériorité où étaient nos Facultés par rapport aux Universités allemandes, et lui avait conseillé d'appeler au ministère, pour les réformer, un professeur qui fût aussi un savant. Ce fut cette conversation, dit-on, qui décida Napoléon III à choisir Duruy.

deux, — lui dit Napoléon III, — mais nous prendrons notre revanche. » C'était la République qui devait donner à Duruy la revanche que lui avait promise l'empereur. S'il ne réussit pas à accomplir cette grande réforme, il fit du moins tout ce qui était en lui pour relever la condition des instituteurs, pour améliorer leur situation matérielle, pour leur faire sentir leur solidarité avec tout le corps enseignant. C'est dans cette pensée qu'il fit une véritable décoration des palmes universitaires, qui avaient surtout pour objet de récompenser les services modestes de l'enseignement primaire, mais qui, distribuées aussi aux membres des deux ordres d'enseignement, établissent une sorte d'égalité entre tous les maîtres de la jeunesse. Depuis lors, cette institution s'est parfois fâcheusement écartée de l'esprit de sa fondation par la fantaisie avec laquelle les palmes ont été distribuées en dehors du corps enseignant, mais elles ont rendu à l'origine d'incontestables services. En même temps, par les cours d'adultes créés dans toute la France, Duruy travaillait puissamment à l'éducation du suffrage universel et donnait aux instituteurs un rôle important dans la vie nationale.

Dans l'enseignement secondaire, Duruy signala son ministère par le rétablissement de l'agrégation de philosophie, la supression du régime de la bifurcation, la création de l'enseignement spécial et de l'école normale de Cluny, l'introduction de l'enseignement de l'histoire contemporaine dans les lycées,

et l'établissement des cours publics pour les jeunes filles. La supression de l'agrégation de philosophie et le régime de la bifurcation remontaient à la période dictatoriale du gouvernement de Louis-Napoléon, à celle où l'Université avait été soumise à la plus odieuse compression. En revenant sur ces deux mesures, Duruy déclarait qu'une ère nouvelle avait commencé, et l'opposition puérile que le clergé fit aux cours de jeunes filles accentua le caractère émancipateur du ministère Duruy. Les libéraux, par contre, protestèrent d'une façon non moins puérile contre l'enseignement de l'histoire contemporaine, qu'ils prétendaient inspiré par des arrière-pensées politiques; une expérience de trente années a trop amplement justifié M. Duruy pour qu'il soit sur ce point nécessaire de le défendre. L'idée de créer un recrutement particulier de professeurs pour l'enseignement spécial peut par contre être critiqué par de bonnes raisons. Mais il faut songer que l'Université ne formait alors qu'à grand peine le personnel suffisant pour l'enseignement classique, et qu'en faisant venir à Cluny les jeunes gens les plus distingués des écoles normales primaires, Duruy travaillait à relever la condition morale des instituteurs et à diminuer la distance qui les séparait de l'enseignement secondaire. On ne saurait trop louer d'autre part la conception qu'il eut de l'enseignement spécial, qui ne devait pas dans sa pensée rivaliser avec l'enseignement classique, comme prétend malheureusement le

faire aujourd'hui l'enseignement moderne, mais qui était destiné à donner par des voies rapides l'instruction nécessaire aux jeunes gens qui se destinent à des carrières pratiques. La seule chose qui ait manqué à cet enseignement, c'est des ressources financières suffisantes pour être donné dans des établissements séparés, condition nécessaire à sa dignité et à son efficacité, condition qui manque encore aujourd'hui à l'enseignement moderne.

Dans l'enseignement supérieur, Duruy fit en apparence peu de chose, mais le peu qu'il fit eut des conséquences incalculables. Duruy ouvrit une vaste enquête sur l'enseignement supérieur dans l'Europe entière et il réunit un ensemble de documents d'une valeur inappréciable, dont quelques-uns ont été publiés. Il se convainquit bientôt que la France, privée d'Universités et dont les Facultés n'avaient guère d'autre objet que de former des praticiens, de distraire un public d'oisifs et de faire passer des examens, sans exercer presque aucune action sur l'éducation scientifique de la nation, était déplorablement en arrière de toutes les grandes nations ses voisines. Sa pensée fut dès lors constamment tendue vers l'idée de la restauration des Universités. Un projet fut préparé par lui. La chute de l'empire empêcha seule qu'il eût l'honneur d'attacher son nom à une réforme profonde de l'enseignement supérieur ; mais il avait eu le temps, par la création des cours de la salle Gerson et celle de l'École des hautes études, de

montrer clairement que la réforme du haut enseignement devait avoir pour principe la recherche scientifique désintéressée. M. Liard, dans sa belle *Histoire de l'enseignement supérieur en France*, a trop bien exposé le rôle joué par l'École des hautes études dans tous les progrès accomplis dans notre haut enseignement depuis 1870, pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Je me souviendrai toujours de l'entretien que M. Duruy me fit l'honneur d'avoir avec moi au printemps de 1868, au moment où je revenais d'Allemagne, et dans lequel il m'exposa son projet d'École des hautes études. Je lui disais que nous avions déjà trop d'écoles spéciales, qu'au lieu d'en créer une nouvelle il vaudrait mieux réorganiser les Facultés, en en remaniant les cadres et en y faisant entrer des éléments et un esprit nouveaux. « C'est impossible, me dit-il, on ne réforme pas les vieux corps malgré eux ; d'ailleurs je n'ai pas d'argent ; pour réorganiser les Facultés, il faudrait beaucoup d'argent ; pour créer l'École que je rêve, il suffit d'une plume et d'une feuille de papier ; j'obtiendrai ensuite pour elle l'argent qu'on ne me donnerait pas pour les Facultés. Il faut, pour faire comprendre une idée aux Français, trouver un nom qui frappe l'esprit. Il suffira de créer une école nouvelle et d'y mettre des hommes dévoués à l'idée qui l'a inspirée pour que, si cette idée est juste, elle agisse et transforme tout autour d'elle. L'École des hautes études est un germe que je dépose dans les murs lézardés de

la vieille Sorbonne ; en se développant il les fera crouler. » Duruy, du reste, n'apportait en créant l'École des hautes études qu'une idée générale, l'idée que les laboratoires sont la partie essentielle de l'enseignement supérieur, et qu'il peut y avoir des laboratoires d'histoire et de philologie aussi bien que de physique ou de chimie. Il ne savait pas d'avance quelle forme devait avoir son école ; son mérite (et l'on ne saurait l'apprécier trop haut) fut de choisir des hommes jeunes à peu près inconnus, mais qu'il savait dévoués aux idées réformatrices qu'il voulait faire triompher, et de leur laisser ensuite la plus entière liberté. On sait ce qu'il advint : l'École des hautes études n'a pas cessé depuis lors de grandir, de prospérer et d'entrer en relations de plus en plus étroites avec toutes les branches de notre enseignement supérieur. Quant à la vieille Sorbonne, elle s'est si bien transformée qu'on aurait peine à la reconnaître aujourd'hui.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'œuvre ministérielle de M. Duruy, c'est qu'il l'accomplit pour ainsi dire sans argent. L'empereur lui accordait bien son appui (du moins jusqu'au jour où il le sacrifia aux préventions de M. Rouher, et où il le remplaça, le 17 juillet 1869, par un illustre inconnu), mais il était impuissant à lui faire voter des crédits suffisants. C'est par des miracles d'économie, d'ingéniosité et de dévouement que furent accomplies les grandes réformes du ministère Duruy. Il avait su communi-

quer à la plus grande partie du corps enseignant et de l'administration universitaire le zèle désintéressé dont il était lui-même animé. Il y avait entre le ministre et les universitaires des liens de confiance et d'affection, ils se sentaient collaborateurs de la même œuvre, et cependant jamais ministre ne fit plus énergiquement sentir sa main. Appelé au ministère par un acte imprévu qui semblait un caprice d'Haroun-al-Raschid, Duruy fut plus d'une fois comparé au grand vizir Giaffar. Il se mêlait de tout, il était partout ; il tombait à l'improviste dans les lycées, entrait dans la classe d'un professeur stupéfait, ou allait dans les cuisines goûter la soupe et réprimander les économes négligents. Mais on acceptait son ingérence et son autorité parce qu'on sentait en lui un ami plutôt qu'un maître, parce qu'il était de la maison et qu'on savait qu'il n'avait d'autre idée que de travailler à la grande œuvre. Je ne crois pas que jamais, sous aucun régime, les professeurs de tout ordre, lettrés ou savants, historiens ou philosophes, aient senti comme sous M. Duruy que le ministère de l'instruction publique était leur maison, qu'on y travaillait avec un désintéressement absolu aux intérêts de l'enseignement et du corps enseignant. Les déjeuners de la rue de Grenelle sont restés célèbres, non pour l'opulence de leurs menus, car il eût été difficile d'en imaginer de plus simples, mais par la libéralité avec laquelle M. Duruy invitait à sa table tous ceux avec qui il voulait causer librement

et familièrement. Jeunes et vieux étaient également bien accueillis. Tous avaient leur franc parler. On ne saurait croire à quel point cette simplicité hospitalière donna d'influence et de prestige à M. Duruy, et lui permit de connaître intimement les hommes avec qui il devait collaborer. Il savait convaincre avant d'ordonner.

La plus belle de toute les réformes du ministère Duruy est une réforme toute morale qui n'a été formulée dans aucun texte de loi ou d'arrêté, c'est celle par laquelle la situation morale des instituteurs et des professeurs dans la société française a été tout d'un coup relevée. Instituteurs et professeurs ont senti avec lui qu'aucun de leurs efforts ne passait inaperçu, qu'on les jugeait en raison directe de leur mérite professionnel, et que l'estime qu'on faisait d'eux au sommet de la hiérarchie universitaire accroissait en tout lieu leur dignité et leur liberté. On ne peut s'empêcher de songer à tout ce qu'un homme tel que Duruy aurait pu faire s'il avait eu entre les mains, avec le pouvoir absolu dont l'empire disposait alors, les immenses ressources pécuniaires que la République a mises depuis à la disposition de ses ministres, et qui ont été prodiguées parfois avec plus de libéralité que de discernement dans nos innombrables créations scolaires.

Descendu du pouvoir, Duruy ne fit entendre aucune récrimination; il se contenta de publier les actes de son ministère et de fournir à ses succes-

seurs un recueil d'arrêtés, de circulaires et de projets où ils ont pu puiser quelques-unes de leurs meilleures inspirations. Rentré dans sa modeste demeure, il se remit sans découragement et sans plainte à ses travaux scientifiques. Les amertumes ne devaient pas manquer à sa vie : des cinq enfants que lui avait donnés son premier mariage, quatre lui furent enlevés, et, si son cœur de père fut cruellement meurtri, son cœur de patriote le fut plus encore par les effroyables malheurs qui accompagnèrent la chute de l'empire. Il sut cependant ne pas désespérer ; son âme républicaine s'associa cordialement à tous les efforts qui furent faits pour le relèvement militaire, intellectuel et politique de la patrie, et, s'il éprouva des regrets et des souffrances, ce ne fut pas de devoir renoncer pour lui-même à jouer un rôle dans le régime nouveau, ce fut de ne pas voir la République répondre à l'idéal de ses vingt ans.

Il trouva d'ailleurs dans l'étude et dans son foyer des adoucissements à ses douleurs. Une tendresse vigilante entoura et embellit les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il eut la joie de voir son fils Georges continuer son activité d'historien et de professeur ; et son fils Victor, né de son second mariage, en se consacrant à la carrière militaire, réaliser pour sa part une des deux vocations paternelles. Il pouvait enfin donner tous ses soins à l'œuvre capitale de sa vie, à son *Histoire des Romains*, en la conduisant jusqu'à la mort de Théodose et en

publiant une grande édition en 7 volumes in-4°, dont l'illustration, tout entière tirée des monuments antiques, est à elle seule une œuvre importante d'érudition. Il publiait aussi sur le même plan une édition remaniée et développée de son *Histoire des Grecs*. L'Histoire des Romains a été à cet égard un modèle, que de nombreux ouvrages du même genre ont imité depuis. C'est dans ce grand ouvrage, le plus étendu et le plus complet dont l'histoire romaine a été l'objet, que Duruy a surtout montré son talent d'exposition, le don de vivifier l'histoire par le sentiment du pittoresque et par une haute inspiration morale, et tout ce que la pratique des affaires publiques apporte de lucidité et de force au jugement de l'historien. Il a prouvé aussi dans un certain nombre de dissertations érudites qu'il était capable de faire avancer la science sur des points de détail par des recherches critiques. Dans son *Introduction à l'Histoire de France*, il a résumé toutes les idées sur le développement de notre pays à travers les âges, qui lui avaient été inspirées par son long enseignement et par son profond amour de la patrie.

Les œuvres historiques de Duruy, sans pouvoir être placées, au point de vue de la perfection de la forme ou de la nouveauté des recherches, à côté des œuvres qui ont renouvelé la science historique dans notre siècle, à côté de celles des Guizot, des Michelet, des Ranke ou des Mommsen, seront cependant

comptées parmi les travaux les plus utiles et les plus solides qu'ait produits notre littérature historique. Si l'on considère, non pas seulement les écrits de Duruy, mais sa vie entière et l'influence qu'il a exercée sur les destinées de notre pays, on jugera que son nom mérite d'être placé au nombre des plus purs et des plus grands parmi les noms des hommes qui ont honoré la France en ce siècle.

1895.

FUSTEL DE COULANGES[1]

La France a perdu en M. Fustel de Coulanges un écrivain de premier ordre, un historien qui mettait une érudition profonde et étendue et une dialectique aussi puissante que subtile au service de larges conceptions générales, un professeur passionné pour sa vocation, et qui exerçait sur ses élèves, par son sérieux, sa conscience, sa force de conviction, la belle

1. M. Paul Guiraud, qui a été l'élève préféré de Fustel de Coulanges, et qui a vécu dans l'intimité de sa pensée, a publié une biographie de son maître (*Fustel de Coulanges*, Hachette, 1896, in-12), où, grâce à ses souvenirs personnels et à des papiers de Fustel lui-même, il a dit admirablement les rares vertus de l'homme et les mérites de l'œuvre. M. A. Sorel a consacré une notice substantielle et pleine de vues intéressantes à Fustel de Coulanges, dont il a été le successeur à l'Académie des sciences morales et politiques.

et lumineuse ordonnance de ses démonstrations, un ascendant aussi impérieux et aussi persuasif que celui de la plus entraînante éloquence.

M. Fustel de Coulanges n'avait que cinquante-neuf ans quand il a été emporté par le mal implacable qui, depuis plusieurs années, diminuait graduellement ses forces physiques sans entamer sa vigueur intellectuelle, et qui, depuis deux ans, le tenait éloigné de sa chaire. Son œuvre ne se compose que de ses deux thèses, de *la Cité antique*, de six volumes sur les institutions franques et d'un certain nombre d'articles et de mémoires [1], mais il n'est pas un seul de ces volumes ou de ces articles qui n'ait attiré l'attention des savants par les recherches dont il était le fruit et par les vues personnelles qu'il mettait en lumière. M. Fustel de Coulanges n'était pas seulement un érudit dédaigneux des sentiers battus et des opinions reçues, n'attachant de prix qu'aux idées puisées dans l'étude directe des documents originaux ; c'était un esprit d'une originalité un peu ombrageuse, et se plaisant dans une sorte d'isolement aristocratique, qui croyait n'avoir bien compris une chose que lorsqu'il l'avait vue différemment de ses devanciers, et qui, tout en affectant de ne point tenir compte de leurs écrits, les combattait sans

1. La plupart ont été réunis dans ses trois volumes de mélanges : *Recherches sur quelques problèmes d'histoire; Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire* et *Questions historiques*.

cesse indirectement en exposant ses vues personnelles. C'est là tout ensemble la faiblesse et la grandeur de son œuvre. Elle est souvent toute négative sous des formes d'affirmation sereine; mais cet esprit secret de lutte et de polémique lui communique une ardeur concentrée et quelque chose de vibrant et d'intense. Tout ce qu'a écrit M. Fustel de Coulanges a provoqué des contradictions et des polémiques; mais ses contradicteurs les plus passionnés ont dû reconnaître qu'il n'avait touché aucun sujet sans le renouveler, et qu'on ne pouvait le lire sans se sentir, non seulement charmé, mais instruit, remué et comme vivifié.

M. Fustel de Coulanges se faisait une très haute idée de l'histoire et des devoirs de l'historien. Il croyait que l'histoire est une science positive et qu'elle peut conduire ceux qui étudient les textes avec conscience et critique à une certitude vraiment scientifique; il pensait que ceux qui ont l'honneur de travailler à cette science doivent s'y consacrer avec un dévouement et un désintéressement absolus et ne laisser ni préoccupations politiques, ni préoccupations d'art intervenir dans leurs pensées et dans leurs œuvres. Ce n'est pas qu'il n'ait été un grand artiste et un grand écrivain, un des plus grands de notre siècle ; mais il prétendait n'avoir jamais songé à l'être, et, quand on se permettait de louer son talent et son style, il repoussait ces éloges, et n'était pas éloigné d'y voir une intention

malveillante. Ce qui est vrai, c'est qu'il a consacré toutes ses forces à chercher la vérité historique, qu'il n'a pas eu d'autre ambition que de l'atteindre ; qu'il s'est voué à son œuvre, qu'il s'y est absorbé, comme un moine dans la contemplation des mystères de la foi, un missionnaire dans sa prédication. Il avait une conscience si claire des grands labeurs qu'il s'était imposés, une conviction si profonde de la sûreté de sa méthode et de ses investigations que les conclusions auxquelles il était arrivé lui apparaissaient non plus comme des opinions personnelles, sujettes à l'erreur et soumises à la discussion, mais comme des vérités certaines, indépendantes de lui, dont il n'était que l'interprète et le serviteur. De là cette hauteur magistrale de sa pensée et de son style, de là aussi cette vivacité dans la polémique, cette impatience de toute critique; car les critiques lui paraissaient une atteinte portée à ses convictions et comme un blasphème contre ce qu'il croyait la vérité ; de là ce mélange de modestie pour sa personne et d'orgueil pour ses idées qui rendait son caractère si attachant et son ascendant si irrésistible. « Ne m'applaudissez pas, — disait-il un jour à ses élèves, — ce n'est pas moi qui vous parle ; c'est l'histoire qui parle par ma bouche. »

Cette confiance en soi, cette intransigeance dans la pensée a quelquefois irrité certains de ses contradicteurs; ils ne lui en auraient pas voulu s'ils avaient été à même de connaître de près la sincérité et la

candeur désintéressée d'un homme qui ne vivait qu'avec ses livres et pour ses idées[1].

Aussi l'histoire de sa vie n'est-elle que l'histoire de ses ouvrages. Son enseignement même, bien qu'il ait été un admirable professeur, n'a jamais été qu'une préparation ou une exposition de ses ouvrages. Sorti de l'École normale en 1853, puis élève de l'École d'Athènes [2] de 1853 à 1856, il commença par se consacrer entièrement à l'antiquité, cherchant, par l'étude simultanée de la Grèce et de Rome, à trouver dans leur histoire et leurs institutions cette unité qui était un des besoins de son esprit. Tout en remplissant scrupuleusement ses devoirs de professeur de lycée, il prépara ses thèses de doctorat qu'il présenta en 1858. Sa thèse française : *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains*, est le seul de ses livres où les idées politiques aient semblé jouer directement un rôle. Il y mettait en lumière le rôle des libéraux

1. Cette intolérance pour les idées s'alliait d'ailleurs chez M. Fustel de Coulanges à une grande bienveillance pour les personnes. L'auteur de cet article le sait mieux que qui que ce soit. J'avais publié en 1876 et 1879, dans la *Revue critique*, sur l'*Histoire des Institutions de l'Ancienne France*, deux articles dont M. Fustel s'était montré assez vivement affecté. Cela ne l'empêcha pas, dès son arrivée à l'École normale, en 1880, de m'appeler à remplacer M. Lavisse dans la chaire d'histoire du Moyen âge et d'histoire moderne.

2. C'est pendant son séjour en Grèce qu'il composa son mémoire sur l'île de Chio paru en 1856 et réimprimé dans les *Questions historiques*. Il avait conduit l'histoire de l'île jusqu'aux massacres de 1822, dont il a parlé avec une émotion éloquente.

entre les partis aristocratique et démocratique, leurs faiblesses et leurs inconséquences. C'est le seul aussi qu'il n'ait jamais repris et qui n'ait pas ouvert pour lui une voie de recherches et de découvertes. La moins importante au contraire en apparence des deux thèses, la thèse latine sur le culte de Vesta *(Quid Vestae cultus in institutis veterum privatis publicisque valuerit)*, devait avoir une brillante fortune. On y reconnaissait déjà les traits essentiels du talent de M. Fustel de Coulanges : la force de conception et de déduction, l'art de grouper tous les faits secondaires autour d'un fait central, une habileté merveilleuse dans l'agencement et l'interprétation des textes. Cette thèse, qui montrait dans le culte de Vesta le plus ancien et le plus important de tous les cultes, qui en faisait découler toutes les institutions privées et publiques de la Grèce et de Rome, était comme une première ébauche du beau livre qui a fondé la réputation de M. Fustel de Coulanges et qui reste son principal titre de gloire : *la Cité antique*, paru en 1864. Dans l'intervalle, M. Henry Sumner Maine avait publié son *Ancien Droit*, où il avait exposé des idées analogues à celles du professeur français, mais avec moins de précision et plus d'ampleur, en étendant aux institutions et aux religions de l'Inde ce que celui-ci avait cherché seulement dans celles de Rome et de la Grèce. La thèse sur Vesta se transforma dans la *Cité antique* en un livre où la méthode comparative était appli-

quée avec une audacieuse hardiesse et où tout le développement du monde ancien, oriental, grec et romain était expliqué par une théorie d'une admirable et inquiétante simplicité, dans un style d'une précision lapidaire. La *Cité antique* a été depuis lors l'objet de beaucoup de critiques d'ensemble ou de détail.[1] Tout en reconnaissant que le rôle capital du culte des ancêtres dans la formation des cités antiques y avait été pour la première fois mis complètement en lumière, on a fait remarquer que l'histoire de ce culte ne rend compte ni de toutes les institutions et conceptions religieuses, ni de toutes les institutions politiques, que beaucoup de causes économiques et sociales ont agi à côté des causes religieuses, que cette hardie unification de l'histoire grecque et de l'histoire romaine enlève à deux civilisations aussi différentes leurs caractères originaux, enfin que, si les renvois aux textes sont toujours exacts, l'interprétation des textes est souvent forcée ou arbitraire. Mais, malgré ces critiques, la *Cité antique* reste, en même temps qu'un chef-d'œuvre de notre langue, un des travaux d'érudition les plus originaux, les plus profonds et les plus suggestifs qui aient paru dans notre siècle. M. Fustel avait formé le projet d'en donner une

1. M. d'Arbois de Jubainville a critiqué très vivement la méthode de Fustel de Coulanges dans son livre intitulé : *Deux manières d'écrire l'histoire* (1896). Il y a présenté d'excellentes observations sur le caractère militaire des premières organisations politiques.

nouvelle édition accompagnée de notes, de textes et de développements nouveaux. Il est à jamais regrettable qu'il n'ait pas eu le temps de réaliser cette pensée.

On aurait pu croire, après le succès de la *Cité antique*, que M. Fustel de Coulanges allait consacrer sa vie à l'histoire de l'antiquité ; mais son esprit généralisateur et curieux de tous les problèmes difficiles portait plus loin ses regards et ne vit bientôt dans l'histoire ancienne qu'une préface à l'histoire de notre civilisation moderne ; il se trouva ainsi attiré peu à peu à l'étude des origines de la France du Moyen âge.

A Strasbourg, où il avait été nommé en 1861 professeur de la Faculté des lettres, les obligations mêmes d'un enseignement qui devait embrasser toutes les parties de l'histoire l'avaient amené à traiter des origines de la féodalité aussi bien que de l'histoire générale de l'Europe aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. La conscience qu'il mettait à préparer des cours aussi différents l'empêcha de rien publier pendant sept années, mais pendant ce temps son plan de travail pour l'avenir s'était fixé, et, quand ses articles sur la Justice dans l'Antiquité et au Moyen âge parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1871, les grandes lignes de son ouvrage sur les *Institutions politiques de l'ancienne France* étaient déjà nettes dans son esprit. Il n'avait pas pour cela déserté l'histoire ancienne, bien au

contraire, puisqu'il y voyait la préface naturelle de l'histoire du Moyen âge. Il y fut même ramené assez étroitement par son enseignement, d'abord à l'École normale, de 1870 à 1875, puis à la Faculté des lettres, comme suppléant de M. Geffroy, de 1875 à 1878.

Ce ne fut qu'à cette date qu'une chaire d'histoire du Moyen âge fut créée pour lui ; mais il en fut momentanément éloigné, de 1880 à 1883, par les fonctions de directeur de l'École normale, qu'il accepta par un sentiment de devoir à la mort de M. Bersot et où il usa ses forces. Quand il put reprendre son cours, en 1883, il se sentait déjà très épuisé ; mais plus il craignait de ne pouvoir achever son œuvre, plus il s'acharnait au travail et, jusqu'à son dernier jour, il n'a cessé de lui donner chaque heure où la souffrance et la maladie ne lui interdisaient pas tout effort. Il avait été appelé en 1875 à faire partie de l'Académie des sciences morales et politiques, et il remplissait ses devoirs de membre de l'Institut, comme tous les autres, avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les vingt dernières années de la vie de M. Fustel de Coulanges ont été fécondes, moins encore par l'étendue et le nombre que par l'importance de ses publications. C'est même peut-être dans quelques-uns de ses mémoires isolés qu'on trouvera ce qu'il a laissé de plus solide et de plus original, dans ses mémoires sur la propriété à Sparte, sur la nomination des

Archontes athéniens, sur les armées romaines, sur la question de droit entre César et le Sénat, sur le Fundus romain, sur le Colonat, sur la disparition du druidisme, sur les différents sens qu'il faut attribuer à l'expression *propriété collective*, sur l'immunité mérovingienne, sur la loi des Francs Chamaves, etc. Il excellait à poser et à préciser les questions, à mettre à nu les vices de raisonnement, les fausses interprétations de textes, les hypothèses vaines prises ensuite pour point de départ de déductions plus vaines encore, qu'il pouvait rencontrer chez ses confrères en érudition. Dans un important article de la *Revue des questions historiques* sur la méthode comparative, il a signalé les dangers et les abus de cette méthode[1], et exposé avec autorité les principes de la méthode analytique et objective qui prend pour base l'étude et l'interprétation scrupuleuse et grammaticale des textes. Il s'est seulement fait des illusions sur la possibilité d'écarter de cette interprétation tout élément subjectif et a fait lui-même une large part à l'interprétation subjective dans ses études sur la justice à l'époque franque, sur la confection des lois à l'époque carolingienne, sur les

1. Cet article était dirigé contre le commentaire que j'avais donné dans la *Revue historique* des chapitres de Grégoire de Tours relatifs aux *aventures de Sichaire*. Dans la réponse que je lui ai adressée, j'ai cru pouvoir prouver, que si j'avais montré quelque témérité dans mes interprétations, il lui était arrivé à lui-même de donner à un même texte trois sens différents, suivant les occasions dans lesquelles il l'avait employé.

Romani et sur l'*Homo migrans* de la loi salique et surtout dans celle sur la propriété chez les Germains, qui fait partie, avec les Mémoires sur le colonat, sur la marche germanique et sur la justice à l'époque franque, du volume de *Recherches sur quelques problèmes d'histoire.*

Les idées généralement admises aujourd'hui sur le caractère collectif des propriétés primitives avaient le don de l'irriter tout particulièrement ; il n'a pas perdu une occasion de les combattre, et, bien qu'il eût déclaré dans la préface de sa *Monarchie franque* renoncer désormais à toute polémique, il a consacré le dernier des écrits parus de son vivant à une critique vigoureuse et même virulente des théories de MM. L. de Maurer, E. de Laveleye, Viollet, Lamprecht, Mommsen et d'Arbois de Jubainville. Il prenait cette fois une assez forte position ; car il ne niait pas formellement l'existence de toute propriété collective dans les sociétés primitives, il soutenait seulement l'insuffisance des arguments sur lesquels on avait prétendu établir que la propriété collective avait partout précédé la propriété individuelle. Mais, si cette partie négative de sa polémique a une incontestable valeur, il a été moins heureux quand il a voulu ailleurs nier le caractère collectif de la propriété dans l'ancienne Germanie, et les interprétations successives par lesquelles il a cherché à torturer le sens ou à atténuer la portée des textes si formels de César et de Tacite peuvent compter parmi les

exemples plus caractéristiques de cette critique subjective contre laquelle il protestait avec raison[1].

Ces mémoires isolés étaient presque tous des études préliminaires ou accessoires pour son grand ouvrage sur les *Institutions politiques de l'ancienne France*, dont le premier volume, comprenant l'époque gallo-romaine, les invasions et l'époque mérovingienne, parut en 1875. L'esprit logique, simpliste et absolu de M. Fustel de Coulanges s'y montrait peut-être avec plus d'éclat que dans la *Cité antique*. On peut aisément résumer ce volume sous une forme syllogistique : la Gaule n'a jamais été opprimée ni malheureuse sous la domination romaine ; les Germains ne possédaient aucune institution originale qu'ils pussent transporter sur le sol de l'empire ; les invasions n'ont pas eu le caractère d'une conquête, mais bien d'un établissement pacifique de Germains romanisés qui se croyaient des serviteurs de l'empire ; donc, les institutions franques ne peuvent pas avoir été autre chose que des institutions romaines altérées par la barbarie et l'ignorance. L'ouvrage fit sensation dans le monde savant ; l'admiration qu'il souleva fut universelle, mais les objections furent nombreuses. L'auteur lui-même ne tarda pas à sentir qu'il s'était

1. M. Glasson, pris très vivement à parti par M. Fustel à propos de cette question, a répondu par son étude sur les *Communaux et le Domaine rural à l'époque franque* (1850). Il y a montré combien l'esprit du système peut faire entrer d'arbitraire dans une méthode qui devrait rester toujours objective et scientifique.

trop avancé ou qu'il avait été mal compris sur certains points, et qu'en tout cas il n'avait pas étayé ses théories sur des preuves suffisantes. Il lui était bien difficile de raccorder les institutions carolingiennes aux institutions mérovingiennes ainsi conçues et ainsi exposées. Avec cette conscience et ce courage qu'il mettait à toute chose, il reprit son œuvre par la base et résolut de refondre en quatre volumes ce premier volume : un consacré à la Gaule romaine, un aux Germains et à l'invasion, un aux institutions politiques de la monarchie mérovingienne, un à l'état des terres. Deux autres volumes dont la rédaction était presque achevée et qui ont été mis au point par M. Jullian, traitent l'un du vasselage et du bénéfice, le second des transformations de la monarchie franque pendant la décadence carolingienne.

Il faut se garder de dire, comme l'ont fait quelques personnes mal informées sur ces questions, que les livres de M. Fustel de Coulanges ont apporté des vues entièrement nouvelles, au point de faire oublier tout ce qui a été écrit avant lui. La thèse contenue dans son premier volume et que nous avons résumée plus haut n'est pas autre chose que la thèse défendue par l'abbé Dubos au XVIIIe siècle, et par M. de Sybel dans le nôtre. Les idées sur la royauté mérovingienne, exposées dans la *Monarchie franque*, sont à peu de chose près identiques à celles de M. Waitz. Depuis les travaux de Roth et de Waitz, tous les historiens sont d'accord pour penser, comme M. Fustel, que la

société du VIe siècle n'offrait rien de féodal. Il n'y a que les théories de M. Fustel sur l'administration de la justice qui soient tout à fait originales et c'est précisément la partie de son ouvrage qui est la plus contestable. D'un autre côté, il est faux de penser, avec certains de ses adversaires, que, s'il a combattu aussi ardemment les théories des historiens germanistes, s'il a réduit à rien ou presque rien les éléments germaniques dans les institutions franques et fait la part aussi grande aux éléments romains, c'est par un sentiment d'hostilité contre l'Allemagne et les savants allemands, sentiment provoqué par les événements de 1870. Il est possible que M. Fustel, qui n'a jamais beaucoup goûté les ouvrages d'érudition allemands et qui ne les avait étudiés qu'assez tard, ait éprouvé quelque satisfaction malicieuse à les trouver en défaut, mais il était incapable de laisser les préoccupations politiques influer sur son jugement historique.[1] J'ai eu entre les mains ses cours de Strasbourg, professés de 1861 à 1868 : sur beaucoup de points, en particulier sur l'état de la Gaule du IIIe

1. Ce n'est pas pourtant qu'il n'eut un patriotisme très ardent. Il l'a bien montré dans une réponse à M. Mommsen, du 27 octobre 1870, sur cette question : l'*Alsace est elle allemande ou française?* et dans deux articles de la *Revue des Deux Mondes* parus en 1871 et 1872 sur *Louvois et M. de Bismarck* et sur *La manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne.* Bien qu'on y sente un antagonisme scientifique en même temps que politique, je ne crois pas que cet antagonisme ait influé sur ses doctrines.

au ve siècle et sur la Germanie primitive, ses vues différaient profondément de celles qu'il a exposées plus tard ; mais, sur le caractère exclusivement romain du gouvernement de Clovis et de ses fils, ses idées étaient encore plus absolues que celles qu'il a depuis exprimées dans ses écrits.

Ce qui fait le mérite des vues de M. Fustel de Coulanges sur les institutions franques, indépendamment du merveilleux talent avec lequel elles sont exposées, c'est, non pas leur nouveauté, mais la manière dont elles sont coordonnées et déduites et l'ensemble de preuves et de textes par lequel elles sont justifiées. Ils les a renouvelées par la nouveauté de la démonstration, et il a forcé ainsi tous les historiens sérieux à reviser leurs idées sur tous les points qu'il a touchés. Qu'on lui donne ou non son assentiment, tout ce qu'il dit mérite considération et examen. Il se vantait d'être le seul érudit qui eût étudié la plume à la main tous les textes latins du vi^e siècle avant J.-C. au xe siècle après J.-C., et je pense que cette prétention était fondée. Il connaissait par contre moins bien que d'autres, et les institutions germaniques et scandinaves, et les textes du Moyen âge postérieur ; mais nul n'était aussi capable que lui de saisir les liens qui rattachent nos institutions primitives à celles de Rome ; nul n'aura fourni d'aussi précieux matériaux à l'histoire de la transformation de la société romaine du iiie au vi^e siècle ; nul n'aura autant contribué à corriger les exagérations

où sont tombés ceux qui ont donné à la société franque un caractère exclusivement ou essentiellement germanique.

Il faut aussi remarquer qu'à mesure qu'il avançait dans son ouvrage, ses vues devenaient à la fois plus précises et plus souples. Ses vues sur l'alleu et le bénéfice, bien qu'elles s'accordent avec celles de Waitz, sont plus claires, plus complètes, mieux coordonnées que celles du savant allemand, et son quatrième volume (l'alleu et le domaine rural), le dernier dont il ait surveillé lui-même la publication, est peut-être le plus riche en aperçus nouveaux et celui qui prête le moins à la critique.

Comme ouvrages d'examen et de critique, les écrits de M. Fustel de Coulanges sur nos institutions primitives me paraissent avoir une grande valeur; comme ouvrages de doctrine, je ne saurais leur assigner le même rang. Ils prêtent eux-mêmes par trop de côtés le flanc à la critique et donnent des faits une vue incomplète, étroite et souvent erronée. Le défaut de ce grand esprit me semble avoir été un amour exagéré de l'unité et de la simplicité; il a trop souvent regardé la clarté d'une théorie comme une preuve de sa vérité, et voulu mettre dans l'histoire une logique absolue qui n'y est pas. Il aimait les questions difficiles, mais il les ramenait à des termes trop simples ; il en voyait la difficulté, mais non la complexité; il y introduisait la lumière au dépens de la couleur, de la réalité et de la vie. Bien qu'il ne

fût pas un juriste de profession et qu'il ait souvent été taxé d'hérésie par les juristes, il avait passé tant d'années dans l'étude du droit romain qu'il apportait dans la solution des questions historiques tout à la fois la logique et la subtilité des jurisconsultes.

Comme savant, Fustel trouvera toujours des admirateurs enthousiastes et des adversaires passionnés, et avec justice. Son œuvre est riche en contradictions soit d'idées, soit de méthode. Il a écrit des pages virulentes contre la méthode comparative en matière d'histoire des institutions, et pourtant, la *Cité antique* est tout entière fondée sur la méthode comparative, à la fois dans ce qu'elle a de plus aventureux et de plus contestable, comme aussi dans ce qu'elle a de plus légitime et de plus fécond. Même dans le premier volume de ses *Institutions franques*, il a aussi fait intervenir la méthode comparative et d'une manière peu heureuse. Il a maintes fois et avec grande raison préconisé la soumission absolue aux textes, la nécessité de tenir compte de tous les textes. Et pourtant son livre sur Polybe est, avant tout, une construction *a priori* où les textes sont admirablement mis au service d'une idée préconçue. D'une érudition très étendue et toute de première main, d'un esprit prodigieusement perspicace et inventif, quand il avait entrevu une idée générale, il voyait les textes accourir en foule pour la confirmer, et rien n'était plus remarquable que le mélange de fougue et d'ingéniosité avec lequel il les

rangeait en bataille et les faisait manœuvrer. Ceux qui ont lu les notes de ses cours de Strasbourg, ses articles de la *Revue des Deux Mondes* de 1871 et 1872 et ses *Institutions franques* ont pu constater avec quel ton d'égale autorité, avec quelle certitude de ne tenir compte que des textes, il a soutenu des opinions radicalement opposées. Nous venons de dire que, s'il a remanié en plusieurs volumes le premier volume de ses *Institutions franques*, c'est qu'il a très bien vu qu'il lui était impossible de rattacher les *Institutions carolingiennes* aux prémisses beaucoup trop absolues de ses *Institutions mérovingiennes*. Il a sensiblement alors modifié ses théories sur plusieurs points. Je ne l'en blâme point ; au contraire, j'y vois la preuve de son constant labeur et de sa conscience. Je lui reproche seulement de n'avoir pas averti le lecteur quand il se contredisait lui-même, alors qu'il traitait avec tant de dédain des adversaires à qui il avait dû faire d'importantes concessions. Les défauts de l'œuvre de Fustel viennent, d'une part, de ce qu'il avait dû, quelque utiles qu'aient pour lui été les conseils de Chéruel, se faire à lui-même sa science et sa méthode, et surtout de ce qu'il y avait deux hommes en lui, un érudit passionné pour les documents originaux, attentif à les recueillir et à les comprendre, désireux d'atteindre à la vérité objective, et un esprit philosophique, généralisateur et systématique, dont le génie domptait et entraînait constamment l'érudit. Ne nous

plaignons pas trop de cette contradiction de sa nature ; il lui a dû son originalité, et il serait même difficile de dire à qui l'on doit surtout faire honneur des découvertes qu'il a faites, si c'est au critique des textes ou au généralisateur. A l'âge où le généralisateur l'emportait en lui, il a créé des œuvres plus artistement belles ; à mesure qu'il s'est soumis davantage à la méthode critique qu'il sentait vraie et qu'il enseignait si bien, il a vu se disloquer la belle ordonnance de ses théories, et il a écrit ses six volumes des *Institutions de l'ancienne France*, remplis de morceaux excellents, de vérités de détail et de vues géniales, mais qui forment un ouvrage imparfaitement proportionné, dont le plan est difficile à dégager et la suite à concevoir.

Esprit généralisateur d'une grande portée, exégète pénétrant et ingénieux, érudit et chercheur infatigable, M. Fustel de Coulanges est de la famille de Tocqueville et de Montesquieu. Il est supérieur à l'un et à l'autre, non seulement comme artiste et comme écrivain, mais aussi comme érudit. Il a une science plus sûre, plus personnelle, puisée plus directement aux sources[1] ; mais il a été plus fortement que ces

1. Nous devons toutefois faire remarquer que M. Fustel de Coulanges n'a jamais attaché qu'une importance secondaire à la critique des textes proprement dite. De là des inexactitudes et des erreurs assez graves. Quelques-unes des erreurs qui déparent les chapitres de la *Monarchie franque* sur l'Église ont pour origine l'emploi des textes faux ou corrompus. Cf. *Revue critique*, 1879. T. X, pp. 184 et 264.

deux illustres prédécesseurs dominé par l'esprit de système ; il n'a pas la variété de vues, la fécondité d'idées, la souplesse d'esprit de Montesquieu ; il n'a pas, au même degré que Tocqueville, le sens de la réalité et l'intelligence philosophique de l'histoire. Je ne pense pas que ni la *Cité antique*, ni l'*Histoire des institutions de l'ancienne France* exercent sur les idées historiques du XXe siècle une influence égale à celle que l'*Esprit des lois* et l'*Ancien régime et la Révolution* ont exercée sur les idées du XVIIIe et du XIXe siècle. Mais la place que les ouvrages de M. Fustel de Coulanges occupent à côté de ces œuvres capitales est encore belle, et il restera par ses livres comme par sa vie un sujet d'admiration et d'enseignement pour les générations à venir.

1889.

JAMES DARMESTETER[1]

Quand on apprit que James Darmesteter venait d'être emporté, presque subitement, par une maladie de cœur, à l'âge de quarante-cinq ans, un petit nombre seulement de personnes eurent conscience de la gravité de la perte que les lettres françaises, la science française, la patrie française venaient de

1. Depuis que cet article a été écrit, madame Marie Darmesteter a publié deux volumes d'Essais de son mari : *Critique et politique* et *Nouvelles Études anglaises*. Elle a mis en tête de chaque volume des pages d'un sentiment exquis qui font pénétrer profondément dans l'âme de ce savant qui était en même temps un grand écrivain et un moraliste admirable. M. Gaston Paris a consacré à James Darmesteter, un remarquable essai dans ses *Poètes et Penseurs* (Calmann Lévy), et M. Bréal a apprécié avec sa haute compétence dans l'*Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, de 1895, les services rendus par Darmesteter aux Études orientales.

faire. Ce qu'on appelle le grand public, et qui n'est que le public frivole, ne s'intéresse guère qu'aux renommées qui font tapage dans la presse, le roman, le théâtre ou la vie publique, et ignore des gloires bien autrement durables qui conservent à notre pays une place d'honneur dans l'estime de l'Europe savante et lettrée. Depuis quelques mois seulement, le choix fait de James Darmesteter pour diriger avec L. Ganderax la nouvelle *Revue de Paris*, l'éclat qu'il avait su donner aux débuts du jeune recueil, avaient révélé son nom à ce grand public qui confond souvent la France avec le Paris du boulevard. On avait reconnu avec surprise la main d'un maître dans l'article où J. Darmesteter avait retracé l'histoire politique des vingt-cinq dernières années, alors que depuis longtemps les hommes qui lisent, qui travaillent et qui pensent admiraient en lui un érudit d'une science presque universelle, un historien philosophe d'une rare originalité, un critique littéraire de premier ordre et un grand écrivain, qui unissait le génie linguistique d'un Burnouf aux larges vues historiques et philosophiques d'un Renan. Il y a onze ans déjà, la *Revue historique* saluait en lui un « orientaliste de premier ordre et un excellent écrivain. Rarement, disait-elle, on a vu s'allier aussi heureusement la science, l'imagination, l'esprit critique et l'esprit philosophique. Dans ces dix dernières années, la France n'a pas produit de savant et d'écrivain dont elle ait autant à s'honorer. »

Au moment où ces lignes étaient écrites, J. Darmesteter n'avait pas encore publié les grandes œuvres qui seront ses titres de gloire les plus durables : *les Chants populaires des Afghans* et la traduction de l'*Avesta* ; mais c'est le propre des hommes supérieurs de révéler dans tout ce qui sort de leur plume l'étendue et la force de leur esprit. Dès les premiers *Essais d'histoire religieuse*, on pouvait deviner ce que serait Renan. Tout Darmesteter était déjà dans ses *Essais orientaux* et ses *Études iraniennes*, on pourrait même dire dans ses articles de la *Revue critique* et du *Parlement* : philologue consommé, alliant la précision des connaissances et la rigueur de la méthode à l'intuition divinatrice qui conduit aux découvertes, artiste d'une sensibilité exquise, historien doué au plus haut degré du sens de la vie, esprit généralisateur à la fois puissant et souple, et par-dessus tout âme ardente, d'une incomparable noblesse, ouverte à toutes les grandes idées morales, religieuses, sociales, patriotiques, et trouvant pour les exprimer des accents d'une véritable éloquence.

Comment s'était formé ce savant, cet écrivain qui réunissait ainsi les plus hautes qualités de l'intelligence et du cœur ? D'où venait-il ? Quelles avaient été ses origines et son éducation ? Quelles sont les circonstances qui ont favorisé la soudaine éclosion de tant de dons divers et permis à James Darmesteter, dans une carrière littéraire et scientifique qui a

duré vingt ans à peine, de marquer si fortement de son empreinte tous les sujets qu'il a touchés?

C'est là le plus merveilleux de sa destinée. Tout dans les circonstances extérieures semblait conspirer à lui interdire les grandes ambitions, les succès et le bonheur. Il a su tout conquérir, à force de génie et de volonté, par sa seule supériorité intellectuelle et morale. Il est consolant de penser que, même dans notre époque matérielle et mercantile, l'idéalisme est une force et trouve parfois sa récompense.

I

James Darmesteter était le fils d'un pauvre relieur juif de Château-Salins, médiocrement instruit et d'une santé débile; mais ce pauvre artisan avait le culte de la science et rêvait de voir ses fils suivre les traditions de leur famille maternelle, les Brandeis, qui avait fourni à la communauté juive de Prague une longue série de docteurs. De quatre enfants, M. Cerf Darmesteter n'en conserva que deux : Arsène, né en 1846, et James, né en 1849; ce dernier était si chétif qu'il semblait impossible qu'il pût vivre. Quand on songe à tout ce qu'il a accompli en si peu d'années, à ses écrits, à ses voyages, à son enseigne-

ment, en dépit d'une faiblesse physique extrême, et d'organes gênés dans leur fonctionnement par l'exiguïté et la structure défectueuse de son corps, son existence même et son activité nous apparaissent comme un miracle. M. Cerf Darmesteter vint dès 1852 se fixer à Paris, espérant y trouver plus de facilités de travail et plus de ressources pour l'éducation de ses fils. Sur le premier point, il fut cruellement déçu et sa vie ne fut plus qu'une longue et cruelle lutte contre la misère; mais grâce à la solidarité bienfaisante qui unit les membres de la communauté juive, il put assurer à ses fils le privilège d'une solide instruction, d'abord à l'école supérieure du consistoire israélite où Arsène acheva ses études, puis pour James à la pension Derenbourg, au lycée Charlemagne et au lycée Bonaparte. Si James dut à l'enseignement du lycée le développement de ses qualités littéraires, c'est à sa première éducation hébraïque et à l'influence de son frère qu'il dut le développement de ses aptitudes philosophiques et philologiques. — Tout juif qui pense est préparé à s'intéresser plus que d'autres aux grands problèmes religieux, historiques, ethnographiques et linguistiques. Il appartient à une race qui est de toutes la plus cosmopolite à la fois et la plus pure d'éléments étrangers; à une race qui a conservé le sentiment vivant de son antiquité et est restée profondément orientale par certains côtés, tout en étant devenue foncièrement occidentale et moderne par d'autres; à une race qui

a été dans le monde la plus puissante et la plus féconde des forces religieuses et qui est aussi l'agent le plus actif de la vie commerciale, qui allie un don remarquable pour l'abstraction au sens le plus concret de la réalité, qui est comme le symbole vivant de toute une partie de l'évolution historique, philosophique et sociale de l'humanité, et qui unit à la fidélité obstinée à son passé une entière liberté de spéculation. L'étude de l'hébreu, en rendant familière aux jeunes juifs une des langues dont le génie est le plus différent de celui de nos idiomes indo-européens, les prépare à l'intelligence des plus difficiles problèmes de la linguistique, et l'étude du Talmud les rompt à toutes les subtilités de la dialectique.

Si la critique philologique moderne est sortie tout entière de la critique théologique, il est aisé de concevoir combien la discipline des écoles rabbiniques peut favoriser les aptitudes philologiques et philosophiques. Arsène Darmesteter ne reçut pas d'autre instruction secondaire que celle du Talmud Tora de Paris, et James, dans la belle et touchante introduction biographique qu'il a mise en tête des *Reliques scientifiques* de son frère, a fait honneur à cette école de la sûreté et de la force avec lesquelles s'est manifestée, à peine au sortir de l'adolescence, l'originalité scientifique de son aîné. Celui-ci, en effet, esprit vigoureux, lucide et inventif, avait, déjà sur les bancs de l'école, rêvé d'étudier les gloses romanes

qui se trouvent dans les commentaires talmudiques du moyen âge, et à peine eut-il été initié aux principes de la philologie romane par M. Gaston Paris, qu'il ouvrait à cette science des voies nouvelles en éclairant la vie des mots par les lumières de l'histoire et de la psychologie. L'amitié la plus étroite et la plus tendre unissait les deux frères. L'enthousiame d'Arsène pour les études de linguistique, de philosophie religieuse et d'histoire empêchait James d'attacher trop d'importance aux travaux purement formels et littéraires du lycée, malgré les brillants succès qu'il y obtenait, et lui révélait la beauté de ce monde de la science, le seul où le mot « vérité » ait tout son sens, où l'on entre en contact avec les réalités, et où l'on puisse espérer saisir les secrets de la vie. Arsène lui montrait aussi, dans la philologie, non une aride scolastique, une gymnastique pédantesque de l'esprit, mais une synthèse vivante de la linguistique, de la philosophie et de l'histoire.

James n'avait pas eu, comme Arsène, l'intuition immédiate de sa vocation ; son intelligence, ouverte à toutes les curiosités, et capable de s'appliquer avec une égale facilité et une égale supériorité à toutes les formes de l'activité de l'esprit, avait hésité quelque temps entre les mathématiques, l'art dramatique et la philologie. L'influence de son frère, qui avait été nommé en 1872 maître de conférences à l'École des hautes études, l'y fit entrer comme élève cette même année, et, dès qu'il eut pris part aux

conférences de M. Bréal et de M. Bergaigne, il connut sa voie : les études orientales et, en particulier, les études sur la langue et la littérature de l'ancienne Perse, domaine dans lequel les découvertes d'Eugène Burnouf attendaient depuis longtemps un continuateur. Au bout de peu de temps, il fut considéré par ses professeurs comme un collaborateur et, en 1875, son premier travail, *Haurvatât et Amerêtât*, où il expliquait pour la première fois le sens et la nature de deux des divinités secondaires du panthéon iranien, révélait en lui un maître, le continuateur attendu de Burnouf.

Il eut la joie de voir son mérite tout de suite compris et reconnu. Dès 1877, il était appelé à enseigner le zend à l'École des hautes-études, et il justifiait ce choix en publiant un ouvrage sur *Ormazd et Ahriman*, où il élucidait le problème capital de la mythologie persane. En même temps, M. Max Muller lui confiait le soin de traduire l'*Avesta* pour son recueil des *Livres sacrés de l'Orient*. En 1882, il était choisi comme secrétaire de la Société asiatique et succédait à Renan dans la tâche difficile de rendre compte chaque année des travaux de toute nature publiés en France dans l'immense domaine des études orientales. En 1885, le Collège de France lui ouvrait ses portes, et le professeur de persan, M. Barbier de Meynard, demandait à changer sa chaire contre celle d'arabe pour permettre à son jeune élève et ami d'enseigner les langues et la littérature de Perse. En

1886, James Darmesteter partait avec une mission pour l'Inde, et allait y étudier sur place les difficiles problèmes que soulève la langue afghane. Ce voyage eut quelque chose de triomphal. Il fut reçu par les autorités de l'Inde, par les chefs afghans et par les Parsis, ces derniers sectateurs de Zoroastre, comme le représentant de la science de l'Occident qui venait révéler à l'Orient le secret de ses origines. C'était un spectacle d'une majesté étrange et touchante que de voir ce frêle rejeton d'une race si longtemps persécutée et dédaignée, consulté avec respect par les prêtres des plus vieux cultes, et leur exposant ses vues sur l'unité religieuse de l'humanité ; fêté par les chefs indigènes qui l'invitaient à des chasses au sanglier ou lui faisaient présent de manuscrits précieux, comme par les officiers et les fonctionnaires anglais qui lui expliquaient les rouages simples et puissants du gouvernement de leur immense empire ; gagnant la confiance de tous et recueillant les confidences des princes comme celles des mendiants.

Au retour de ce voyage au pays des Mille et une Nuits, une grande douleur l'attendait. Son frère, dont la vie intellectuelle et morale était si étroitement liée à la sienne, dont le foyer était le sien, ce frère dont il était si fier et sur qui il aimait à s'appuyer, fut enlevé, le 7 novembre 1888, à l'âge de quarante-deux ans, par une maladie de cœur. James, qui avait vu mourir son père en 1868, avant d'avoir recueilli la récompense des sacrifices faits à

ses enfants, qui avait perdu dix ans plus tard sa mère par un affreux accident, n'aurait pas survécu à la rupture de ce dernier lien familial si, à ce moment, sa vie n'avait été, par miracle, soudain illuminée de bonheur et de poésie. La lecture des vers de mademoiselle Mary Robinson avait éveillé en lui une vive sympathie intellectuelle pour cette idéaliste, inspirée par un pessimisme compatissant, chez qui « la lucidité de la pensée accompagnait l'intensité du rêve. » Il avait deviné dans cette jeune femme, dont l'intelligence était, comme la sienne, méditative et scientifique, et qui interrompait la composition d'essais historiques fortement documentés pour laisser jaillir de son cœur de courts poèmes, où le don de l'expression pittoresque a sa source dans la spontanéité et la profondeur des émotions, une âme parente de la sienne. Dès qu'ils se connurent, ils comprirent qu'ils ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre. Tous ceux qui ont eu le privilège d'être les témoins de ce bonheur inattendu, exceptionnel, d'être reçus dans cet intérieur où tout était grâce, intelligence et poésie, en garderont le souvenir enchanté. Dans ce bonheur, tous deux trouvèrent des forces pour des œuvres nouvelles. Tandis que madame Darmesteter, sans cesser d'être poète dans sa langue maternelle, prenait rang parmi les écrivains français par un charmant recueil de nouvelles et par une brillante étude sur Froissart, James Darmesteter, dans ses *Lettres sur l'Inde* et dans ses

deux volumes sur les *Chants populaires des Afghans*, faisait connaître les impressions pittoresques et les résultats scientifiques de son voyage en Orient, et il dédiait à sa jeune femme sa magistrale traduction française de l'*Avesta*, dont les trois volumes sont précedés de trois introductions où est résumée toute sa doctrine sur la religion des Perses et sur la composition de leurs livres sacrés. En 1893, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui décernait le prix biennal de 20 000 fr., et, s'il ne siégeait pas encore à l'Institut, où sa place était depuis longtemps marquée, c'est qu'on avait tenu à lui accorder auparavant la plus haute des récompenses dont l'Institut dispose.

II

Son énergie semblait décuplée par le bonheur. Il faisait face sans effort à ses nombreuses tâches; dans son double enseignement au Collège de France et à l'École des hautes études, dans ses écrits, dans ses conversations avec ses amis, il montrait une alacrité sereine qui écartait toute idée de fatigue et de maladie. Quand un éditeur intelligent lui offrit de diriger une grande revue, il accepta avec joie cette

occasion nouvelle d'agir. Il se sentait capable d'exercer par ses idées une influence bienfaisante sur ses contemporains, de servir par son talent les causes qui lui étaient chères : science, patriotisme, progrès moral. La nature lui refusait les moyens d'agir sur la foule par la parole. Il espérait agir par la plume. Une légère imprudence brisa tout à coup cet organisme trop fragile pour n'être pas toujours menacé, et l'arracha subitement à ses travaux, à son bonheur, à ses projets, à ses espérances.

Faut-il cependant le plaindre et nous plaindre ? Ne devons-nous pas plutôt être reconnaissants qu'il ait pu, malgré sa débilité physique, accomplir en si peu d'années une œuvre aussi variée et aussi grande ?

Ses travaux sur la langue et la littérature de la Perse dont les plus importants sont : *Haurvatât et Amerêtât*, *Ormazd et Ahriman*, les *Études iraniennes* (deux volumes), les *Chants populaires des Afghans* (deux volumes) et la traduction de l'*Avesta* (trois volumes) contiennent la partie essentielle de cette œuvre. Ils forment un ensemble imposant, dont le plan n'avait sans doute pas été tracé d'avance, mais qui a trouvé son unité dans la logique intérieure et organique de la pensée, dans la sûreté d'une méthode qui poursuit sans relâche la solution de problèmes nettement posés. Il y a tout un corps de doctrines qui ressort des travaux de James Darmesteter. Dans ses *Études iraniennes*, il avait nettement séparé la langue de l'*Avesta*, à laquelle on donne

improprement le nom de *zend*, du vieux perse des inscriptions, d'où découle le pehlvi, le parsi qui est du pehlvi transcrit en caractères arabes, et le persan moderne. Dans l'introduction aux *Chants afghans*, il a montré dans l'afghan moderne une langue dérivée du zend et plus rapprochée du zend que le persan ne l'est du vieux perse, et il l'a dégagé de tous les afflux sémitiques, aryens ou persans, qui avaient fait méconnaître sa véritable nature. D'autre part, dans ses travaux sur la religion des Perses, il a commencé par établir les rapports entre la religion primitive de l'Iran et celle de l'Inde, entre Ahura-Mazda ou Ormazd et Asura Varuna, entre Ahriman et les démons de l'Orage, entre les Amschaspands et les Adtyias, entre les bons génies aryens et les mauvais génies de la Perse; puis on voit les personnages de la mythologie iranienne se préciser, soit par opposition à ceux de la mythologie indoue, soit par une sorte de travail intérieur, lorsque, par exemple, Ahriman se différencie d'Ormazd. Une première élaboration religieuse a lieu en Médie, et la religion des Mèdes est imposée aux Perses par la caste sacrée des Mages. Ruiné un instant par la conquête d'Alexandre et les influences grecques, le Zoroastrisme se reconstitue sous les Arsacides, et c'est au IIIe siècle de notre ère, sous les premiers Sassanides, que ses livres liturgiques et religieux sont rédigés dans la forme sous laquelle ils nous sont parvenus, non sans quelques lacunes; il devient

alors une orthodoxie étroite et intolérante dont la conquête musulmane pourra seule délivrer la Perse. Avec une hardiesse que quelques critiques ont trouvée excessive, mais avec une pénétration à laquelle tous rendent hommage, Darmesteter a fait le partage dans ces livres, dépouillés de leur prestige fabuleux d'antiquité et ramenés à leur vrai caractère, entre les éléments anciens et les apports plus récents venus du brahmanisme, du bouddhisme, du judaïsme et du néo-platonisme.

Cette belle synthèse linguistique et mythologique, qui sera désormais le point de départ de toutes les études iraniennes, n'était pour Darmesteter que le centre des recherches qu'il poussait dans toutes les parties du domaine de l'orientalisme, comme les études orientales elles-mêmes étaient à ses yeux la clef de l'évolution religieuse de l'humanité, « seul fil conducteur qui permette de suivre l'évolution de la vie des peuples ». S'il avait choisi la Perse comme objet principal de ses recherches, ce n'était pas seulement parce qu'elle lui offrait des problèmes particulièrement difficiles, mais parce qu'elle est placée au carrefour de l'histoire orientale, au confluent de toutes les influences, parce qu'après avoir subi l'action de l'Inde et s'être mêlée aux civilisations de la Mésopotamie, de l'Asie-Mineure, de la Grèce, de Byzance, de la Mongolie, elle a été délivrée du magisme par les Arabes, et est ensuite devenue, dans la civilisation dite arabe, l'élément créateur et vital. Avec quelle

sûreté de critique et quelle sagacité divinatrice il sut retrouver chez les poètes de la Perse musulmane l'âme de la Perse ancienne, libérée de l'orthodoxie morte de l'*Avesta !* Avec quelle puissance de généralisation et quelle précision érudite il sut tracer un tableau d'ensemble de l'histoire de la Perse et des origines de la poésie persane !

Cette sûreté, cette précision, cette aptitude aux généralisations historiques ne le quittaient pas quand il faisait des incursions hors de son domaine particulier. Son article de la *Revue bleue* sur le *Mahdi* (1885) est un résumé profond et original de toute l'histoire religieuse de l'Islam ; son travail sur les *Cosmogonies aryennes* ouvre des aperçus nouveaux sur les premiers systèmes philosophiques de la Grèce. Son essai sur le *Rôle de la France dans les études orientales*, ses rapports à la Société asiatique, nous le montrent non seulement érudit admirablement informé, mais critique compétent dans toutes les branches de l'orientalisme. Il a su parler avec originalité, même de l'art chinois et japonais.

Toute cette science était si vive, si pénétrée de pensée, d'âme, d'imagination, qu'elle s'exprimait sans effort dans la langue la plus brillante et la plus colorée. Il est peu de livres d'érudition d'une lecture aussi attrayante et aussi suggestive. C'est qu'il y avait en Darmesteter autre chose qu'un savant ; il y avait un lettré consommé, et, de plus, une nature morale d'une valeur exceptionnelle, une âme d'apôtre.

Ses qualités de lettré, elles se font jour dans tout ce qu'il a écrit, mais principalement dans l'étude sur le *Théâtre anglais* et sur *Shakespeare*, qui précède son édition de *Macbeth*, et qui a été réimprimée dans son volume d'*Essais de littérature anglaise*, avec des chapitres délicats et profonds sur *Byron*, sur *Wordsworth*, sur *Browning*. Son âme d'apôtre, elle perce partout aussi dans son œuvre, mais elle a trouvé ses accents les plus éloquents dans ses *Prophètes d'Israël*. Ce n'est qu'un recueil d'articles sur la littérature prophétique et sur l'histoire des Juifs, mais l'unité de pensée et de sentiment fait l'unité du livre. Profondément religieux, bien qu'il eût perdu toute foi dans les dogmes, aimant la France avec un patriotisme que nos malheurs avaient endolori et exalté, et conservant au fond du cœur un pieux attachement aux traditions d'Israël, il crut trouver dans la Bible et dans l'histoire juive la doctrine morale et philosophique dont la France avait besoin, qui pouvait satisfaire des esprits où la foi chrétienne disparue n'a été remplacée par aucun idéal nouveau, et relever des cœurs écrasés par la défaite et énervés par le scepticisme. Les Prophètes sont des prédicateurs de pureté, de charité et de justice; l'histoire juive a été dominée par deux idées que Jérusalem à léguées au monde : l'*unité divine* et le *messianisme* ; idées dont l'expression moderne est : *unité de loi* et *progrès*. L'unité de loi est la base de toutes nos conceptions scientifiques; l'idée de progrès résume toute la phi-

losophie française du XVIIIe siècle. La justice est l'idéal auquel tendent tous nos réformateurs sociaux. Cet idéal ne sera atteint que par la charité et la pureté morale. — C'est une illusion sans doute de demander au monde de se remettre à l'école d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel ; c'est une étroitesse aussi d'exclure du nombre des Prophètes le dernier et le plus grand d'entre eux, celui qui est venu « pour accomplir les prophéties » ; mais étroitesse pardonnable au descendant de Raschi, illusion touchante et admirable quand on voit de quel amour pour la patrie française elle est née !

Ce patriotisme a été une des inspirations dominantes, je dirais presque l'inspiration dominante de la vie de Darmesteter. Lorsqu'il s'occupe de la Perse antique, il se réjouit à la pensée de conserver au pays d'Anquetil-Duperron et de Burnouf la maîtrise dans les études iraniennes ; s'il écrit sur la littérature anglaise, c'est qu'il pense que la France a plus à apprendre de l'Angleterre que de l'Allemagne ; quand il va dans l'Inde, il rêve avec douleur « à tout ce que promettait de parfums et de couleurs le lotus indien marié à nos fleurs de lis, si nos rois n'avaient point trahi la destinée et si la France avait écouté l'appel de Dupleix et de Johanna Bégum. » S'il parle du Mahdi, c'est pour indiquer à la France quelle doit être sa politique en pays musulman. En 1881, il publie, sous le pseudonyme de Lefrançais, un volume de *Lectures patriotiques* qui est le plus beau livre de

récits historiques qui ait été écrit pour les enfants de nos écoles.

En 1889, il fait entendre une protestation indignée contre une littérature de scandales « qui verse à la France le poison dont s'enivrent les peuples qui consentent à périr ». En 1892, il stigmatise d'un fer rouge ceux qui, en 1870, ont, en Allemagne et en France, usé du mensonge pour lancer l'une contre l'autre deux nations faites pour travailler ensemble à l'œuvre de la civilisation. Quand il prend la plume pour la première fois dans la *Revue de Paris*, c'est pour rappeler à tous nos partis politiques leurs devoirs envers la patrie.

Oui, il y avait une âme d'apôtre et un cœur de héros dans cet être chétif dont la voix frêle et pourtant vibrante ne vous arrivait parfois « que comme un souffle à travers de la ouate ». Quelques-uns l'ont méconnu. Certains le croyaient timide, à cause de sa réserve un peu fière; d'autres, trompés par un accent d'ironie, le jugeaient attristé et chagrin. C'était au fond un enthousiaste et un intrépide. Il l'a montré quand il partit pour l'Inde; on le voit à chaque ligne de ses écrits.

Mais c'était aussi un cœur doux et tendre; il y avait en lui un mélange exquis de raffinement et de candeur. Cet homme qui savait tout, qui jugeait tout, que le sentiment de sa supériorité préservait aussi bien de la morgue que de la fausse humilité, avait gardé ce qui, comme le dit Michelet, est la marque

du génie, « les dons du simple unis aux dons du critique, le don d'enfance ».

La France, qu'il a célébrée dans son héroïne Jeanne d'Arc et dans l'œuvre de justice et d'égalité de sa Révolution, pleurera la perte de la force morale et intellectuelle qu'elle possédait en lui; mais elle peut être fière d'avoir eu un enfant d'adoption tel que lui, aussi Français de cœur et de génie. Une personnalité comme celle de James Darmesteter nous fait sentir ce que notre pays a gagné à avoir su le premier, par sa législation équitable et humaine, ouvrir les portes de la cité à la race d'Israël, la plus rationaliste et la plus religieuse, la plus idéaliste et la plus pratique des races, dont les contrastes justifient tous les jugements opposés qu'on porte sur elle. Darmesteter, qui gardait vis-à-vis du christianisme une attitude de réserve défiante mêlée d'une secrète sympathie, comme le prouve son beau poème en prose, *la Chute du Christ*, nous fait penser à Nathanaël, ce disciple inconscient de Jésus. A lui aussi le Christ aurait pu dire : « Voici un véritable Israélite, dans le cœur de qui il n'y a point de fraude. »

Si courte, si brusquement interrompue qu'ait été l'existence de James Darmesteter, nous pouvons la dire belle et heureuse. Il a connu toutes les joies de l'esprit; il a connu toutes les affections du cœur, et cet amour des âmes, « le seul qui n'ait pas de déception », comme il disait à propos de deux héros de la poésie persane. Il laisse après lui une œuvre qui lui

survivra ; il laisse aussi un souvenir impérissable à ceux qui l'ont connu, et une gardienne fidèle de sa mémoire, dont la présence permet à ses amis de croire qu'il ne les a pas quittés tout à fait :

My life is such an urn
That tender memories mould with constant touch,
Until the dust and earth of it they turn
To your dear image that I love so much :
A sacred urn, filled with the sacred past,
That shall recall you while the clay shall last [1].

1. Mary Robinson, *Etruscan Tombs.* « Ma vie est comme une urne que le tendre souvenir pétrit et modèle sans cesse, jusqu'à ce qu'il imprime sur la poussière et la terre dont elle est faite, votre chère image que j'aime tant, urne sacrée, toute pleine du passé sacré, qui conservera votre chère mémoire tant que durera son argile. »

ALEXANDRE VINET [1]

Alexandre Vinet est la plus grande figure du protestantisme français au XIXe siècle. D'autres ont pu avoir une éloquence plus puissante ou plus brillante, un style plus pur, une érudition plus précise ou plus ample, nul parmi les écrivains protestants de langue française ne l'a surpassé par la force, la

1. On peut consulter sur Vinet, *The Life and Writings of Alexander Vinet,* by Laura-M. Lane, with an introduction by the venerable F.-W. Farrar, 1890. — *Étude sur Alexandre Vinet, critique littéraire*, par Louis Molines, 1890. — *Alexandre Vinet. Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par E. Rambert, troisième édition, 1890, deux volumes. — *Esprit d'Alexandre Vinet.* Pensées et réflexions extraites de tous ses ouvrages et de quelques manuscrits inédits par J.-F. Astié, deux volumes. — *Alexandre Vinet d'après sa correspondance inédite avec Henri Lutteroth,* par E. de Pressensé, 1891. — *Edmond Schérer*, par O. Gréard, 1890.

richesse et l'originalité de la pensée, nul n'a exercé sur les contemporains une influence aussi profonde que Vinet; nul n'a représenté d'une manière aussi complète et aussi pure ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit protestant. La marque la plus sûre de la supériorité et de la valeur de son œuvre, c'est le progrès lent et constant par lequel sa réputation n'a cessé de grandir et de s'étendre. Tandis que d'autres renommées éclatent à l'improviste, éblouissent un instant, puis disparaissent comme des météores sans laisser de trace de leur passage, la réputation de Vinet, d'abord presque confinée dans les limites étroites de la Suisse française et de l'Église protestante de France, s'est peu à peu répandue au dehors et l'a placé soit comme moraliste, soit comme critique littéraire, au nombre des écrivains les plus lus et les plus cités; je pourrais ajouter : les plus pillés. Tandis que d'autres auteurs ont dû leur succès à l'éclat de leur situation, ou aux applaudissements bruyants des salons ou de la presse, à la place qu'ils ont occupée dans le monde parisien, seul distributeur et consécrateur de la gloire, Vinet a passé toute sa vie hors de France; son activité s'est exercée sur les théâtres les plus modestes, le Gymnase puis l'Université de Bâle, l'Académie de Lausanne; il n'a rien fait pour provoquer le bruit, il a fui toute réclame; il a publié lui-même peu d'ouvrages et n'a pas eu le temps de donner à ses œuvres cette perfection de la forme dont il avait le souci et le désir plutôt que la pleine

maîtrise ; presque tous ses livres ont paru après sa mort d'après ses notes et celles de ses élèves. Malgré ces conditions si défavorables et bien que, malgré l'admiration qu'il avait inspirée à des juges tels que Chateaubriand, Sainte-Beuve ou Michelet, il ait été longtemps négligé en France comme un écrivain à demi étranger, pis que cela, de province ou de banlieue, il a fini par acquérir droit de cité par la seule vertu de son talent. Les littérateurs les plus en vue de la jeune génération, MM. Brunetière, Faguet, Desjardins, Chantavoine, parlent de lui comme d'un maître, un maître qui enseigne autant à bien vivre qu'à bien penser. D'abord suisse seulement, puis protestante, la réputation de Vinet est devenue pleinement française. Elle ne tardera pas à être universelle, car la beauté des œuvres de Vinet ne réside pas dans cette perfection de la forme, dans ce charme du style qui ne sont sensibles que pour un petit nombre et dans le texte original ; elle est tout entière dans la profondeur des pensées et des sentiments ; elle est aussi dans l'intime union entre l'œuvre et l'homme, entre la vie de Vinet et son enseignement.

I

Quand on envisage la carrière littéraire, professorale, pastorale et politique de Vinet, l'ensemble si

varié de ses œuvres, les influences diverses qu'il a exercées, on peut hésiter un instant à dire ce que Vinet a été avant tout et par excellence, ce qui a fait l'unité de sa pensée et de sa vie, bien que l'on sente immédiatement dans tout ce qu'il a fait et dans tout ce qu'il a écrit une admirable harmonie d'inspiration et de convictions. Est-il avant tout un lettré? un philosophe? un théologien? un réformateur religieux? un novateur ecclésiastique?

Lettré, Vinet l'était jusqu'aux moelles. Il a consacré à l'étude et à l'enseignement de la littérature la plus grande partie de son activité de professeur et d'écrivain. Pendant vingt ans il enseigna à Bâle la langue et la littérature françaises; et à Lausanne il occupa pendant deux ans la chaire de littérature française à l'Académie (1844-1846); pendant toute sa vie il ne cessa de fournir des articles de critique à divers recueils périodiques, surtout au *Semeur* et à la *Revue suisse*. C'est de ces cours et de cette collaboration que sont sorties ses œuvres les plus connues : les études sur *Blaise Pascal*, sur *les Moralistes français*, sur *les Poètes du siècle de Louis XIV*, sur la *Littérature française au* XVIIIe *et au* XIXe *siècle*, sur *les Prédicateurs protestants*. C'est pour son enseignement qu'il composa son admirable recueil de morceaux choisis, la *Chrestomathie*, dont une édition complétée a été donnée de 1876 à 1883 par M. Rambert. Ce recueil, divisé en : Littérature de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse et de l'âge mûr, est

accompagné de deux introductions qui montrent ce qu'aurait pu être Vinet s'il s'était voué tout entier à la carrière littéraire : un discours sur la littérature française qui donne en quatre-vingts pages un tableau précis, brillant et complet de l'histoire littéraire de la France, et une lettre sur l'histoire des langues et l'histoire de la langue française en particulier, qui prouve avec quelle profondeur et quelle pénétration il avait étudié la langue et le style. Sa sensibilité littéraire était extrême et au début de sa carrière, il se demanda certainement s'il ne se vouerait pas entièrement aux lettres. « Les études littéraires, écrit-il le 22 janvier 1820, ont tous les jours plus de charme pour moi à mesure que je les connais mieux et que je puis m'y livrer sans distraction. Les préparations théologiques m'étaient une forte épine au pied... ; il est si nécessaire à l'homme de lettres de n'avoir qu'une chose en vue. Quel charme de marcher avec indépendance dans cette vaste, riche et noble carrière de la beauté littéraire, à laquelle se rattachent les questions et les idées du plus haut intérêt pour l'esprit humain ! » Sur son lit de mort il se faisait encore lire *les Girondins* de Lamartine. Tout en reconnaissant que « la gloire de l'esprit et du bien dire est un des plus terribles démons », il respectait dans le soin du style une des formes de l'amour de la vérité ; « mal dire la vérité, dit-il, c'est être injuste envers elle, c'est lui refuser ce qui lui appartient ». « L'ami du vrai doit être l'ami du beau. »

Toutefois, si grande qu'ait été la part donnée par Vinet aux lettres dans sa vie, elles n'en ont pas été le but. S'il les aimait, ce n'était pas seulement, ce n'était pas surtout à cause des jouissances qu'elles procurent; c'était essentiellement parce que « la littérature a l'homme pour objet », parce qu'elle est « l'écho de la vie », « l'expression de la société », parce qu'elle « humanise la science » et qu'elle reproduit, sous une forme idéale, la vie de l'humanité. Il voyait en elle « l'infatigable messagère qui rapporte au dépôt du vrai et de l'utile, cet utile et ce vrai traduits sous l'aspect du beau ; du beau qui est peut-être le vrai dans toute sa vérité, dans toute sa lumière, avec tous ses reflets. » Jusque dans le style il cherchait l'homme. « L'analyse de l'expression, disait-il, est une étude de l'homme, la rhétorique est de la psychologie. Voilà le côté sérieux de la littérature, dans laquelle tant de lecteurs ne cherchent que l'amusement et la jouissance. » L'art n'avait toute sa valeur à ses yeux que comme manifestation de la vie, de la nature, de l'homme. L'art pour lui, « c'est l'homme même ». « L'art a pour mission, de même que le christianisme, de nous ramener à la nature. » Aussi n'estime-t-il l'art que dans la mesure où il nous conduit à l'étude de l'âme et éprouve-t-il une secrète méfiance contre la recherche exclusive de la beauté de la forme. Il voit « un grand piège » dans le talent littéraire ; il proteste contre l'idée de la culture esthétique de l'âme, parce qu'on n'est exclu-

sivement artiste « qu'au prix d'un désintéressement trop grand peut-être pour que la conscience puisse y souscrire ». Aussi Vinet, critique littéraire et historien de la littérature, si sensible qu'il fût à la pureté et à l'éclat du style, à la richesse des images, à la fécondité et à la puissance du talent et du génie, a-t-il cherché dans les livres qu'il analysait et jugeait autre chose que la beauté purement littéraire et artistique. Tandis que les uns voient dans les œuvres littéraires la poursuite et la réalisation d'un certain idéal d'art, d'autres le produit d'un certain milieu historique et social, d'autres encore l'expression d'une individualité et d'un tempérament particulier, Vinet y cherchait les manifestations diverses de l'âme humaine une et multiple à la recherche de la vérité. Ce qui l'intéressait dans ces œuvres, c'était le fond durable de vérité morale qu'elles contiennent. Il y découvrait moins les variations du goût à travers les âges, que l'histoire de l'âme humaine à la poursuite de l'idéal et de l'absolu. Aussi n'attachait-il qu'une importance secondaire à la perfection de ses propres écrits. Ils étaient avant tout des actes ; actes d'enseignement, de propagande, de prédication. Ses livres de critique et d'histoire littéraire sont des recueils de leçons ou d'articles de revues écrits, non pour des revues indifférentes aux doctrines, mais pour des revues consacrées, comme *le Semeur*, à la défense et à la propagation d'idées morales et religieuses. La plupart de ces livres n'ont même pas, comme je l'ai

dit, été publiés de son vivant, mais après sa mort, d'après ses notes et des cahiers d'élèves. Dans leur composition comme dans leur style, ils portent la marque des conditions défectueuses où ils sont nés. Vinet d'ailleurs, à aucun moment, ne s'était donné tout entier aux travaux littéraires. Il n'oubliait pas qu'il avait fait toutes ses études en vue du pastorat, et il ne se passait point d'années sans qu'il prêchât ou écrivît sur des sujets religieux ou ecclésiastiques. En dehors de sa *Chrestomathie*, les ouvrages publiés de son vivant sont tous des recueils de sermons ou des écrits de morale religieuse ou sociale et de polémique ecclésiastique. Ses vacances mêmes, ses séjours dans des villes d'eaux n'étaient qu'une occasion de développer son activité pastorale. Enfin, pendant sept ans, à Lausanne, de 1837 à 1844, il fut professeur de théologie pratique et ses deux dernières années, de 1845 à 1847, furent presque entièrement consacrées à la fondation d'une Église libre et d'une Faculté libre de théologie. Dans la hâte, l'encombrement et les difficultés d'une vie remplie par des occupations multiples et absorbantes, par des soucis matériels souvent fort graves, par de cruelles épreuves, par les soins d'une santé toujours chancelante, par des polémiques incessantes, Vinet n'avait ni le loisir ni le goût d'être un artiste. Il a laissé des pages admirables ; il n'a jamais rien écrit d'indifférent ni de banal ; il abonde en traits ingénieux, en images poétiques et pittoresques, en expressions fortes et heu-

reuses, parce qu'il a une pensée toujours personnelle, une conviction profonde, une intelligence d'une rare puissance ; mais en dehors de quelques morceaux, celui sur Bourdaloue, le Discours sur la littérature française, quelques articles et quelques sermons, il n'a rien produit d'achevé. Il avait trop à dire et il n'a jamais eu le loisir de le dire d'une manière large et complète. De là des obscurités, des insuffisances, des gaucheries. Il a dit lui-même avec quelque excès de modestie : « Je ne suis pas de ces écrivains qui naissent traduits ; j'ai besoin qu'on me traduise, et l'on me traduira si ce que j'ai dit en vaut la peine. » — Il n'est pas vrai qu'il ait besoin d'être traduit, mais pour bien le goûter, pour le comprendre, il faut une certaine dose d'application et d'effort. On sera amplement récompensé de la peine qu'on aura prise par le profit moral et intellectuel qu'on aura retiré de son commerce.

II

Si Vinet n'était pas à proprement parler un lettré, il était encore moins un philosophe. Ce n'est pas à dire assurément qu'il fût incapable de spéculation philosophique et il y a dans ses écrits plus de pensées

profondes, plus de vues fécondes sur le monde et sur l'homme que dans les œuvres de tel ou tel philosophe en renom; mais il n'avait ni le goût ni, semble-t-il, le don de l'abstraction. Son esprit, qui savait si merveilleusement comprendre la vie, avec sa complexité, ses nuances, ses métamorphoses, ses mystères, ne sentait à aucun degré le besoin des clartés de l'évidence rationnelle et des rigueurs de la logique absolue. L'imagination et le cœur dominaient chez lui la raison, et cette domination avait été rendue plus impérieuse par l'état de maladie qui lui fut habituel depuis sa vingt-cinquième année et qui tenait sa sensibilité constamment en éveil.

Ne fallait-il pas avoir résolument renoncé aux exigences de la logique et de la raison pour écrire ce qui suit sur le mystère de la divinité du Christ et de la rédemption : « Pour apprécier et sentir l'immensité d'amour et de bonté qu'il y a dans l'œuvre de la rédemption, il est essentiel de ne pas perdre de vue que, pour ne pas frapper l'espèce humaine, Dieu se frappe lui-même dans ce qu'il a de plus cher. Si Dieu nous est représenté voulant une victime quelconque, et indifférent sur le choix, qu'y a-t-il de moral dans la rédemption ? Ni la justice ni la miséricorde ne sont satisfaites par cette manière de procéder ; mais si Dieu *se frappe lui-même*, c'est alors que la justice et la miséricorde se trouvent admirablement conciliées. Et voilà que le dogme de la Trinité cesse d'être un dogme indifférent. On fait bien

d'insister sur l'idée que le sacrifice expiatoire est volontaire de la part de Jésus-Christ, mais ce mérite de Jésus-Christ d'avoir voulu le salut des hommes par son sang, n'est pas moins réel en Dieu. Si le Fils est venu souffrir, le Père l'a envoyé. Il y a autant d'amour dans l'un que dans l'autre. »

Les grands spéculatifs ont été ou des célibataires exclusivement occupés de leurs idées comme Descartes, Spinoza, Kant, ou des hommes placés dans une situation heureuse et prospère qui laissait à leur esprit toute sa liberté, comme ce fut le cas pour Hegel. Vinet eut à lutter contre la pauvreté et contre la maladie. Il avait fait un mariage d'amour et son affection pour la noble compagne qu'il s'était choisie tint une grande place dans sa vie, fut une source de grandes joies et de grandes douleurs. Il n'eut que deux enfants, tous deux maladifs, infirmes de corps et d'esprit, dont l'un, son fils Auguste, fut condamné à une existence précaire et à des fonctions subalternes, et dont l'autre, une fille tendrement aimée, lui fut enlevée à dix-sept ans. Joignez à cela les luttes politiques et religieuses auxquelles il fut mêlé à Bâle et à Lausanne, et jugez s'il était dans des conditions favorables à la pensée spéculative. Non seulement il ne prit point plaisir à raisonner sur les principes métaphysiques, mais il ne semble pas que la philosophie pure ait jamais tenu une grande place dans ses lectures et ses études ; en tout cas elle en tient une à peu près nulle dans

ses écrits. C'est que sous la pression des croyances de son enfance, des expériences de sa vie et des besoins de son cœur, il s'était fait sur les conditions de la recherche de la vérité une théorie qui lui permettait de négliger la raison pure pour ne tenir guère compte que de la raison pratique. Il suivait en cela aussi l'instinct profond de sa nature qui, de même qu'elle voyait dans la littérature plus encore une révélation de l'homme et de la vie qu'une révélation du beau, cherchait dans la philosophie non une construction abstraite et logique, une mécanique rationnelle, mais une explication de la vie tout entière, une doctrine qui satisfît l'homme tout entier, son cœur comme son esprit. Il n'admettait pas que l'intelligence eût le droit de travailler seule à la recherche de la vérité. « L'esprit qui raisonne et conclut, n'est rien sans l'âme qui devine. Ses révélations sont les données sur lesquelles la raison opère. » — « L'amour est peut-être le plus fécond principe de la connaissance. » — « Pour que la science eût toute sa pureté de science, l'Allemagne l'a trop séparée de la vie ; elle a trop sévèrement, dans le savant, isolé le savant de l'homme. Elle a trop exclu du labeur scientifique le cœur, les intérêts, la conscience. L'intelligence, en refusant leur concours, s'est privée de ses aides les plus légitimes et les plus indispensables ; elle a écarté comme à plaisir quelques-uns des éléments les plus essentiels à la solution de ses problèmes. » Pour lui, la pensée

c'était, au fond, non la raison, mais « la pensée morale, la pensée de la conscience ». C'est sur cette autorité de la conscience qu'il fondait la croyance en Dieu ; c'est de la conformité du christianisme avec les affirmations de la conscience et les besoins du cœur qu'il tirait la démonstration de la vérité chrétienne. Il disait dans un langage admirable : « Qu'est-ce que la conscience sans Dieu ? Qu'est-ce que la conscience, sinon l'organe et le *ministre résident* de Dieu au dedans de nous ? Quand nous aurions le malheur de ne pas vouloir entendre parler de Dieu, et que pourtant nous n'aurions pas renié le devoir, il nous faudrait, bon gré mal gré, faire de la conscience une personne et lui conférer un droit. » — « La conscience n'est pas *nous*, elle est *contre nous*, elle est donc *autre que nous*. Si elle est autre que nous, elle ne peut être que Dieu. Si donc elle est Dieu, il faut traiter ce Dieu comme il le mérite, et ne pas respecter moins le roi que l'ambassadeur. Si Dieu nous a assigné un but, ce but ne peut être hors de lui. » Au fond, tout en disant que le cœur et la conscience doivent être les aides de l'intelligence, tout en disant qu'il faut que l'homme tout entier, raison, conscience, cœur, cherche la vérité et non la raison seule, Vinet ne faisait de l'intelligence que l'aide de notre conscience et n'admettait la raison qu'à une place subordonnée et dépendante, pour expliquer et justifier les croyances saisies par le cœur. C'est à ce point de vue qu'on peut dire que

Vinet n'est pas à proprement parler un philosophe. Il est rare qu'on trouve chez lui la rigueur nue d'une déduction rationnelle ; à tous ses raisonnements se mêlent les élans du cœur et de l'imagination. Sans doute, on peut, avec un peu de bonne volonté, retrouver chez lui les grandes lignes du système de Kant : d'une part la raison pure considérée comme incapable de rien savoir en dehors d'elle-même et de juger d'autre chose que de ses propres lois; de l'autre, la raison pratique autorisée à reconstruire le monde moral et l'univers sur les données immédiates de la conscience. Mais Vinet n'a jamais repris pour son compte l'analyse de la raison pure, et d'un autre côté il n'accorde pas à la conscience toute seule la même vertu que Kant. Pour celui-ci, la conscience est la révélation de la loi morale que chacun porte en soi. Pour Vinet, elle n'est par elle seule que le sentiment général de l'obligation, l'empreinte confuse de la main divine qui s'est retirée de nous. Il faut à nouveau le secours de cette main pour nous conduire jusqu'à la vérité. Vinet, à ce point de vue, se rapprochait plutôt de Pascal ; aussi l'a-t-il compris mieux que personne n'avait fait avant lui. Il a compris comment chez Pascal le doute peut coexister avec la foi, puisque le scepticisme de Pascal n'est pas autre chose que la reconnaissance de l'incapacité de la raison à juger, sans les lumières de la grâce, des choses morales et religieuses. Toute la philosophie, toute l'apologétique

de Vinet se ramènent au mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Mais tandis que Pascal, avec sa logique de géomètre, n'admet point d'atténuation à la doctrine de la grâce et refuse à l'homme, en dehors d'elle, toute capacité non seulement de connaître et d'aimer, mais même d'entrevoir la vérité, Vinet croit à une révélation permanente de la vérité dans le cœur de l'homme, au *testimonium animæ naturaliter christianæ*. Aussi, de même qu'en littérature c'est l'homme seul qui l'intéresse, la philosophie n'est encore pour lui qu'une manifestation et une étude de l'âme humaine, et surtout des sentiments de l'âme humaine. L'intelligence est à ses yeux une forme vide, en dehors de sentiment. Le sentiment est « le générateur des idées ». Il est aussi dangereux « de substituer des idées à des sentiments que des mots à des idées », car « les motifs à donner en faveur de la vérité objective appartiennent aux profondeurs de l'âme bien plus qu'au domaine de l'intelligence ». Enfin la philosophie se ramène toujours au *moi*, et toute philosophie est subjective. L'*état moral* seul est « une réalité, dont l'action énergique suscite dans la nuit des mystères métaphysiques un rêve qui s'appelle philosophie ». Ce n'est donc pas faire tort à Vinet que de dire qu'il fait peu de cas des *spéculations philosophiques* et n'attache de prix qu'aux faits moraux.

III

S'il n'est pas un philosophe, il n'est pas davantage un théologien. Les mêmes raisons qui l'avaient détourné de la philosophie spéculative l'éloignaient de la théologie proprement dite. Il exagérait sans doute par modestie quand il écrivait à M. Lutteroth : « Je suis un simple *amateur* qui, à ses moments de loisirs, aborde en étranger les rivages de la science, mais ne pénètre pas dans l'intérieur d'un pays dont il ne connaît pas les routes ; » mais il y avait du vrai toutefois sous cette exagération. Les besoins scientifiques de son esprit étaient aussi faibles que les besoins moraux de son âme étaient grands. Il n'était pas de ceux pour qui la logique et la simplicité sont des signes distinctifs de la vérité. Pour lui vérité et vie étaient synonymes, et la vie n'est-elle pas chose complexe et mystérieuse, qui se sent, se voit, mais ne se démontre ni ne s'explique ? Si la vérité philosophique et morale échappe déjà à la froide précision d'une analyse, combien plus la vérité religieuse ! Vinet répugnait à soumettre les choses de la foi, c'est-à-dire les choses de la conscience et du cœur, aux formules scolastiques de la dogmatique, aux subtilités de l'exégèse. On

peut lire tous les écrits de Vinet sans arriver à connaître avec certitude ce qu'il pensait sur les points essentiels de la doctrine chrétienne. Sans doute il croyait à la divinité du Christ, à la rédemption, à l'inspiration des Écritures ; mais il serait impossible de dire ce qu'il pensait exactement de la doctrine trinitaire, de la prédestination, de l'expiation, de toutes les questions critiques relatives aux livres saints. Il parle de la chute d'Adam, il parle de Satan et des démons ; qui oserait affirmer pourtant qu'il crût à la légende du Paradis perdu ou à la personnalité du Diable ? Non, il acceptait en bloc les expressions traditionnelles de la dogmatique protestante, mais en évitant d'en presser le sens, en s'attachant surtout au côté moral des doctrines, en les laissant, au point de vue intellectuel, enveloppées d'un vague mystère. Aussi certains de ses amis et disciples ont-ils pu, comme M. Chavannes, prétendre que Vinet était resté toute sa vie attaché à l'orthodoxie du Réveil, tandis que d'autres le montrent de plus en plus détaché des formules orthodoxes et s'élevant peu à peu à un spiritualisme, à un mysticisme chrétien qui voit dans les dogmes une traduction imparfaite et symbolique des réalités ineffables du monde invisible. Je crois que Vinet n'est jamais arrivé à préciser sa pensée sur tous ces points. Un peu par suite des nécessités d'une vie souffrante et surchargée, un peu par suite d'un certain sentiment de timidité intellectuelle, il

est resté dans l'indécision, non sur le fond même des croyances, mais sur leur forme. Ce qu'il écrivait en 1832 en refusant une chaire de théologie à Genève me paraît caractéristique, et nous le montre tout entier : « Votre lettre n'a fait que me rendre plus vif le sentiment de mon incapacité. De cette incapacité, vous pourrez juger *a priori*, pour ainsi dire, si je vous dis que j'ai fait à l'Académie de Lausanne les études les plus faibles, les plus insignifiantes..., que je me suis trouvé engagé dans une carrière où, si j'ai été jusqu'à un certain point utile aux autres, je ne l'ai pas été à moi-même ; que, pendant quatorze ans, je n'ai pas gagné en instruction théologique ce qu'une bonne année d'études aurait pu me procurer ; que des souffrances physiques ont absorbé une grande partie de mes loisirs, que j'ai été mauvais économe du reste... Il vous faut des hommes qui joignent à la vertu la science ; il vous faut des théologiens, des savants armés de toutes pièces... Je ne suis point de ces hommes-là. Mes forces intellectuelles et physiques sont au-dessous de ces conditions. Mais surtout il vous faut des hommes de foi, des chrétiens complets, des serviteurs éprouvés. Oh ! monsieur, cherchez-les ailleurs. Vous ne savez pas que celui que vous appelez à votre sainte guerre est à peine un chrétien commencé ; qu'il y a dans sa foi et surtout dans sa vie de profondes lacunes ; qu'il ne marche pas, qu'il chancelle ; qu'il ne parle pas, qu'il balbutie ; qu'il ne veut pas, mais seule-

ment qu'il voudrait. » Vinet fait allusion ici évidemment à ces tourments du doute dont il parle dans une lettre de février 1832 : « Il faut aller plus profond, le besoin du siècle demande davantage, et si les tourments intellectuels d'autrui égalent ceux par lesquels j'ai passé, je n'ai fait qu'effleurer le grand problème. J'essaierai de redescendre dans mon Tartare ; j'y chercherai encore quelques-uns de ces doutes insolents et jusqu'à ces effroyables visions de la raison contre lesquelles je ne sais qu'un asile. Sommes-nous venus à l'époque de tout dire ? Faut-il révéler tous les secrets de l'incrédulité ? aller au-devant des objections qu'elle-même n'avoue pas ? Je ne sais. » L'état d'âme qui nous est révélé par ces lettres est à quelques égards resté jusqu'au bout celui de Vinet. Sans doute ses angoisses se sont calmées, sa foi est devenue ferme et sereine, mais il n'a jamais répondu aux objections de la raison au nom de la raison même, trouvé dans la critique la solution des difficultés de la critique. Il leur a échappé en se transportant résolument sur un autre terrain, le terrain de la conscience morale et des faits moraux, trouvant dans la conformité des besoins de la conscience avec les enseignements de l'Évangile des motifs suffisants pour croire. Mais il aurait été effrayé, lui qui se considérait comme un « ignorant frotté de science », d'occuper une de ces positions « qui ordonnent d'être officiellement et systématiquement convaincu, fidèle, vivant, où l'on représente,

en vertu même de son titre, tout l'ensemble d'une doctrine publique ». Il a bien pu accepter plus tard, en 1837, à Lausanne, une chaire de théologie pratique, c'est-à-dire d'*homilétique* et de *catéchétique* ; mais jamais il n'aurait accepté une chaire de dogmatique ou d'exégèse. Il ne se serait pas cru capable de la remplir et il aurait été peut-être effrayé de l'obligation de scruter et de résoudre certains problèmes qui lui avaient causé de si cruelles angoisses, de si terribles visions.

Au moment même où Vinet mourait, un de ses amis les plus chers, un de ses compagnons d'armes, Edmond Schérer, subissait cette crise de la foi à laquelle Vinet avait échappé en se maintenant sur le terrain du christianisme pratique et en renonçant à poursuivre la chimère d'un christianisme rationnel. Des observateurs superficiels ont pu croire que Schérer et Vinet avaient la même conception religieuse, parce que Schérer, au moment où sa croyance orthodoxe dans l'autorité de la Bible s'est ébranlée, a parlé un instant le même langage que Vinet, a cherché le fondement de la foi dans « l'accord de nos sentiments intimes avec les paroles de Jésus-Christ ». Mais Schérer était un esprit d'une tout autre nature et d'une tout autre trempe que Vinet. Tout en ayant des besoins et des inclinations mystiques, il était essentiellement intellectualiste. Des tendances scientifiques et critiques le dominaient, même au temps de sa plus grande ferveur religieuse ;

il était philosophe et théologien. Quand il adopta les doctrines calvinistes du Réveil, il n'y vit pas seulement un aliment à la piété, mais une explication rationnelle de l'univers et il crut avoir trouvé dans la théorie de l'inspiration des Écritures et dans les dogmes de la chute et de l'expiation les inébranlables bases de la vie religieuse et morale, l'appui nécessaire des lois de la conscience. Il osa accepter à l'École de théologie de Genève cet enseignement de la dogmatique et de l'exégèse devant lequel Vinet avait reculé. Mais plus il approfondit cette notion de l'autorité objective qu'il croyait si solide, plus il reconnut que la doctrine de l'inspiration plénière des Écritures ne résiste pas à la critique des textes sacrés, et que les dogmes de la chute et de l'expiation, s'ils n'ont plus pour appui les textes incorruptibles d'une révélation écrite, ne supportent pas l'examen de la raison. Une fois lancé sur cette voie, une fois le principe d'autorité, le surnaturel, l'idée du péché mis en question, Schérer, avec son besoin impérieux de clarté et de logique, ne devait s'arrêter qu'aux conséquences extrêmes de ses doutes, au scepticisme universel, à l'idée de la relativité de toutes nos connaissances, des lois morales comme de tout le reste. On lira dans le beau livre que lui a consacré M. Gréard le récit de ce tragique conflit de la foi, de la conscience et de la raison. Schérer employa toute sa subtilité et toute sa science de théologien, toute sa puissance de dialecticien à détruire

les croyances qui avaient fait sa joie et sa force pendant quinze années, et comme il avait pris pour point de départ de ses doctrines, non la conscience individuelle, mais l'autorité extérieure d'un livre et d'un dogme, quand ce livre lui apparut faillible et ce dogme faux, l'autorité de la conscience se trouva atteinte. Il en fut tout autrement pour Vinet. Son attitude à l'égard des hommes et des doctrines du Réveil en est une preuve. Il commença par leur être très hostile, parce qu'il fut choqué de ce qu'il y avait d'étroitement dogmatique dans les prédications des méthodistes ; de l'obstination chagrine avec laquelle ils niaient la liberté de l'âme et ses plus nobles aspirations pour ne laisser subsister que la grâce divine ; du caractère mécanique de leur conception de la conversion et de la foi. Plus tard il se rapprocha d'eux, parce qu'il vit les fruits de leur enseignement, l'ardeur de piété qu'ils éveillèrent, la puissance de leur foi. Au milieu des Églises d'État des cantons suisses, endormies dans des pratiques traditionnelles et dans la répétition de formules sans efficacité et sans vie, les hommes du Réveil avaient excité un mouvement religieux d'une intensité extraordinaire et donné à une foule d'âmes le besoin d'un christianisme personnel. Pour Vinet c'était là l'essentiel : une foi individuelle sincèrement acceptée, sincèrement professée, devenant un principe de vie et pour laquelle les vérités religieuses sont, non des doctrines, mais des faits. Dans la dernière partie de

sa vie, Vinet sentit de nouveau ce qui le séparait de la stricte orthodoxie issue des prédications du Réveil, ce qu'il y avait d'étroit, d'excessif dans les théories prédestinatiennes et théopneustiques, et il s'écarta de plus en plus d'une dogmatique autoritaire et hautaine qui risque d'arrêter les élans du cœur en même temps qu'elle choque et rebute l'intelligence, qui transforme en théologie la vie religieuse, qui met le *Credo* à la place de l'Évangile. Tandis que Schérer, par besoin de certitude, arrivait à l'incertitude universelle, et pour échapper aux contradictions entre la raison et la foi finissait par conclure que tout est contradictoire et « qu'aucune assertion n'est plus vraie qu'une assertion opposée », Vinet jetait un voile sur les incertitudes de la raison et sur les difficultés de l'exégèse, pour rester fermement attaché aux révélations infaillibles de la conscience, aux preuves vivantes de la vérité religieuse que la foi apporte par ses fruits. Nous admirons le douloureux courage avec lequel Schérer, « ce Pascal à rebours », comme dit si bien M. Gréard, par respect pour la vérité, par devoir de sincérité, arracha de son cœur des croyances qui lui étaient chères, mais oserions-nous affirmer que Vinet n'avait pas choisi la meilleure voie, et la plus sage ?

IV

Après ce que nous venons de dire, il est aisé de nous rendre compte de la nature de l'influence religieuse de Vinet, comme aussi de ses limites et de ses lacunes, de déterminer dans quelle mesure il peut être appelé un réformateur religieux. Il n'est point de ceux qui, comme Wesley et Witefield, comme certains prédicateurs piétistes de nos jours, entraînent des multitudes après eux, remuent l'âme d'un peuple jusque dans ses profondeurs, et déterminent des courants tout nouveaux de vie religieuse ; il n'est pas davantage de ceux qui, par la puissance de leur parole et de leur pensée, ont créé des Églises nouvelles, comme les réformateurs ou les grands hérésiarques, comme Calvin ou comme Socin. Vinet disait lui-même : « Je n'ai pu parler que pour peu de personnes. » Il ne représente même pas, dans l'histoire de la pensée religieuse, des doctrines nettement déterminées, comme Gaussen, Schleiermacher ou Channing. Mais son action n'en a pas moins été très étendue et très profonde ; elle s'est exercée lentement, graduellement, et elle a fini par se faire sentir dans l'Église protestante tout entière, du moins dans les pays de langue française. Elle

s'est exercée de deux manières : d'une part en atténuant la raideur dogmatique du mouvement piétiste et orthodoxe sorti du Réveil, en substituant la conception d'une foi large et vivante, exclusivement attachée aux grands faits de l'Évangile et de la vie religieuse, la mission et la passion de Jésus-Christ, la révélation, le péché et le pardon, à la conception étroite d'une foi intellectuelle qui s'attache aux formules de la théopneustie ou de l'expiation par le sang ; d'autre part en ramenant à un christianisme positif et à la foi au surnaturel des esprits que rebutait l'intolérance dogmatique de l'orthodoxie. Sans s'être jamais posé en chef d'école ou en fondateur d'Église, Vinet est devenu le maître par excellence du *Christianisme évangélique*, c'est-à-dire de la doctrine qui tient le milieu entre l'orthodoxie et le rationalisme protestants et qui tend de plus en plus à les absorber et à les réconcilier, de la doctrine qui, tout en conservant les bases historiques et les dogmes essentiels de l'Église chrétienne, voit dans le christianisme, non un système théologique et ecclésiastique, mais la forme normale et nécessaire de la vie religieuse. Avec Vinet, c'est toujours à la vie, à la vie de l'âme que l'on revient. Sans doute, on peut reprocher à cette tendance de Vinet et du christianisme évangélique de laisser beaucoup de questions dans le vague, d'employer beaucoup de formules traditionnelles en les détournant de leur sens ancien, d'éviter les difficultés au

lieu de les résoudre et d'accorder souvent la foi et la raison dans le silence de l'une et de l'autre ; mais n'a-t-elle pas, d'un autre côté, rendu au christianisme des forces nouvelles en humanisant et en élargissant l'orthodoxie, en arrêtant le rationalisme sur la pente de la négation critique ? Vinet n'a point été un docteur de l'Église, mais son enseignement a répandu dans l'Église un esprit nouveau de vie et de piété.

V

N'est-il pas pourtant un point sur lequel Vinet a été un docteur et un théoricien ? N'a-t-il pas été un novateur ecclésiastique, et la doctrine de la séparation de l'Église et de l'État n'a-t-elle pas eu en lui le plus convaincu, le plus profond et le plus éloquent de ses défenseurs ? Joignant la pratique à la théorie, Vinet n'a-t-il pas été un des fondateurs de l'Église libre du canton de Vaud ? Vinet a en effet pris une part très active aux luttes en faveur de la liberté religieuse qui se sont produites dans le pays de Vaud de 1823 à 1847. Une seule Église y était reconnue, l'Église protestante nationale, et cette Église était étroitement soumise à l'autorité du pouvoir civil.

Les conventicules des méthodistes étaient tantôt tolérés, tantôt persécutés, jamais légalement autorisés. Il était défendu aux pasteurs de l'Église nationale de tenir d'autres réunions religieuses que les services officiellement fixés. La révolution politique qui, en 1845, fit passer le gouvernement entre les mains des radicaux, ne fit que rendre cette dépendance plus étroite et amena une véritable persécution contre ceux qui refusaient d'approuver l'intolérance ecclésiastique du nouveau gouvernement. Vinet fut l'infatigable apôtre de la liberté de conscience et de la liberté des cultes ; il fut toujours sur la brèche, par ses lettres, ses discours, ses brochures, ses livres ; il eut à subir deux procès, et à la fin de sa vie il dut renoncer à son enseignement à l'Académie de Lausanne pour défendre la liberté des cultes. Toutefois, ici encore, il importe, pour bien comprendre l'action de Vinet et sa pensée, de voir comment il a été amené à devenir le théoricien de la séparation de l'Église et de l'État. Ce serait se méprendre entièrement que de voir en lui un théoricien politique qui, au nom de ses conceptions sur l'État et sur l'Église, en détermina théoriquement les relations. D'autres ont soutenu l'idée de la séparation parce que l'État leur paraît incompétent en dehors du domaine politique et administratif ; d'autres, parce que l'union avec l'État leur paraît nuire à la puissance et à l'autonomie de l'Église, mais sans être pour cela partisans de la liberté des cultes ; d'autres encore,

parce que l'union avec l'État leur paraît grandir et affermir l'Église, qu'ils voudraient voir affaiblie et délaissée. Vinet, tout en ayant joué dans les querelles religieuses un rôle qu'on peut qualifier de politique, n'a jamais été guidé par la pensée de se mêler du gouvernement et de réformer l'État conformément à certaines vues théoriques. Il n'a songé qu'à deux choses : défendre des opprimés et des persécutés d'abord; puis chercher la forme d'organisation religieuse qui permet le plus grand développement de la vie chrétienne et qui respecte le plus complètement les droits de la conscience. Nous le retrouvons ici, comme dans toute son activité, préoccupé exclusivement des intérêts de la conscience et de ceux de ce christianisme personnel qui était à ses yeux le seul vrai christianisme. Toutes les idées politiques et sociales de Vinet découlent de là. S'il a été un individualiste décidé, s'il a combattu avec ardeur le socialisme, ce n'est certes pas qu'il craignît l'égalité et la démocratie, qu'il manquât d'esprit de charité ou d'intérêt pour les classes déshéritées et souffrantes; c'est qu'il croyait que rien de bon ne peut être créé par la contrainte, que le progrès social doit avoir sa source dans le perfectionnement des individus. Il était si peu disposé à se poser en réformateur politique que bien qu'il eût, dès 1825, dans son *Mémoire sur la liberté des cultes*, combattu l'idée d'une *Religion de l'État* comme également funeste à l'Église et à l'État, au bien des âmes et à la paix

sociale, il parut en pratique pendant de longues années s'accommoder à l'idée de l'union de l'Église et de l'État pourvu que l'Église restât libre dans sa sphère et que les dissidents pussent, eux aussi, manifester librement leur foi et célébrer leur culte. Il déclarait même, en 1838, qu'il ne désirait pas la séparation. Mais la loi ecclésiastique de 1839, qui aggravait encore la servitude de l'Église, le ramena avec force aux théories qui s'étaient déjà imposées à son esprit en 1285, et il exposa d'une manière magistrale, dans son *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, paru en 1842, ses vues sur le caractère individuel de la foi et la nécessité de la liberté absolue de la société religieuse pour que la foi soit sincère et efficace. Nous touchons ici au fond même de la pensée de Vinet. Toutes ses doctrines ont pour point de départ le respect de la conscience humaine. La conscience, sincèrement interrogée, doit conduire à Dieu et à l'Évangile, mais pour que cette adhésion de la conscience à la vérité chrétienne ait quelque valeur, il faut qu'elle soit absolument libre, que la négation et le doute aient les mêmes droits que l'affirmation et la foi. Sur aucun point Vinet n'a parlé un langage aussi net, aussi clair, n'a déployé une dialectique d'une logique aussi rigoureuse et aussi pressante. « Je suis toujours de plus en plus convaincu, écrivait-il en 1824, que ce que Dieu réclame de nous par-dessus tout, c'est la *sincérité*. » Et en 1842 : « La manifestation des convictions indi-

viduelles est un devoir pour chaque croyant... C'est aussi un droit. Le chrétien ne peut accepter ni la protection, ni la persécution. La religion n'est pas un langage, c'est une vie... Si l'État a une conscience, je n'en ai pas... Toute ma théorie vient de là. La conscience de l'État, s'il en a une, doit être souveraine et doit absorber la mienne... Le christianisme est inconciliable avec l'idée d'une alliance entre l'Église et l'État, qui n'est ni plus ni moins qu'une hérésie, La religion est le choix fait par l'âme entre le monde et Dieu, entre le visible et l'invisible. On doit être libre de choisir, et là où il n'y a pas liberté, il ne peut y avoir ni amour ni obéissance. » Entraîné par sa préoccupation exclusive de la liberté et de la sincérité des consciences, Vinet nous paraît avoir restreint à l'excès les attributions de l'État, les droits et les devoirs de la société vis-à-vis de l'individu ; il nous paraît aussi avoir rétréci la notion d'Église, et méconnu la puissance légitime qu'elle exerce comme institution sociale, historique et traditionnelle. S'il avait étudié ces problèmes d'organisation ecclésiastique à un point de vue plus théorique et plus historique, Vinet eût fait dans sa théorie une plus large place à cet élément multitudiniste et traditionnel qui fait la grandeur et la force du catholicisme, et sans lequel, à vrai dire, nulle Église ne peut subsister.

VI

Maintenant que nous avons achevé cet examen des diverses manifestations de l'activité intellectuelle et religieuse de Vinet, nous pouvons, ce me semble, dégager aisément ce qui fait l'unité de sa doctrine, de sa pensée et de son œuvre. Connaître le cœur humain, montrer à l'homme que le christianisme seul est capable de satisfaire ses insatiables désirs de vérité et de sainteté, assurer à la conscience la pleine liberté dans la recherche et la manifestation de ses convictions religieuses : toute la pensée, toute l'activité, toute la vie de Vinet se résument dans ces quelques mots. S'il a été un lettré, un philosophe, un théologien, un théoricien politique, il ne l'a été qu'accessoirement, par moments et par voie de conséquences. Ce qui fait l'unité fondamentale de son œuvre et le fond de sa nature, c'est qu'il est un moraliste et un moraliste chrétien. Aussi, bien qu'il n'ait laissé aucun ouvrage qui contienne une exposition systématique de ses idées, et qu'il ait eu à peine le temps de tracer les linéaments d'une *Philosophie du christianisme* qui aurait donné la synthèse de sa doctrine, tous ses écrits, quels qu'ils soient, ne sont que des chapitres de cette Philosophie, et il est

facile d'y retrouver, comme l'a fait M. Astié dans son *Esprit de Vinet*, cette Philosophie tout entière, parfaitement cohérente, et merveilleusement riche en développements et en applications pratiques.

Vinet était un grand moraliste. Il était tout d'abord un moraliste au sens où l'on entend d'ordinaire ce mot quand on l'applique à un La Rochefoucauld, à un La Bruyère, à un Joubert; il était un observateur, un analyste, un connaisseur de l'âme. Ses ouvrages de littérature comme ses sermons renferment des trésors d'observation morale; on y rencontre à chaque page des pensées profondes exprimées sous une forme tantôt austère dans sa concision, tantôt ingénieuse et spirituelle, tantôt émue et poétique. Voici trois pensées qui nous disent tout Vinet et toute sa vie : « Rien n'apprend plus de choses à l'âme que la douleur. » — « La solitude véritable est dans le cœur. » — « Ce sont ceux qui oublient la mort qui oublient de bien vivre. » En voici d'autres qui nous montrent l'esprit fin et ingénieux de l'écrivain et du lettré : « En prodiguant les mots, on use les idées. » — « Les mots sont les signes représentatifs des valeurs intellectuelles. Les écrivains sans pureté ou sans correction sont comme des faux monnayeurs, qui introduisent de la perturbation dans les transactions intellectuelles et diminuent le crédit de la parole. Le respect de la langue est presque de la morale. » — « La forme ne tient que sur un fond solide, comme la couleur ne tient que sur une bonne étoffe. » Enfin n'était-il pas

un poète celui qui a trouvé pour parler des aspirations prophétiques de l'âme cette admirable image? « Vous rappelez-vous les usages de l'antique hospitalité? Avant de se séparer de l'étranger, le père de famille, brisant un sceau d'argile où certains caractères étaient imprimés, lui en donnait une moitié et conservait l'autre; après des années, ces deux fragments, rapprochés et rejoints, se reconnaissaient pour ainsi dire, opéraient la reconnaissance de ceux qui se les présentaient mutuellement, et en attestant d'anciennes relations, ils en formaient de nouvelles. Ainsi, dans le livre de notre âme, se rejoint à des lignes commencées leur complément divin; ainsi notre âme ne découvre pas, mais reconnaît la vérité; ainsi elle juge avec évidence qu'une rencontre impossible au hasard, impossible au calcul, est l'œuvre et le secret de Dieu. »

La qualification de moraliste ne définit toutefois que bien imparfaitement la nature d'esprit de Vinet. La plupart des moralistes étudient l'homme en savants et le peignent en artistes, sans chercher à leurs peintures d'autre but que ces peintures mêmes, le mérite d'avoir bien vu et la gloire d'avoir bien dit ce qu'ils ont vu. Les vertus, les vices, les passions, les ridicules, les intéressent au même titre, et ils ne cherchent qu'à connaître l'homme sans prétendre à l'améliorer. Non seulement ils se font un devoir d'être, comme on dit, purement objectifs, mais ils trouvent je ne sais quel malin plaisir à découvrir dans la

nature humaine ses instincts les moins nobles, à railler ses faiblesses, à ramener à des mobiles mesquins ou égoïstes les sentiments auxquels on est accoutumé à attribuer quelque noblesse. Il n'en est pas ainsi de Vinet. Il n'est point un froid psychologue indifférent à son modèle ; encore moins serait-il disposé au mépris ou à la raillerie envers lui. S'il l'étudie, c'est parce qu'il l'aime et veut lui faire du bien. Cela n'enlève rien à sa perspicacité, au contraire ; il est comme le médecin que le désir passionné de guérir rend d'autant plus clairvoyant dans son diagnostic, d'autant plus scrupuleux dans ses recherches physiologiques. Vinet est doublement un moraliste, parce qu'il étudie la nature morale de l'homme et parce qu'il enseigne la morale. Mais, et c'est là son originalité, il n'enseigne pas la morale par préceptes, par recettes, sous forme systématique ; il la rend évidente à l'homme en la lui faisant lire dans son propre cœur. Pour Vinet, l'analyse de l'âme est, par elle seule, une préparation de l'âme à chercher et à recevoir la vérité morale et religieuse. Non certes qu'il exagère les vertus et les mérites de l'homme et fasse, comme certains moralistes de XVIIIe siècle, le roman de la bonté naturelle du cœur humain ; mais s'il en décrit les misères, c'est avec une tendre compassion, avec un ardent désir de relèvement. Il montre d'ailleurs que ces misères sont, selon la forte expression de Pascal, « misères de grand seigneur », et il cherche avec une pieuse jalousie, dans ce cœur humain faible

et corrompu, toutes les traces d'une haute origine, toutes les aspirations à un état meilleur ; il rend à l'homme des titres de noblesse que celui-ci pourra faire valoir dès qu'il aura reconnu le domaine où Dieu lui a assigné son héritage.

Cette constante et exclusive préoccupation morale fait l'originalité de Vinet comme littérateur et comme prédicateur. La littérature était pour lui le spectacle de la vie ; il y cherchait à la fois le témoignage le plus sincère, le plus naïf des transformations de la société, témoignage plus vrai que celui de l'histoire même, la manifestation la plus complète de l'homme lui-même, dans son essence, sa généralité permanente, tel qu'il persiste à travers les siècles. La littérature lui révélait non seulement les idées et les impressions d'un siècle, mais aussi, par la voix de la poésie, ce qui manquait à ce siècle. La poésie était pour lui comme « une médaille vivante, où les vides creusés dans le coin se traduisent en saillies sur le bronze ou sur l'or ». La littérature a pour mission, non d'enseigner des doctrines, mais de dire le vrai sous la forme du beau. Dans ses ouvrages de critique, Vinet a deux objets constamment en vue : dégager les vérités psychologiques et morales, particulières ou générales, contenues dans les œuvres des écrivains ; montrer dans ces œuvres la permanence et la force chez tous les peuples et à toutes les époques des mêmes besoins de l'âme. Dans sa prédication, Vinet n'impose pas la doctrine chrétienne

d'un ton impérieux, au nom d'un dogme ou d'une Église ; il ne subjugue pas par le prestige de l'éloquence et par l'autorité d'affirmations hautaines ; il cherche dans le cœur même de ses auditeurs le point de départ de ses exhortations ; il leur fait de leurs propres sentiments, de leurs passions, de leurs faiblesses, de leurs fautes, de leurs désirs, un tableau si vivant et si vrai, qu'ils sont contraints de lui accorder une pleine et confiante adhésion. C'est alors seulement, quand ils lui ont donné leur cœur, comme à un maître clairvoyant et discret, qu'il leur montre, dans les enseignements de l'Évangile, l'explication de toutes les contradictions, le remède à toutes les misères de leur nature. Les *Discours* et les *Études évangéliques* de Vinet occupent une place à part dans la littérature homilétique. Ils ne sont pas faits pour les grandes foules qui veulent des émotions fortes et des affirmations sans réplique ; ils s'adressent aux âmes délicates et aux esprits réfléchis. Le prédicateur s'y place tout près de nous, à notre niveau, près de notre oreille, près de notre cœur ; il s'entretient avec nous, de nous et de lui, à demi-voix ; il semble chercher avec nous le bon chemin qui mène à la lumière et à la vie, et dans cet entretien confiant et familier, sans que nous nous en apercevions même, il nous conduit où il l'a voulu.

C'est au pied de la croix qu'il nous a conduits. Car ce moraliste est un *moraliste chrétien*. Ces deux mots sont pour lui indissolublement unis. Ses observations

de moraliste sont pour lui la démonstration de la vérité chrétienne, et sans le christianisme l'homme lui paraît un monstre incompréhensible, comme la loi morale une chimère. « Les premières données du christianisme, dit-il, gisent profondément dans toute âme d'homme ; sous ce rapport le christianisme, tout surnaturel qu'il est dans son histoire, est, sous d'autres rapports, une chose éminemment naturelle ; il ne faut que s'examiner avec candeur en face de l'infini, pour être poussé de conséquence en conséquence vers la nécessité de la religion chrétienne, et tout esprit sincère arrivera par cette route à un point de vue d'où tous les détails du christianisme lui apparaîtront dans une coïncidence si parfaite avec tous les besoins de son âme, avec toutes les données de sa nature, que, comme Thomas à la vue des stigmates divins, il se prosternera en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Vinet insiste avec une persistance presque blessante sur l'absolue solidarité de la morale chrétienne et du dogme chrétien. On se demande s'il est bien sage d'exiger avec cette insistance de ceux qui ont accepté ses prémisses morales, qui ont admis que la vie doit être une lutte contre le mal, un effort continu vers la perfection du bien qui est Dieu, d'exiger, dis-je, qu'ils admettent aussi des dogmes que leur raison repousse ? N'est-ce pas risquer de les écarter à jamais de la morale chrétienne en même temps que de la doctrine chrétienne ? Schérer lui aussi, à la fin de sa vie, mettait la même insistance

que Vinet à soutenir que la morale ne pouvait subsister sans base religieuse ; mais tandis que Schérer éprouvait je ne sais quelle irritation à voir des hommes aussi incroyants que lui conserver néanmoins, par des détours qui lui semblaient illogiques, des convictions morales qu'il souffrait d'avoir sacrifiées avec le reste, Vinet éprouvait un tout autre sentiment. Je ne pense pas qu'il ressentît de jalousie envers ceux qui conservaient avec de fortes doctrines morales le privilège de la liberté intellectuelle et leur indépendance vis-à-vis des dogmes ; je crois au contraire qu'il redoutait pour eux une conversion incomplète à la morale chrétienne et aux sacrifices qu'elle entraîne, si elle n'était pas accompagnée d'une pleine adhésion aux doctrines chrétiennes. Ces doctrines, d'ailleurs, n'étaient pas à vrai dire pour lui des doctrines, encore moins un système, c'étaient des faits, c'est-à-dire une vie ; la vie du Christ, qui doit devenir la vie de chaque chrétien. « Le christianisme, dit-il, est autre chose qu'un ensemble de dogmes ; il est surtout le principe d'une nouvelle vie. » Si Vinet exige qu'on accepte le dogme comme nécessaire à la morale, il n'exige pas moins qu'on accepte la morale comme conséquence nécessaire du dogme. Le christianisme pour lui n'est beau et vrai que parce qu'il est la morale même. « Une religion qui n'est pas de la morale a moins de valeur encore qu'une morale qui n'est pas de la religion... La religion n'est autre chose que de la morale continuée...

La religion n'est autre chose que la morale plantée sur le sol de la grâce... La religion, c'est le devoir remontant à Dieu, rattaché à Dieu : la religion véritable a donc son siège dans la conscience. »

VII

Vinet ne s'est pas contenté de répéter sous toutes les formes, dans tous ses écrits, que le christianisme est une vie, et qu'il doit se manifester par ses fruits, il a rendu lui-même par sa vie le plus admirable témoignage à ses doctrines. Sa vie est la plus complète et la plus persuasive de ses œuvres ; elle est comme l'illustration de tous ses écrits et de tous ses discours. Je n'entreprendrai pas de raconter la biographie de Vinet. Je rappellerai seulement que sa vie a été toute de travail, de renoncement, de dévouement. De 1817 à 1835 il s'est contenté des humbles fonctions de professeur de français au Pædagogium ou collège de Bâle ; il y a lutté contre la pauvreté dans les premiers temps de son mariage, obligé de s'endetter pour s'acheter des livres. En 1835 seulement, après avoir, par modestie et par attachement à ses fonctions, refusé des appels à Paris, Montauban, Berne, Francfort, il devint professeur de

littérature à l'Université de Bâle, et en 1837 il accepta une chaire de théologie à l'Académie de Lausanne. Cet enseignement qui lui était si cher, il y renonça volontairement en 1844 parce que ses principes ecclésiastiques étaient en contradiction avec ceux du gouvernement qui le payait. Deux ans après, il était violemment expulsé de la chaire de littérature qu'il avait acceptée en échange de celle de théologie, et malade, presque mourant, il commençait au nom de l'Église libre une nouvelle activité professorale et pastorale. A ses travaux comme professeur s'ajoutaient son labeur de critique littéraire comme collaborateur de divers recueils périodiques, la part très importante et fatigante qu'il prit aux luttes ecclésiastiques par ses articles et ses brochures, les nombreux sermons qu'il prêcha à Bâle, à Lausanne et dans les villes d'eaux où le conduisait le soin de sa santé, enfin une correspondance très étendue que le souci du salut des âmes changeait en une véritable prédication par écrit. C'est le même souci qui lui interdisait de fermer sa porte aux visiteurs, dût son travail en souffrir, afin de ne pas risquer de refuser une parole bienfaisante à l'âme qui venait la solliciter. Cette prodigieuse activité, chose étonnante, était celle d'un homme qu'une grave maladie avait réduit, depuis l'âge de vingt-cinq ans, à l'état de valétudinaire, et qu'un grave accident, à l'âge de quarante-cinq ans, après l'avoir mis à deux doigts de la mort, avait condamné, pour les cinq courtes années qui lui restaient à vivre,

à de continuelles souffrances. A ces épreuves physiques se joignaient des épreuves morales plus cruelles encore. S'il trouva dans sa femme la compagne qu'un homme comme lui pouvait souhaiter, la faiblesse intellectuelle de ses enfants fut pour lui une croix lourde à porter, et la mort de sa fille en 1839 mit en pleine lumière l'élévation de son âme et sa force de résignation chrétienne Elles trouvèrent leur expression dans un admirable cantique dont je ne citerai que quelques vers :

Pourquoi reprendre,
O Père tendre,
Les biens dont tu m'as couronné ?
Ce qu'en offrandes
Tu redemandes,
Pourquoi donc l'avais-tu donné ?
Parle, Seigneur, tes œuvres sont si grandes
Et mon regard est si borné !

Oh ! pour me rendre
Fidèle et tendre
Mon père, ne m'épargne pas !...
... Sous ton ciseau, divin sculpteur de l'âme,
Que mon bonheur vole en éclats !

Tu peux reprendre,
O Père tendre,
Les biens dont tu m'as couronné.
Ce qu'en offrandes
Tu redemandes,
Je sais pourquoi tu l'as donné ;
Et le secret de tes œuvres si grandes
S'explique à mon esprit borné.

Parmi les vertus que Vinet a montrées dans cette vie de labeurs et de sacrifices, celles qui frappent le plus sont le courage, la charité et l'humilité. Le courage : d'abord le plus difficile de tous, celui de tous les jours, de tous les instants, qu'il déploya dans les difficultés de l'existence, dans les souffrances, dans les épreuves; puis aussi le courage exceptionnel que réclament les grandes circonstances, lorsqu'il lutta sans faiblir un instant contre les tyranneaux ecclésiastiques du canton de Vaud comme il avait lutté contre la démagogie dans le canton de Bâle, lorsque surtout, par devoir de conscience, il renonça, à quarante-neuf ans, à toute position officielle pour commencer, à ses risques et périls, une carrière nouvelle dans l'Église libre. Cet homme si doux et si bon avait toutes les audaces et toutes les énergies quand il fallait proclamer ou défendre ce qu'il croyait vrai et juste; il savait que la haine du mal est une des formes nécessaires de l'amour du bien. Car il était la charité même. Sa générosité était royale. Il donna, en 1847, à l'École supérieure de jeunes filles, qui se trouvait dans des difficultés financières, les treize cents francs que lui avait rapportés le cours qu'il y faisait. Pendant les diverses cures qu'il fut obligé de suivre, il songeait surtout à soulager les malades qu'il voyait autour de lui. Enfin la plus riche aumône était celle qu'il faisait si généreusement de son temps à tous ceux qui avaient besoin de lui. Sa charité avait encore une autre forme : l'humilité.

« La vraie charité, a-t-il dit, ne pénètre dans le cœur que par les ouvertures, par les fentes, pour ainsi dire, que l'humilité a pratiquées... Celui qui aime n'a pas de peine à s'humilier; celui qui ne s'humilie pas n'aime pas. » Vinet était l'humilité même. Il en donna des preuves non seulement en refusant des positions avantageuses pour lesquelles il ne se croyait pas les qualités nécessaires, mais aussi en sachant, maintes fois, reconnaître ses torts. Son journal porte à toutes les lignes la marque de cette humilité habituelle de son cœur. Il écrivait le 31 décembre 1833 : « Ici finit une année de ma vie. Année qui me couvre de confusion, où j'ai reculé au lieu d'avancer... où ma conscience a semblé se cautériser. Dieu me soit en aide l'année prochaine! » Sur son lit de mort, parmi ses dernières paroles, il dit : « Je demande pardon à Dieu et aux hommes des nombreux scandales que j'ai donnés, par mes impatiences et mon intolérance. » Il fut récompensé de cette humilité, née de sa charité, par l'extraordinaire ascendant qu'il exerça autour de lui, même sur les âmes les plus simples. Il s'humiliait à leur niveau, à force d'amour. Une pauvre paysanne à qui il avait consacré une journée entière, disait de lui : « J'ai passé toute une journée avec lui, et il ne m'a pas dit un mot, pas un seul qui m'ait fait sentir qu'il vaut mieux que moi. J'ai cru que c'était mon frère. Et pourtant, un homme comme lui! »

VIII

Si je voulais résumer en une formule la doctrine et l'œuvre de Vinet, je la résumerais en trois mots : *Liberté, amour, vérité.* — La *vérité* est le but de la vie, de nos efforts, notre raison d'être; elle est la loi du monde; c'est par l'*amour* que nous pouvons la connaître et la saisir; mais cet amour n'a de prix, ne rend témoignage à la vérité, que s'il est *libre.* C'est pourquoi Vinet, ce grand chrétien, fut aussi un grand libéral, un théoricien du libéralisme dans ses écrits, un défenseur de la liberté dans ses actes.

Vinet a fait une œuvre durable, précisément parce qu'il a été un grand moraliste en même temps qu'un remarquable prédicateur et un puissant apologète du christianisme. Son influence ne peut que s'étendre de plus en plus, même en dehors des pays pour lesquels Vinet a écrit, et des Églises qui partagent ses croyances. Vinet n'a rien de l'étroitesse sectaire de certains protestants; son christianisme est purement évangélique, il est catholique dans le plus beau sens du mot. Cette *humanité*, cette universalité de la doctrine et de l'esprit de Vinet lui assure un accueil sympathique et une influence sérieuse même sur ceux qui ne croient point aux dogmes chrétiens,

mais qui croient à la conscience et à l'existence de réalités invisibles que la conscience pressent et révèle. — Au point de vue chrétien, l'apologétique de Vinet est la seule qui ait aujourd'hui quelque action sur les âmes. Les fondements historiques et philosophiques du christianisme ont été profondément ébranlés; mais l'âme humaine a toujours les mêmes besoins, les mêmes aspirations, qui la remplissaient de mélancolie et d'espérance au moment où le Christ allait mourir sur la croix. Ceux-là seuls seront amenés au christianisme, pour qui la présence d'un Dieu personnel, le pardon du péché par la vie et la mort de Jésus-Christ, seront des faits connus directement, par expérience, seront devenus sensibles au cœur, non intelligibles à la raison. Vinet n'a pas fait autre chose que chercher à rendre sensibles à d'autres ces grands faits spirituels qui étaient pour lui les plus certaines des réalités, et que traduire sous les formes les plus pénétrantes le dialogue sublime et tendre de l'âme avide de sainteté et de vérité, qui réclame sans cesse les biens qu'elle a perdus, avec le Dieu saint et bon toujours prêt à se révéler à ceux qui le cherchent.

Si les chrétiens trouvent dans Vinet les meilleures raisons de croire et l'expression la plus émouvante de leur foi, ceux-mêmes pour qui le christianisme est impossible à croire et qui s'arrêtent à mi-chemin dans la voie où Vinet les conduit, ne reconnaîtront pas moins en lui un des maîtres de la vie morale,

un pasteur de leurs âmes, un des hommes qui ont le mieux connu et décrit l'homme, ses grandeurs et ses misères. Ils liront avec émotion et reconnaissance les écrits de cet ardent chercheur de vérité qui a caractérisé lui-même son œuvre dans ces lignes si mélancoliquement belles : « La vérité morale et sociale est comme une des inscriptions tumulaires sur lesquelles tout le monde passe en allant à ses affaires, et qui de jour en jour s'effacent davantage, jusqu'à ce qu'un ciseau secourable vienne en approfondir les traits dans cette pierre usée, tellement que tout le monde est forcé de l'apercevoir et de la lire. Ce ciseau est entre les mains d'un petit nombre d'hommes qui se tiennent obstinément baissés vers l'inscription antique, au risque d'être heurtés et foulés sur le marbre par les pieds inattentifs des passants. »

UN DISCIPLE DE VINET

EDMOND DE PRESSENSÉ

Pour bien connaître la valeur d'un maître, il faut avoir pu juger son influence dans ses disciples. La haute idée que je me suis faite de la doctrine et de l'enseignement de Vinet, je ne l'ai pas prise seulement dans la lecture de ses écrits, mais dans la fréquentation intime et quotidienne de l'homme que je considère comme le plus fidèle et le plus éminent de ses disciples français, M. Edmond de Pressensé.

Beaucoup d'hommes gagnent à n'être pas connus tout entiers, à ne pas être vus de trop près ni dans l'intimité. Combien d'écrivains et d'artistes qui nous procurent par leurs œuvres les plus fortes et les plus nobles émotions et dont il vaut mieux ignorer la vie ! Combien d'orateurs et d'hommes d'esprit qui ont besoin des applaudissements publics pour exciter

leur verve et qui réservent pour leur famille leurs silences, leur mauvaise humeur et leur ennui! Combien même de philanthropes que leur amour pour l'humanité en général n'empêche pas de se montrer durs ou égoïstes envers leurs proches! On peut dire au contraire d'Edmond de Pressensé que ceux qui ne l'ont pas connu dans l'intimité de la vie quotidienne et du cercle de famille n'ont pu se faire qu'une faible idée du charme, de la puissance et de la richesse de sa nature. Pour comprendre quelle intensité de vie était en lui, ce n'était pas assez d'avoir lu ses livres où tant de savoir s'alliait à un style si coloré et si chaleureux, ou entendu ses sermons et ses discours où une éloquence faite de foi et d'amour parlait si directement à l'âme et à la conscience; il fallait encore l'avoir approché d'assez près pour savoir à quel point cette éloquence était spontanée, et son talent, son esprit, sa verve, la naturelle effusion d'une sensibilité toujours en éveil, d'une âme enthousiaste et désintéressée, constamment mue par l'amour de tout ce qui est beau et bon, par la haine de tout ce qui est laid et impur.

J'ai eu le grand privilège de passer deux années (1860-1862) dans la maison de M. de Pressensé à l'âge où les impressions toutes neuves restent ineffaçables dans l'esprit qui les reçoit; et il avait bien voulu me permettre de continuer, pendant mes années d'École normale (1862-1865,) à considérer sa maison comme un second foyer paternel. Je l'ai

donc vu d'abord tous les jours, puis toutes les semaines, à l'époque où il était, je ne dirai pas dans la force de l'âge (car jusqu'au jour où il a été terrassé par la maladie, les années ne lui ont rien ôté de sa force et de sa jeunesse), mais au premier épanouissement de son talent et de sa renommée, où il s'avançait dans la vie, souriant, heureux, confiant dans la puissance de sa parole et de sa plume pour le triomphe des idées qui lui étaient chères, avide de jouir de toute chose intelligente et belle, de connaître et d'être connu, d'agir et de faire du bien. Tout en consacrant le meilleur de lui-même à la double cause du christianisme évangélique et du développement des Églises libres, tout en ne négligeant ni le soin des pauvres, ni la cure d'âmes, tout en jouant un rôle actif dans les Sociétés religieuses et les réunions pastorales, il ne croyait pas que rien de ce qui est digne de passionner l'humanité, liberté politique, réformes sociales, art, littérature, pût lui rester étranger. C'était bien l'âme la plus chrétienne à la fois et la plus séculière qui fût jamais. Sa foi religieuse était le foyer de sa vie ; mais il n'en enfermait pas les flammes derrière les murs du sanctuaire, il les laissait rayonner sur le monde. Tandis qu'il continuait son grand ouvrage sur les *Trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, il entreprenait la première étude sérieuse qui eût encore été faite sur les rapports de l'Église et de l'État pendant la Révolution et l'Empire ; il visitait la

Palestine, et, au retour, publiait un charmant journal de voyage, *le Pays de l'Évangile*, et une *Vie de Jésus;* il s'associait à la campagne de propagande décentralisatrise et libérale de l'École de Nancy; il dirigeait la *Revue chrétienne*, y écrivait sans relâche et y ajoutait un *Supplément théologique*; il prenait une part active à la rédaction de la *Revue nationale*; il faisait des cours de littérature ancienne, des conférences de philosophie religieuse, des conférences populaires; il créait au faubourg Saint-Antoine des cours et une bibliothèque pour les ouvriers; il suivait avec un intérêt passionné les débats parlementaires auxquels il sentait qu'il était destiné à se mêler quelque jour; il se tenait au courant de toutes les manifestations intellectuelles, expositions, livres nouveaux, théâtre même, et il était un hôte aimé et recherché des salons littéraires qui existaient encore à cette époque à Paris, chez madame Hollond, chez madame d'Haussonville, chez le duc de Broglie.

Comment, au milieu de tous ces travaux, de cette existence en apparence dispersée en tant de sens divers, il trouvait moyen d'être encore l'homme de la famille et du foyer, je ne saurais le dire; et pourtant il me semble qu'il était toujours au milieu de nous, animant notre vie à tous, nous faisant participer à tout ce qu'il voyait, pensait, sentait, nous faisant vivre dans la vibration de son esprit, dans le rayonnement de son cœur. Son image est mêlée à tous mes souvenirs de ce temps; je le revois toujours

présent, non seulement chez lui, mais dans toutes les réunions de famille, chez son ami, parent et collègue M. Bersier, chez sa sœur, chez son excellent père et son admirable mère que nous perdîmes en 1865, qui lui disait sur son lit de mort. «Tu as toujours été un bon fils, me disant tout ; j'ai vécu avec toi. Combien plus maintenant serai-je unie à toi ! » Il avait la faculté de se donner à tous et d'être tout entier à chacun. Sa porte était toujours ouverte comme son esprit et son cœur ; on le trouvait toujours prêt à vous écouter, à vous parler, à vous conseiller, comme s'il n'avait rien eu d'autre à faire. Aux repas et le soir sa conversation, aussi brillante, aussi animée pour les siens qu'elle l'était dans les cercles étrangers les plus choisis, tour à tour spirituelle ou pathétique, grave ou enjouée, fréquemment mêlée de lectures à haute voix, nous ouvrait tous les horizons de la vie et de la pensée. Théologie, philosophie, politique, poésie, tout ce qui est digne d'être admiré et aimé, il nous le faisait admirer et aimer avec lui, soit qu'il nous parlât de Vinet ou de Neander, soit qu'il nous répétât, en rentrant des séances du Palais-Bourbon, les protestations éloquentes des Cinq contre le despotisme impérial, soit qu'il nous lût des fragments des *Misérables*, des articles de Sainte-Beuve ou des vers de la *Légende des Siècles*. Tous les quinze jours il réunissait chez lui quelques jeunes gens pour discuter avec eux des questions de littérature, de philosophie ou de morale.

C'était en somme un merveilleux éducateur que cet homme pourtant si peu pédagogue, si peu capable de diriger les détails de la vie, d'épier les défauts des autres ou de les réprimander. C'était l'éducation par l'enthousiasme et l'exemple. Les pensées vulgaires, impures, égoïstes, ne pouvaient pas naître auprès de lui, ou si elles naissaient, elles étaient balayées par le souffle purifiant de cette âme où la candeur de l'enfant se rencontrait avec l'énergie du héros, où les talents les plus éclatants et les plus divers étaient rehaussés par une simplicité charmante, où la haine du mal s'associait à une exquise indulgence pour les hommes, où un amour naïf de la gloire était ennobli par un désintéressement absolu, où tant d'esprit était uni à tant de bonté et à une sincérité si ingénue. Il n'avait ni goût ni aptitude pour cette partie de l'éducation qui consiste à surveiller les petites choses, à mettre des lisières, pour prévenir les chutes ; mais la plus noble partie du rôle de l'éducateur, qui consiste à inspirer, par l'exemple plus encore que par la parole, l'amour de la vérité, l'amour de la liberté, l'amour des hommes, à faire haïr le mal et l'égoïsme, il le remplissait sans effort, en laissant rayonner autour de lui son âme ardente, pure et généreuse.

Vivre auprès de lui était une joie et un bienfait.

Il ne serait pas juste, en parlant de la vertu éducatrice de son influence, de ne pas ajouter que cette influence ne peut pas être séparée de celle qu'exerçait à côté de lui une femme éminente par l'esprit

comme par le cœur, qui a été associée à toutes ses pensées et à tous ses actes. Il est impossible à ceux qui ont eu le bonheur de vivre auprès d'eux de distinguer ce qu'ils ont reçu de l'un de ce qu'ils ont reçu de l'autre, comme de dire ce que chacun d'eux pouvait devoir à l'autre dans une existence conjointement consacrée aux travaux de l'intelligence, au bien des âmes et au soulagement des souffrances humaines.

UN EXPLORATEUR PHILOSOPHE

N. DE MIKLUHO-MACLAY[1]

On sait la profonde impression produite au XVIIIe siècle par les voyages de Cook et de Bougainville dans les îles de l'Océanie, par leurs relations sur les mœurs des peuples sauvages qui les habitaient, dont les uns par leur férocité semblaient plus rapprochés de la bête fauve que de l'homme, dont les autres, au contraire, sans être plus civilisés, paraissaient aux yeux des hommes du XVIIIe siècle avoir conservé la douceur et la naïveté d'un âge d'or disparu. Malheureusement, les premiers observateurs de ces races primitives non seulement ne purent pas les étudier assez longuement, mais n'étaient nullement préparés à

1. *Biographical sketch of Nicholas de Mikluho-Maclay*, communicated to the royal geographical Society, by E.-S. Thomassen. Brisbane, 1882.

entreprendre sur elles des investigations vraiment scientifiques. On avait des idées préconçues et fausses sur la bonté naturelle de l'homme, que la civilisation seule aurait corrompue et altérée ; d'autre part on ne soupçonnait même pas les principes et les méthodes qui guident aujourd'hui les recherches de la biologie, de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la linguistique, de la mythologie comparée et de la psychologie comparée. On ignorait même quelles questions doit se poser l'observateur, et de quelle manière il doit s'y prendre pour écarter autant qu'il est possible les causes d'illusion et d'erreur. Aussi tous les récits des voyageurs antérieurs à notre siècle, si intéressants et si émouvants qu'ils soient souvent, et bien qu'ils renferment une foule de détails précieux pour les savants d'aujourd'hui, sont-ils loin de nous apprendre ce que nous souhaiterions le plus d'y trouver.

De notre temps, bien que les sciences dont je parlais tout à l'heure ne soient encore qu'à leurs premiers essais, les savants qui entreprennent des voyages d'exploration savent du moins sur quels points ils doivent faire porter leurs recherches, de quelle manière ils doivent observer, quels sont les renseignements et les documents qui peuvent être utiles à la science. Malheureusement, plusieurs causes viennent mettre obstacle à l'efficacité de leurs investigations et diminuer l'importance des résultats qu'ils obtiennent.

Tout d'abord, la plupart des explorateurs séjour-

nent trop peu de temps dans les pays qu'ils visitent pour ne pas être exposés à une foule d'erreurs. Je ne parle pas seulement des voyageurs-amateurs qui, après avoir fait le tour du monde, sinon en quatre-vingts jours, du moins en huit ou neuf mois, dissertent sur les mœurs, la religion et la langue de tous les peuples du globe. Je parle des explorateurs sérieux, mais qui ne disposent que de ressources pécuniaires restreintes et d'un temps limité, et qui ont hâte de mettre à profit leurs observations pour les communiquer au monde savant. Combien de fois n'ont-ils pas pris un fait exceptionnel pour un usage général? Combien de fois n'ont-ils pas attribué aux peuples étrangers des idées ou des sentiments que ces peuples n'ont jamais eus? Combien de fois une connaissance insuffisante de la langue ne leur a-t-elle pas fait commettre les plus risibles quiproquos? On peut à la rigueur étudier d'emblée la géologie, la flore et la faune d'un pays; mais s'il s'agit d'étudier des hommes, il faut s'y reprendre à plusieurs fois, il faut multiplier les observations et les expériences, il faut surtout avoir le temps de conquérir leur confiance, pour entrer dans leur intimité et les connaître tels qu'ils sont. Sans doute, il y a eu des explorateurs qui ont pu et su revenir avec une infatigable patience dans les mêmes régions et qui ont fini par y être vraiment chez eux, comme Livingstone dans l'Afrique centrale, Schweinfurth dans la haute Égypte, M. de Brazza sur l'Ogooué; mais ils sont rares, et d'ailleurs

Livingstone était plutôt un missionnaire et un explorateur qu'un ethnographe et un anthropologue ; Schweinfurth est avant tout un naturaliste et M. de Brazza un colonisateur.

Une autre cause d'erreurs réside dans la trop grande hâte que mettent la plupart des explorateurs à généraliser leurs observations, à chercher une explication subjective aux faits qu'ils recueillent, à faire d'une manière prématurée de l'anthropologie comparée. Ils se laissent alors guider dans leurs observations par des idées préconçues ; ils cherchent des confirmations à leurs prévisions, au lieu de se borner à recueillir les faits avec une impartialité, une objectivité absolues. L'un est entraîné par ses préoccupations religieuses ou irréligieuses ; un autre par ses théories ethnographiques ; tous par le besoin impérieux de l'esprit humain de comparer, de généraliser, de conclure, d'animer les faits par des idées. On ne se résigne pas à être un simple collectionneur de faits ; on veut les classer, en faire la synthèse, avoir le mérite d'apporter des vues nouvelles sur la psychologie ou l'histoire de la civilisation.

Enfin, une des plus graves difficultés qui compliquent aujourd'hui la tâche des explorateurs, c'est qu'il est bien rare de rencontrer un peuple qui n'ait pas subi plus ou moins profondément l'influence de civilisations étrangères ; dans le mélange des coutumes et des idées, il est malaisé de discerner ce qui appartient en propre à chacun. Même pour l'étude de

la faune et de la flore, on a grand'peine à savoir quelles plantes, quels animaux, sont véritablement indigènes, quels sont ceux qui ont été acclimatés. Combien n'est-il pas plus difficile, quand on étudie les mœurs, les idées et la langue d'un peuple, de séparer ce qui constitue son originalité de ce qu'il a appris de l'étranger ! L'immense continent africain, qui est resté jusqu'à une époque toute récente presque inconnu aux Européens, a subi jusque dans ses profondeurs une série d'influences et de bouleversements qui ont modifié plus ou moins toutes les races qui l'habitent. Nous ne savons pas jusqu'où le christianisme avait pu pénétrer par l'Abyssinie ; l'islamisme s'est infiltré jusqu'au centre de l'Afrique ; et l'on a récemment découvert que la langue des Bassoutos était comprise sur la rive droite du Zambèze, à deux mois de marche de Lessouto : c'est que des Bassoutos avaient établi par la conquête un empire sur les bords du Zambèze, empire aujourd'hui détruit, mais qui a laissé des traces profondes chez les peuplades qui en ont fait partie. De même, en Océanie, il est bien peu d'îles qui n'aient été visitées soit par les Européens, soit par les Malais, et dont les populations n'aient pas été plus ou moins modifiées par ces influences extérieures.

Ce qui donne un prix tout particulier aux explorations de N. de Mikluho-Maclay, c'est qu'il a su, autant qu'il était possible, écarter les causes d'erreur dont je viens de parler. Il a su trouver un peuple et

un pays restés, plus que tous les autres, à l'abri de toute influence étrangère ; il y a séjourné suffisamment longtemps pour avoir le droit d'en parler en connaissance de cause ; enfin, une idée à la fois très élevée et très austère des devoirs de la science a fait de lui un observateur d'une prudence extraordinaire, qui n'affirme rien avant de l'avoir constaté par une série d'expérience, et qui se garde avec soin de toute généralisation, de toute induction précipitées. C'est là ce qui donne aux travaux de M. de Maclay sur la Nouvelle-Guinée, une valeur exceptionnelle.

I

Nicolas de Mikluho-Maclay est né à Nijni-Novgorod, en 1847, d'une famille originaire de l'Ukraine. Son arrière-grand-père commandait une *sotnia* de cosaques du Dnieper, et quand Catherine II, après la conquête de l'Ukraine, divisa les Cosaques, jusqu'alors égaux, en nobles et non nobles, l'ancêtre de notre voyageur, qui s'était distingué à l'assaut de la forteresse turque d'Okshakoff, fut classé parmi les nobles. D'abord élevé dans sa famille, Nicolas de Mikluho-Maclay perdit son père à l'âge de onze ans et acheva ses études secondaires dans le collège de

Saint-Pétersbourg. L'isolement qui fut pour lui le résultat de la mort de son père contribua à lui donner ce goût de la solitude, cette énergie et cette indépendance de caractère qui lui ont permis d'accomplir des voyages impossibles pour tout autre que lui. Du collège il passa à l'Université de Saint-Pétersbourg. Impliqué à tort dans des troubles universitaires auxquels le gouvernement donnait une portée politique, et dédaignant de se disculper, il alla continuer ses études en Allemagne. Il s'y distingua d'abord dans l'étude du droit pendant les deux ans qu'il passa à Heidelberg, sous la direction de Mittermayer et de Bluntschli, puis dans les études de médecine et de sciences naturelles, à Leipzig et à Iéna. Il avait déjà suivi à Heidelberg les cours de Bunsen, Kirchof et Helmholz; à Iéna il eût pour maître C. Gegenbaur et Hæckel, qui décidèrent sa vocation pour l'anatomie comparée. En 1868 et en 1870, il publiait des études sur les éponges[1], et dans cette même année 1870 il faisait paraître à Leipzig un premier volume sur le système nerveux des Vertébrés[2].

A ce moment, le démon des voyages avait déjà saisi M. de Maclay, et c'était par des découvertes dans

1. « Beitraege zur Kenntniss der Spongien » dans la *Ienaische Zeitschrist fur Medicin und Naturwissenschaften*, Bd. IV. — Ueber einige Schwæmme des Nordlichen Stillen Oceans und des Eismeeres » dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XV, n. 1, 1870.

2. « Beitraege zur vergleichenden Anatomie des Gehirnes der Wirbelthiere ».

des régions lointaines qu'il voulait enrichir le domaine de l'anatomie comparée. En 1866 il visita Madère, les Canaries et le Maroc avec MM. Hæckel, Greef et Fol ; en 1869, il explora les côtes de la Mer Rouge et de l'Asie Mineure. Enfin, en 1871, il dit un long adieu à la Russie et à l'Europe, s'embarqua sur la corvette russe *Vitiaz*, et aborda au Brésil, en Patagonie, au Chili et dans plusieurs îles du Pacifique.

C'est alors qu'il conçut le dessein le plus original et le plus hardi. Persuadé que les violences exercées par les sauvages contre les Européens sont le plus souvent la conséquence des violences exercées par les Européens eux-mêmes ou de la cupidité allumée chez les sauvages par les objets qui servent au troc et au négoce, convaincu que la plupart des explorateurs n'observent que d'une manière incomplète et superficielle, parce qu'ils ne prennent pas le temps nécessaire pour entrer dans l'intimité des indigènes et parce que, voyageant avec une escorte, ils forment au milieu d'eux comme une colonie étrangère, il résolut de vivre seul ou presque seul, séparé de toute communication avec le monde civilisé, au milieu même des sauvages, en simple particulier, sans prétendre ni les instruire, ni leur commander, ni les exploiter en commerçant avec eux. Et quelle contrée choisit-il pour faire cette audacieuse expérience? Une portion de la côte N.-E. de la Nouvelle-Guinée située entre le cap Croisilles et le cap du Roi-Guillaume, où jamais n'abordait aucun navire et qui

était marquée sur les cartes par une de ces lignes de points qui indiquent les terres inconnues. Il savait que les Papous étaient considérés comme occupant le dernier échelon de la race humaine, comme les plus dangereux des anthropophages, comme les derniers représentants de l'âge de la pierre. Il ne pouvait trouver un plus beau sujet d'étude. Les officiers du *Vitiaz*, des voyageurs qui avaient depuis longtemps l'expérience des races polynésiennes, eurent beau lui représenter que son projet était insensé, qu'il courait à une mort certaine, il tint bon et se fit débarquer, au mois de septembre 1871, avec deux serviteurs seulement, un Polynésien et un Hollandais. Le charpentier du *Vitiaz* leur construisit une cabane de sept pieds de profondeur sur quatorze de longueur, sur la côte sud du golfe de l'Astrolabe, près d'une baie nommée par M. de Maclay *Port Constantin*. Le 26 septembre, la corvette russe abandonnait le voyageur à sa destinée.

Si l'imagination voulait se figurer l'homme qui venait de prendre cette résolution héroïque, elle se le représenterait, je pense, taillé en hercule et respirant l'audace dans ses regards, dans ses gestes, dans toute sa personne. Il n'en était rien. M. de Maclay était un homme petit, maigre, presque chétif, blond, à la chevelure frisée, aux yeux clairs, aux gestes rares, à l'attitude réfléchie et passive. Toute son énergie était intérieure ; toute sa force était dans ses nerfs. Son courage était fait avant tout

de sang-froid et de patience. Ce n'est que chez les natures slaves que l'on trouve de pareils miracles d'endurances, d'indifférence à tout ce qui n'est pas le but poursuivi. Quel était donc ce but ? Bien peu, parmi ceux-mêmes qui connaissaient M. de Maclay, pouvaient le comprendre. Pour les uns, il devait y avoir dans son passé quelque aventure tragique qui avait donné le dégoût de la vie; pour d'autres, il était un adepte du pessimisme allemand, qui voulait montrer par un éclatant exemple son mépris de la civilisation moderne ; pour d'autres enfin, il était un original et un orgueilleux qui cherchait à faire ce que personne n'avait osé faire avant lui, dût-il y laisser ses os. Il était difficile, en effet, de se persuader ce qui pourtant était la vérité : c'est que ce jeune homme de vingt-quatre ans, qui confiait si candidement sa vie à un pays ravagé par des fièvres meurtrières et à des peuplades cannibales, était simplement un savant désireux d'enrichir la science de faits nouveaux. C'est le dévouement à la science, je dirai même la foi en la science, qui a été son inspiration comme son seul soutien dans des épreuves inouïes. Il avait si peu l'amour du bruit et de la gloire, que pendant douze ans c'est à peine si quelques géographes et quelques anthropologues ont connu son nom en dehors de la Russie. S'il n'a publié que des travaux de détail, c'est qu'il ne voulait rien avancer sans être sûr de ses observations, c'est qu'il voulait recueillir des matériaux complets et

précis, c'est enfin qu'il ne voulait publier ces matériaux que d'une manière qui pût satisfaire entièrement sa conscience de savant. Il avait horreur du charlatanisme, de tout ce qui peut ressembler à une pose ou à une réclame. Il servait la science comme d'autres prêchent une religion, en se détachant, autant que l'homme le peut, de tout intérêt personnel.

Il avait voulu être seul chez les Papous ; son vœu fut exaucé au delà de ses désirs. Son serviteur polynésien tomba malade aussitôt après le départ du *Vitiaz* et mourut au mois de décembre 1871 ; quant au Hollandais, il fut envahi par une telle terreur qu'il était impossible de le faire sortir de la cabane, et qu'il ne fut qu'un embarras et une bouche inutile pour M. de Maclay.

Si ses serviteurs ne répondirent pas à son attente, les Papous du moins étaient bien ce qu'il avait espéré. Il était impossible de trouver une race plus primitive, plus rapprochée de ce qu'a dû être partout la race humaine à ses origines. Ce n'est nullement, du reste, une race abâtardie. Elle est grande et forte; la richesse du sol en plantes comestibles assure à tous les indigènes une large subsistance ; leur cannibalisme ne s'exerce que lorsqu'ils ont tué un ennemi, pour ne pas laisser perdre une nourriture toute prête et pour s'approprier ainsi les qualités du mort. En fait d'animaux domestiques, ils n'ont que les chiens et les cochons, mais en grand nombre, et l'on voit des femmes nourrir de leur lait, dans une promis-

cuité fraternelle, leurs petits enfants, leurs petits cochons et leurs petits chiens. Il y a aussi des poules, mais qui perchent sur les arbres et dont on ne peut utiliser les œufs. Race agricole et maritime, les Papous vivent des produits de la pêche, des fruits de leurs champs et de leurs forêts, et de tous les oiseaux, reptiles et insectes qu'ils trouvent dans leurs courses, car il n'y a pas de bêtes féroces à chasser. Leurs armes comme leurs instruments et leurs ustensiles sont exclusivement en bois, en pierre, en os et en terre. C'est M. de Maclay qui leur a appris ce que c'est que des clous, des marteaux, des couteaux et des scies. Ils ont du feu, indispensable non seulement pour cuire les aliments mais aussi pour se chauffer et se sécher dans un climat très humide, où il n'y a jamais plus de 30° centigrades ; mais, chose étrange, ils ignorent l'art de faire du feu en faisant tourner un bâton dans un trou creusé dans un morceau de bois sec, ou en heurtant deux cailloux l'un contre l'autre ; ils se donnent le feu de maison à maison, de village à village. Ils sont polygames, mais chaque femme habite une case séparée avec ses enfants ; et s'ils ignorent la pudeur, ils ignorent aussi les vices raffinés et contre nature qui sont si répandus en Océanie. Non seulement ils ne forment pas des États, mais ils n'ont pas de confédérations de villages ; dans chaque village, il n'y a pas de chef. On décide tout en commun, conformément à l'avis qui paraît le plus sage, et c'est celui dont l'avis prévaut qui se trouve

temporairement investi de l'autorité. De même, il n'y a ni religion, ni temples, ni prêtres, ni idoles, pas même de grigris ; il n'y a que quelques superstitions fétichistes attribuant à des objets un pouvoir magique, bienfaisant ou funeste. Dans leur langue assez pauvre, les Papous ne paraissent pas s'élever au delà des idées concrètes les plus simples. Malgré ce faible degré de civilisation, malgré la fréquence des meurtres et des guerres de village à village, ils ont des mœurs relativement douces ; les femmes, sur qui retombent la plupart des travaux manuels, ne sont pas maltraitées, et l'on peut dire que, dans la liberté de leur vie sauvage, les Papous vivent, sinon heureux, du moins contents ; plus heureux assurément que la plupart de leurs congénères de l'Océanie, devenus la proie de la rapacité des hommes blancs. Aussi M. de Maclay a-t-il donné à un archipel d'une trentaine d'îles, situé près de sa côte, le nom d' « Archipel des hommes contents ».

Tel était le peuple au milieu duquel M. de Maclay allait vivre pendant de longs mois. Il ne savait pas un mot de leur langue ; son Polynésien malade ne pouvait lui être d'aucun service ; sa situation était des plus critiques. Il était probable que les Papous ne le tueraient, ni par simple férocité, ni par nécessité, ni par gourmandise ; mais ils pouvaient le tuer par amusement, par curiosite, par cupidité, pour s'emparer de ses bagages. La curiosité fut, en effet, le principal sentiment qu'éveilla la présence

d'un blanc chez ces sauvages, qui n'en avaient jamais vu. Leur première idée fut de l'éprouver, et, toutes les fois qu'il sortait, ils se mettaient à lui lancer des flèches et des javelots de façon à le frôler sans l'atteindre, ou venaient même lui toucher le cou avec leurs armes, en menaçant de l'en frapper. Ce jeu était assez dangereux ; un maladroit pouvait le tuer par mégarde ; il eut ses habits percés et la tête éraflée ; mais il opposa à ces taquineries océaniennes une souriante et impassible indifférence, qui frappa les sauvages de respect et leur persuada qu'ils avaient affaire à un être d'une race supérieure. Ils furent bien vite convaincus que cet homme, qui n'avait pour toute arme que son parasol, son crayon et son calepin, ne voulait pas leur faire du mal, et par quelques services qu'il leur rendit, soit par ses connaissances médicales, soit en leur prêtant ses outils de fer, ils virent qu'il pouvait leur faire du bien. Cependant M. de Maclay ne chercha pas à agir sur eux, à intervenir dans leurs affaires; il s'attacha seulement à gagner leur confiance, de façon à pouvoir les approcher de très près, étudier leurs mœurs et apprendre leur langue. Qui pourrait dire ou même s'imaginer ce qu'il lui a fallu de patience, de force morale, pour traverser ces lents mois pendant lesquels, seul au milieu de peuplades hostiles, souvent abattu par la fièvre, il faisait de longs efforts pour comprendre ceux qui l'entouraient et se faire comprendre d'eux ?

Diverses circonstances heureuses vinrent accroître le prestige dont il jouissait déjà, grâce à son courage. Cherchant un jour un objet dans sa cabane, il eut l'idée d'allumer un feu de bengale bleu, qui lui avait été donné par un capitaine de navire. Cette lumière bleuâtre fut aperçue par les indigènes ; elle fut pour eux une révélation. Ils furent persuadés que c'était un peu de la lumière de la lune que l'étranger avait apportée avec lui. Dès lors son origine était bien évidente. Il ne fut plus pour eux que *Kaaram-tamo*, « l'Homme de la Lune ». Un peu plus tard, des indigènes qui lui avaient promis de venir lui servir de guides et de porteurs pour une excursion lui manquèrent de parole à plusieurs reprises. Il se rendit à leur village, leur fit de sévères reproches et leur dit qu'il prendrait des hommes d'un autre village. Un des assistants lui ayant demandé s'il était vraiment très fâché et s'il les punirait, il se contenta de répondre : « Vous verrez. » Rentré dans sa cabane, un des tremblements de terre très fréquents dans ces parages, — ils se reproduisent dix à douze fois par an, — eut précisément lieu avec une grande violence. Bientôt M. de Maclay entend à quelque distance de sa case des cris, des pleurs, des gémissements. Tout le village était accouru, n'osant approcher trop près; ils étaient à genoux, suppliant, criant: « Arrête, pardonne-nous, nous ne le ferons plus! » Une autre fois, comme il prenait du thé sous l'espèce de

vérandah de sa cabane, qui regarde la mer, la lampe à esprit-de-vin se renversa, et l'alcool continua à brûler à terre tout en coulant. Quelques Papous qui étaient là se jetèrent à ses pieds en lui disant : « Je t'en prie, ne mets pas le feu à la mer, ne brûle pas la mer. »

Une circonstance plus grave et plus dramatique acheva de convaincre les Papous que l'Homme de la Lune n'était pas un homme comme eux et que la mort n'avait pas de pouvoir sur lui. Il entra un jour dans une des grandes cases qui servent aux indigènes de lieu de réunion pour les hommes, — nous dirions presque de *club*. Les femmes vivent à part dans leurs cases avec leurs enfants en bas âge. Les hommes vivent ensemble dans de vastes cabanes ; ils y gardent leurs armes, leurs instruments de musique ; ils y mangent et surtout ils y causent. M. de Maclay s'aperçut qu'on discutait très vivement à son sujet. Enfin un indigène qu'il connaissait assez bien, nommé Saül, s'approcha de lui et lui dit : « Nous voudrions savoir si tu peux mourir comme nous. » M. de Maclay était fort embarrassé. Il avait pour principe, en tout pays, mais surtout vis-à-vis des peuples enfants, habitués au mensonge et à la ruse, de ne rien dire qui ne fût la stricte vérité. Il aimait à répéter un proverbe hindou qui déclare que la chose la plus certaine qu'il y ait au monde c'est la parole d'un honnête homme. Il avait si bien su inspirer aux Papous le respect de sa parole, qu'il

était devenu proverbial, sur la côte qu'il habitait de dire : « Ballan Maclay hudi ; — la parole de Maclay est une. » Mais, d'un côté, s'il disait qu'il pouvait mourir, le respect qu'il inspirait ne serait-il pas altéré et ne serait-on pas tenté de faire l'expérience? Il se promena quelques instants sans répondre : puis, avisant une lance suspendue à la muraille, il la décrocha, la tendit à Saül, se plaça devant lui et lui dit : » Essaie. » Saül brandit un instant l'arme pesante, puis la laissa retomber et la remit en place en disant : « Tu ne dirais pas cela, si tu pouvais être tué. » Depuis lors, jamais une question aussi indiscrète ne lui fut adressée. Dans une course de montagne, il lui arriva de faire une chute grave et de rester longtemps étendu sans connaissance; quand il revint à lui, il entendit les indigènes qui l'avaient accompagné se dire les uns aux autres : « Tu vois, il remue; tu vois bien qu'il ne peut pas mourir. »

Dans un autre voyage, ayant appris que des hommes d'un village voulaient le tuer, il se rendit aussitôt chez le chef de ce village et fit convoquer ceux-mêmes qui avaient comploté contre lui. Quand ils furent réunis en sa présence, il leur dit « qu'il allait dormir, et que, puisqu'ils voulaient le tuer, ils feraient mieux d'accomplir leur dessein pendant son sommeil, avant que le repos lui eût rendu des forces. » Ils furent tellement convaincus qu'il devait avoir un pouvoir magique pour les défier

ainsi, que le lendemain matin ils vinrent implorer son pardon en lui apportant des présents.

C'est cet imperturbable sang-froid, uni à une intelligence très pénérante du caractère des sauvages, qui a donné à M. de Maclay l'incroyable ascendant qu'il a exercé sur les Papous. Nous en citerons encore un exemple. Comme il allait partir pour une excursion de plusieurs jours dans l'intérieur du pays, il était fort inquiet de laisser ses bagages et ses vivres dans sa cabane, d'autant plus qu'il connaissait encore très mal la langue des Papous et ne savait comment leur recommander de respecter son bien. Il se disait que plus il barricaderait fortement sa porte, plus leur curiosité serait éveillée et plus ils auraient envie de pénétrer. Voici quel expédient il trouva. Comme ils étaient réunis en grand nombre dans sa cabane pour lui dire adieu, il se mit à planter des deux côtés et du haut en bas de la jointure de la porte de petits clous, puis il sortit de sa poche un peloton de fil blanc très mince qu'il fit passer en lacet de clou en clou de façon qu'on ne pût ouvrir la porte sans le briser. Montrant alors aux indigènes cette clôture aussi fragile qu'une toile d'araignée, il les menaça du doigt et partit. Il comptait sur la croyance des Papous au pouvoir magique de certains objets. Quand il revint, le fil était intact.

Il y avait près d'un an et demi que M. de Maclay séjournait à Port Constantin quand il tomba sérieu-

sement malade. Il avait déjà réuni de nombreuses notes anthropologiques, météorologiques et géographiques, qu'il enterrait de temps en temps à une place convenue avec les officiers du *Vitiaz*, afin qu'au cas où il ne serait pas retrouvé vivant, ses travaux du moins ne fussent pas perdus. Il était de plus en plus convaincu qu'il allait succomber, quand, le 19 décembre 1872, il vit apparaître la corvette russe *Isumrud*. Le bruit avait couru que M. de Maclay avait été massacré et on venait chercher ce qui pouvait rester de lui.

Ce ne fut pas sans regret que le voyageur quitta cette côte qui porte et portera désormais le nom de côte Maclay [1], et qu'il dit adieu à ses amis, à ceux qu'il pouvait désormais appeler « ses hommes », car ils lui étaient profondément dévoués. On peut dire qu'il les avait élevés d'un degré au point de vue social et religieux ; il était devenu, sans l'avoir voulu, leur chef et leur dieu. Il leur promit de revenir aussitôt que possible. Il s'embarqua sur l'*Isumrud* qui le transporta par Ternate, Cébou, Manille, Hong-Kong et Singapour à Java. Il reçut à Buitenzorg la plus cordiale hospitalité chez le gouverneur général des Indes hollandaises, M. J. Loudon, et publia dans

1. La côte Maclay, entre le cap Croisilles et le cap du Roi Guillaume, a environ cent cinquante milles anglais de longueur sur cinquante de profondeur. Elle compte au moins vingt mille habitants. M. de Maclay en a le premier dressé une carte exacte.

une revue de Batavia les premiers résultats de ses observations [1].

II

A peine rétabli, M. de Maclay résolut d'aller visiter la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, appelée *Papoua-Koviay* par les commerçants des Moluques qui y viennent y trafiquer, Ici M. de Maclay ne songeait pas à un séjour, il ne faisait qu'un voyage : aussi était-il accompagné de dix-sept serviteurs, dont les uns étaient des Papous, d'autres des indigènes de Ceram, d'autres enfin des métis chrétiens. Il s'établit dans un admirable emplacement appelé *Aiva*, en face d'un archipel du nom de Mavara. Il y poursuivit ses observations sur l'histoire naturelle et l'ethnographie de la Nouvelle-Guinée, et là aussi il

1. Ces articles, publiés en 1873 dans la *Natuurkundig Tijdschrift voor Nederlandsch Indie*, Deel XXXIII, sont intitulés : 1. Anthropologische Bemerkungen über die Papuas der Maclay-Küste in New-Guinea. — 2. Ueber Brachyocephalie bei den Papuas von New-Guinea. — 3. Ethnologische Bemerkungen über die Papuas der Maclay-Küste in New-Guinea, I und II. — 4. Notice météorologique concernant la côte Maclay en Nouvelle-Guinée. — M. John C. Galton a analysé ces travaux dans le journal anglais *Nature*, en février 1874.

eut occasion de montrer quel ascendant son sang-froid pouvait exercer sur les natures les plus féroces.

Pendant une de ses absences, les indigènes de Marava, conduits par leur chef, vinrent attaquer un village voisin de la résidence de M. de Maclay, pillèrent sa cabane et massacrèrent la femme d'un chef qui s'y était réfugiée, avec sa petite fille, âgée de dix ans. Cette enfant venait souvent jouer auprès de M. de Maclay, et c'était dans une intention de malveillance personnelle contre l'Européen que le rajah de Mavara l'avait égorgée et coupée en morceaux. Quand le voyageur revint et trouva sa maison dévastée et ensanglantée, il déclara aux hommes de sa troupe qu'il resterait à Aiva jusqu'à ce qu'il eût puni le rajah de Mavara ; quinze de ses hommes vinrent successivement lui dire qu'ils allaient le quitter, quand, heureusement, les deux métis chrétiens qu'il avait avec lui déclarèrent qu'ils partageraient son sort et leur décision ramena au devoir les trembleurs... Il se passa des semaines avant que M. de Maclay eût une occasion de mettre à exécution sa menace, et il ignorait lui-même comment il en viendrait à bout, quand un beau jour on lui annonce que le rajah de Mavara est débarqué, suivi d'un assez grand nombre de ses hommes. Aussitôt sa résolution est prise ; il ne la confie qu'à un seul de ses hommes, un Papou nommé Moï-Birit, et lui demande s'il veut l'accompagner pour arrêter le chef Mavara, « Oui, répondit-il, si tu marches devant. » M. de Maclay prend

son revolver, donne une forte corde à Moït-Birit et s'avance vers le canot où se trouvait le rajah, une espèce de géant à la face bestiale. Le petit Européen se jette sur lui et le saisit à la gorge en lui plaçant son revolver entre les dents. Il le tire sur le rivage, tout tremblant de peur ; il crie aux Papous qui l'entourent : « Voilà le rajah de Marava qui a commis des meurtres dans ma cabane, et que je prends comme prisonnier », et il ordonne à Moï-Birit de lier solidement le misérable. Les Papous, tous armés, semblaient hésiter sur le parti qu'ils allaient prendre ; quelques-uns se cachaient derrière les buissons, d'autres avaient une attitude menaçante. M. de Maclay remit son revolver dans sa ceinture et marcha vers eux en disant : « N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal. C'est le rajah de Mavara contre qui je suis irrité, non contre vous. Je l'ai fait prisonnier. Vous, déposez vos armes devant moi ; aidez-moi à embarquer cet homme dans mon bateau, je vous donnerai du tabac. » Domptés par cette attitude de commandement et séduits par la perspective du tabac promis, les Papous embarquèrent le rajah et tous les bagages du voyageur. M. de Maclay fit alors venir la femme de son prisonnier, lui promit de le laisser en vie et lui offrit de l'emmener avec lui. Elle refusa avec empressement et parut peu affligée d'être débarrassée d'un aussi redoutable mari. Le rajah fut livré aux autorités hollandaises et gardé en prison.

M. de Maclay se rendit à Amboine, où la maladie le retint quelque temps, puis il retourna à Java par Ternate, Menado, Gorontalo et Macassar. Il resta à Java pendant les trois mois d'août, septembre et octobre 1874, occupé à rédiger quelques notes sur son dernier voyage [1] ; en novembre il partit pour une exploration dans la presqu'île de Malacca.

Toute l'année 1875 fut employée par M. de Maclay à visiter la péninsule malaise. Malgré la bienveillance que lui témoignèrent le maharajah de Johore et le roi de Siam, qui lui donnèrent des recommandations, le premier pour les chefs de son territoire, le second pour ses vice-rois et ses gouverneurs, il eut à lutter contre de grandes difficultés, causées à la fois par l'insalubrité du climat, par le mauvais vouloir des rajahs malais et par l'extrême défiance des races nègres de l'intérieur, qui étaient le principal objet de son voyage et qui s'enfuient dans les montagnes à l'approche de tout étranger. Il réussit pourtant à étudier les populations noires qui occupent les jungles de Lahore, les Jakuas, les Oran Rajets et les Oran-Utans, et à traverser les principautés de Pahang, Kalantan, Sa, Legge, Rumen, Jalor, Jarom, Patani, Todion, Teba, Tschena, et Songora. Il fit à travers ces principautés un voyage de cent soixante-trois jours, partie en canot ou à dos

1. Deux notices parurent à Batavia en 1874, dans la *Natuurkundig Tijdschrift* : 1. Meine Zweite Excursion nach New Guinea. — 2. Einiges ueber dei Dialecte der Papuas-Koviay.

d'éléphant, et surtout à pied. Ce voyage, qui n'avait jamais été fait par aucun Européen, eut les plus importants résultats pour l'ethnographie. M. de Maclay mit hors de doute la parenté des nègres de la péninsule malaise avec les négritos et les nègres des îles Andaman, et permit dès lors de déterminer de quelle manière ces populations noires se rattachent à celle de l'Asie du Sud-Est[1].

III

Au mois de décembre 1875, M. de Maclay était de retour pour la troisième fois à Java, où il consignait dans trois brochures les principaux résultats de son voyage[2], et se préparait à tenir la promesse faite à ses amis de la côte Maclay en retournant parmi eux.

1. M. Virchow, dans la réunion de la Société anthropologique de Berlin du 21 novembre 1876, a parlé avec une haute estime du courage déployé dans cette exploration par M. de Maclay et des importants résultats de son voyage.

2. 1. Eine ethnologische Excursion in Johor. Dec. 1874 — fev. 1875 (trad. en anglais dans le *Journal of Eastern Asia*, juillet 1875). — 2. Ethnologische Excursion in der malayischen Halbinsel, Nov. 1874 — Oct. 1875. — 3. Einiges über die Dialecte der melanesichen Volkerschaften in der malayischen Halbinsel.

En effet, en janvier 1875, il s'embarqua à bord d'un petit schooner, le *Sea-Bird*, visita les îles de Gebi, Saint-David, Uliti, l'archipel Jap, les îles de l'Amirauté où il fit de nombreuses observations, les groupes Lub et Ninigo, et enfin aborda *chez lui*, près du village de Bongu, où on le débarqua avec trois domestiques (un Javanais et deux natifs des îles Pelew), une centaine de caisses et une maison de bois à deux étages, construite à Singapore.

Combien ce retour était différent de l'arrivée en Nouvelle-Guinée en 1871 ! Au lieu d'une défiance hostile, c'était une joie enthousiaste qui l'accueillait. Rien n'avait été oublié pendant ces quatre années. Il retrouvait ses amis plus dévoués que jamais, car il leur avait promis de revenir et ils voyaient « que Maclay n'avait qu'une parole ». Il put librement et sans crainte faire de nombreux voyages dans l'intérieur et explorer en canot les cent cinquante milles de la côte Maclay. Tous les villages auraient voulu lui donner l'hospitalité. On le suppliait d'accepter dans chaque village une case et une femme. Mais M. de Maclay savait qu'il importait à son prestige, à sa sécurité comme à sa santé, de conserver le régime vigilant et austère qu'il avait toujours mené, et de maintenir les natifs à une distance respectueuse. La seule chose qu'il accepta, fut une maison construite par les Papous à l'imitation de la maison apportée de Singapore. Elle fut élevée à Ayiru, dans la petite île de Bili-Bili, en face de Bongu.

Là il continua ses travaux scientifiques, se perfectionna dans la connaissance de la langue papoue, dont il arriva à connaître le tiers environ, et se mit à songer à ce que deviendrait sans lui et après lui cette terre à laquelle son nom restera attaché. Il avait eu beau se défendre de modifier en rien les mœurs et les idées des natifs, les considérer avant tout comme des sujets d'étude, se détacher autant qu'il le pouvait des intérêts humanitaires pour ne songer qu'aux intérêts scientifiques, il ne pouvait s'empêcher de songer mélancoliquement à ce que deviendraient ses hommes de la côte Maclay, le jour où des commerçants brutaux et rapaces, des colons avides, des missionnaires fanatiques, viendraient, sous prétexte de civilisation, troubler leurs habitudes séculaires[1]. Il avait été frappé de ce fait que presque partout en Océanie, sauf dans quelques îles anglaises, le seul résultat de la présence des Européens est pour les natifs de leur apporter des vices nouveaux, d'exaspérer leur férocité et finalement de les anéantir, de les faire disparaître après les avoir dépouillés. Il avait été indigné de tout ce qu'il avait vu de violences, de déloyautés commises, sous couleur de commerce, par les *traders* de toute nation qui écument le Pacifique. Il avait surtout été indigné des abus, disons mieux, des infamies qui se cachent en Océanie sous

1. Les craintes de M. de Maclay se sont réalisées. L'Allemagne s'est emparée de sa côte, et toute la partie morale de son œuvre a été anéantie.

le nom de « Trafic du travail libre », *Free labour trade*, c'est-à-dire ce commerce de travailleurs noirs qui sont vendus pour trois ans par des contrats soi-disant volontaires. Il résolut de faire tous ses efforts pour mettre la population de la côte Maclay à l'abri du *Free labour trade*, à l'abri aussi du commerce de l'eau-de-vie et des armes à feu, et pour lui garantir la propriété de son sol[1]. En même temps il usait de son énorme influence pour empêcher les Papous de se faire la guerre de village à village, ce qui était en même temps supprimer l'anthropophagie. C'était une œuvre difficile chez un peuple où l'on n'est considéré comme vraiment un homme, où l'on n'a le droit de porter des plumes de cacatoès blanc, que lorsqu'on a tué deux ennemis. Bien souvent les natifs sont venus en pleurant le supplier de les laisser partir en guerre ; il le leur défendait et ils obéissaient, bien qu'à regret.

Ce second séjour dura jusqu'en novembre 1877. En quittant Singapore, il avait reçu la promesse du capitaine du schooner *Flower of Yarrow* qu'il viendrait le chercher au bout d'un an. Vingt-deux mois s'étaient écoulés, et M. de Maclay se croyait bel et

1. Dans deux lettres adressées, le 23 janvier 1879 et le 13 avril 1881, à sir Arthur Gordon, commissaire général anglais pour l'Océan Pacifique occidental, M. de Maclay a réclamé l'appui de l'Angleterre pour protéger les droits des natifs ; il y constatait ce fait digne de remarque que, sur la côte Maclay, la propriété individuelle existe et est respectée.

bien oublié, quand le capitaine se souvint, un peu tardivement, de sa promesse. La première impression du voyageur, lorsqu'il vit arriver le navire européen, fut un sentiment d'ennui, tel qu'on en éprouve quand on est dérangé par une visite importune. Que lui voulaient ces gens qui venaient troubler son repos ? Mais ce n'était pas à son repos qu'il devait songer. Il avait maintenant une ample moisson scientifique dont il devait faire profiter le monde savant, il avait aussi les intérêts des natifs de la côte Maclay à soigner. Il quitta donc ses deux maisons, ses plantations de cocotiers et de bananiers, remit le tout à la garde des indigènes, et partit.

Lui parti, son souvenir restait vivant chez les Papous. L'influence exercée par le savant russe en Nouvelle-Guinée, malgré l'extrême réserve dont il ne s'est jamais départi, est telle que je ne sache pas qu'aucun missionnaire, aucun colonisateur en ait jamais exercé une plus grande. On ne peut la comparer qu'à l'influence de Livingstone dans l'Afrique centrale. En 1878, M. Arthur Peck, de Melbourne, aborda à la côte Maclay. Il fut aussitôt entouré d'indigènes qui lui apportèrent des fruits en criant : « Maclay, Maclay ! » Il vit les maisons du voyageur gardées jalousement par les natifs et demeurées intactes depuis son départ. En 1881, le commissaire délégué anglais, M. Romilly, aborda à Port-Constantin. Avec les quelques mots et les signes que M. de Maclay lui avait enseignés, il fut accueilli comme un

ami. Il lui suffit de dire qu'il était le *frère de Maclay* pour pouvoir circuler dans le pays en toute sécurité.

IV

Ramené par le *Flower of Yarrow* à Singapore, en janvier 1878, M. de Maclay y tomba malade, et sur l'avis des médecins, se décida au bout de six mois à chercher en Australie un climat plus semblable à celui de l'Europe. Il arriva à Sydney à la fin de juillet 1878 ; bientôt il fut suffisamment rétabli pour se remettre au travail. Il trouva un zélé collaborateur dans la personne de M. William Macleay, membre du Conseil législatif de la Nouvelle-Galles du Sud et fondateur d'un musée d'histoire naturelle auquel il a donné son nom[1]. Puis, cédant au besoin d'activité créatrice qui se cache chez lui sous son apparente placidité, M. de Maclay entreprit une campagne pour provoquer la fondation à Sydney d'une station biologique, analogue au bel établissement créé par le docteur Dohrn à Naples, ou aux établissements du même genre, mais plus petits, qui existent en

1. M. de Maclay et M. Macleay ont publié, en collaboration, dans les *Proceedings of the Linnœan Society of New South Wales*, octobre 1878, un travail intitulé : « Plagiostomata of the Pacific. Part I. Heterodontidæ. »

France, à Roscoff, à Concarneau, à Banyuls. Il avait, dix ans auparavant, à Messine, formé avec M. Dohrn le projet que celui-ci réalisa plus tard à Naples, et il pensait, non sans raison, qu'une création du même genre à Sydney pouvait avoir une importance capitale pour le développement scientifique des pays australiens. Ce ne fut pas sans difficultés que l'on passa du projet à l'exécution. Ce fut seulement en 1881 que la station biologique fut construite à Port-Jackson, dans la baie de Watson, à proximité de Sydney.

M. de Maclay n'était pas resté pendant tout ce temps en Australie. En 1879, il avait réalisé le projet, depuis longtemps caressé, de visiter les îles de la Mélanésie et en même temps de voir de près comment se pratique le trafic des travailleurs noirs. Il avait pris pour cela le meilleur moyen; il s'était embarqué sur un schooner qui faisait ce genre de commerce sous pavillon américain, le *Saddie F. Caller*, en mars 1879.

Il visita ainsi la Nouvelle-Calédonie, les îles Loyalty, les Nouvelles-Hébrides, les îles de l'Amirauté, les îles Salomon, où il assista à de dégoûtantes scènes de cannibalisme, enfin les îles situées à la pointe Sud-Est de la Nouvelle-Guinée. Il recueillit dans ce voyage de nombreuses observations ethnographiques et en même temps les faits les plus accablants contre le *Free labour trade*. Il vit par quelles ruses et quelles violences on enlève les noirs qui doivent être emmenés et vendus au loin, le désespoir de beaucoup de ces soi-disant travailleurs

libres, les vrais marchés de chair humaine établis dans les colonies européennes, les colonies anglaises exceptées. Ces malheureux n'étant engagés que pour trois ans, les maîtres n'ont aucun intérêt à les ménager et ils sont dans une condition pire que celle des vrais esclaves, en qui le maître respecte, sinon la créature humaine, du moins une propriété coûteuse. M. de Maclay a fait la statistique de la mortalité qui frappe les travailleurs noirs en Australie où le gouvernement colonial, devenu indépendant de la métropole, autorise le *Free labour trade,* tandis que le gouvernement anglais l'interdit à tous ses nationaux. Il a constaté que, tandis que la mortalité chez les hommes libres est de vingt-cinq pour mille, elle est chez les esclaves noirs du même âge de cent dix pour mille. Chose triste à dire, c'était sous pavillon français que cette traite des noirs se faisait le plus habituellement et que des aventuriers de toute nation, anglais, hollandais, américains, italiens, cachaient leurs violences et leurs rapines. A Nouméa, M. de Maclay assista à des scènes scandaleuses, à de véritables ventes de nègres aux enchères. Le gouvernement français s'en est ému et a interdit le commerce de nègres qu'on faisait entre les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie.

Il est facile de se figurer à quelle immoralité conduit ce rétablissement, sous forme hypocrite, de la traite des noirs. Un colon qui veut une belle négresse pour son service personnel n'a qu'à s'adres-

ser au capitaine d'un des schooners qui font la traite, et on la lui livre ponctuellement. Un jour M. de Maclay, visitant un de ces schooners en rade de Nouméa, y vit un groupe de jeunes nègres de dix à quinze ans. Il demanda successivement au capitaine et au commissaire d'État comment il se faisait que l'on embauchât des garçons trop jeunes encore pour travailler utilement. Ils répondirent tous deux : « Vous savez, les goûts varient. » M. de Maclay qui, dès 1875, protestait auprès du gouverneur des colonies hollandaises contre la traite qui se faisait en Nouvelle-Guinée, se sentit très fort, à son retour en Australie, pour réclamer des mesures énergiques contre des abus aussi criants. Il écrivait, le 8 avril 1881, dans l'*Argus* de Melbourne : « Une observation impartiale des mœurs des insulaires de la mer du Sud enseigne qu'ils ne sont pas plus cruels ni plus vindicatifs que les blancs (négriers et trafiquants) qui les visitent, et qu'ils sont sensibles aux bons traitements... Aussi longtemps que l'on tolèrera des institutions aussi abominables que la traite et l'esclavage et cette forme honteuse de spoliation que l'on appelle en Océanie *traffic (traders)*, le résultat sera toujours le même : des massacres. » Les protestations de M. de Maclay ont beaucoup contribué à encourager le gouvernement anglais dans ses efforts pour supprimer la traite dans le Pacifique, et il espérait amener toutes les nations européennes à conclure un accord international contre le *Free labour trade*, comme elles en

ont fait un pour la suppression de la traite. Ce vœu n'a pas encore été réalisé.

M. de Maclay fut obligé de quitter le schooner à l'ile Moresby, laissant au capitaine du *Saddie F. Caller* le soin de transporter à Sydney les collections d'histoire naturelle et d'anthropologie qu'il avait faites pendant ce dernier voyage. Mais il n'était guère bien vu des officiers du schooner, car il était intervenu à plusieurs reprises dans leurs opérations commerciales en prenant la défense des noirs. Au lieu de transporter les bagages de M. de Maclay à Sydney, le schooner fit route sur San Francisco. La moitié des collections fut débarquée à Fata, une des Nouvelles-Hébrides, où elle put être retrouvée ; l'autre disparut. On prétendit avoir été obligé de la jeter à la mer dans une tempête.

Après un séjour forcé à Annapata, causé par la maladie, M. de Maclay visita, en avril 1880, les îles du détroit de Torres, et résida quelque temps à Queensland, où il put, grâce à la libéralité du gouvernement colonial, se livrer très commodément, dans un vaste laboratoire, à des travaux sur le système cérébral des vertébrés, et aussi explorer l'intérieur de l'île. Il passa l'année 1881 en Australie, où il acheva l'organisation de la station biologique de Sydney, dont il fut nommé directeur. Une fois le succès de cette œuvre assuré, il résolut de mettre à exécution le projet formé depuis longtemps de retourner en Europe pour y chercher les forces

nécessaires à l'achèvement de ses explorations, et surtout pour publier les résultats des investigations incessantes poursuivies en Océanie pendant douze ans. Ce retour en Europe ne s'effectua pas sans quelques traverses. Le cuirassé russe sur lequel il s'était embarqué à Melbourne reçut l'ordre, après son passage à Suez, de rester à Alexandrie pendant tout le temps de la manifestation navale; puis, ayant changé de vaisseau, il dut faire escale de port en port, à Gênes, à Cadix, à Lisbonne, à Cherbourg, etc., si bien qu'il n'arriva en Russie qu'à la fin de septembre, après huit mois de voyage. Mais une des principales vertus de M. de Maclay a toujours été la patience ; et s'il n'avait pas eu cette vertu, il l'aurait apprise pendant ces douze années. C'est cette patience, cette douceur, cette lenteur dans la démarche, le geste et la voix, cet air débile, cette absence de toute manifestation extérieure des passions humaines, qui ont fait attribuer par les Papous un âge invraisemblable à ce jeune homme de trente ans. Ils étaient persuadés qu'il avait quelque part des enfants, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants.

M. de Maclay revenait en Russie en 1882 pour obtenir les subsides nécessaires à ses entreprises. Il retourna, en 1883, à Sydney, en faisant escale pour quelques semaines sur sa chère côte Maclay. Il pensait achever en deux ans la rédaction d'un grand ouvrage sur ses explorations, puis retourner « chez lui », en Nouvelle Guinée. Il ne put réaliser

ses projets. La préparation de l'édition de ses travaux fut beaucoup plus longue qu'il n'avait imaginé. Un mariage qui mit une part de bonheur dans cette vie vouée à la science, le retint à Sydney. Sa santé s'altéra. Il dut retourner en Russie en 1885, y languit et y mourut en 1887 sans avoir achevé de classer ses importantes observations. C'est à la Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg qu'il appartient de faire profiter le monde savant des travaux d'un des plus hardis explorateurs de notre siècle[1]. La Russie doit s'enorgueillir d'avoir, grâce à M. de Maclay, une place à part dans l'histoire des voyages. Son entreprise a été unique en son genre ; son œuvre a une portée exceptionnelle, et l'homme à qui sont dues cette entreprise et cette œuvre, était un être plus exceptionnel encore.

L'homme ici nous captive au moins autant, plus encore peut-être, que l'œuvre; malheureusement, même si l'on tire de ses notes de nombreux volumes, on ne pourra en tirer ce qui nous aurait surtout intéressés : la psychologie du voyageur lui-même, de ce jeune homme de vingt-quatre ans qui, sans être poussé par aucune circonstance extraordinaire, par simple curiosité scientifique, a quitté sa patrie, sa famille,

1. Le journal de son séjour en Nouvelle-Guinée, en 1871-72, pourrait être imprimé. On pourrait, avec ses notes et ses collections et avec les cent dix mémoires spéciaux publiés par lui, de 1870 à 1881, faire sur l'ethnographie et l'histoire naturelle de l'Océanie une étude d'une importance capitale.

ses amis, les grands centres européens de civilisation et de travail, pour passer douze ans dans les îles de l'Océanie. Sur ce sujet, M. de Maclay n'aura rien dit, car il avait horreur du moi, de tout ce qui peut paraître une mise en scène personnelle. Il n'en reste pas moins pour nous un des types les plus remarquables de cette race slave qui, tout entière, s'offre à nos yeux comme un redoutable et attirant problème. J'ai dit qu'il n'avait pas eu d'autre mobile dans ses entreprises que l'amour de la science ; cela est vrai, mais il ne l'aimait pas à la façon des Occidentaux ; il l'aimait d'un amour presque mystique, indépendant des résultats positifs et visibles de ses travaux. Il est mort sans avoir rien pu écrire ni publier de définitif, et il a été, j'en suis sûr, heureux de mourir pour elle. J'ai dit qu'il n'était pas un pessimiste, un désespéré, cherchant à manifester avec éclat le dégoût des vanités de ce monde, ce que les Allemands appellent un *Weltschmerzler*. M. de Maclay n'était pas non plus une nature de rêveur germanique. Comme la plupart des Russes, il avait traversé la culture scientifique allemande, il se l'était même assimilée, sans se germaniser pour cela. Rien n'est plus opposé que la nature russe à la nature allemande. Ce qui chez M. de Maclay n'appartenait pas au caractère et à l'esprit slaves portait plutôt l'empreinte du caractère et de l'esprit anglais. Mais il y avait en lui ce fonds de résignation désabusée, d'héroïsme passif et sans joie, qui se trouve si sou-

vent chez les natures russes. Le 1er octobre 1871, au moment où sa vie était à chaque instant menacée par les Papous, et huit jours après que le *Vitiaz* l'avait quitté, M. de Maclay écrivait dans son journal : « Il est étonnant combien je me suis vite accoutumé à être nuit et jour en danger de mort. Cela vient-il d'une disposition d'âme fataliste ou simplement de ma grande indifférence pour la vie, je ne sais. » Il est bien certain aussi qu'il y avait chez lui un fonds de dédain pour tout ce qu'il y a de faux et de superficiel dans cette civilisation européenne si fière d'elle-même et si peu sûre de son lendemain, qui cache tant de vices sous ses prétendus progrès, tant de larmes sous sa gaîté factice. Sans partager aucune des illusions des hommes du XVIIIe siècle, qui voyaient dans la vie sauvage les traces de l'innocence primitive de l'humanité, il ressentait évidemment une réelle sympathie pour ces êtres incomplets, mais simples et naturels, qui jouissent de la vie à si peu de frais et acceptent la mort sans étonnement ni terreur. Il avait beau se défendre de chercher en rien à accomplir parmi eux une mission civilisatrice, il adoucissait leurs mœurs et se préoccupait de les protéger contre les injustices des blancs. N'y avait-il pas en lui les deux sentiments qui constituent le fond de la morale pessimiste, la conviction de l'insignifiance de la vie et la compassion? Était-ce sans raison qu'il avait donné le nom de Pic Schopenhauer à une haute montagne qui domine le Port Constantin?

Ce n'est évidemment pas sans raison, et les écrits du grand humoriste allemand (car Schopenhauer est à mes yeux un humoriste bien plus qu'un philosophe), faisaient vibrer en lui des fibres profondes, Mais il y a, à côté du pic Schopenhauer, une montagne plus élevée encore, à laquelle il avait donné le nom de pic Kant. C'est Kant qui était son philosophe de prédilection. Dans les heures de maladie et de découragement, dans les jours d'inaction forcée, où la patience, même d'un Russe, a besoin d'être aidée, c'est la critique de la raison pure et la critique de la raison pratique qui ont été les compagnes de sa solitude, les consolatrices de ses souffrances. Seul dans sa cabane d'Ayiru, il pouvait contempler à loisir les deux choses que Kant déclarait les plus sublimes qu'il y eût au monde : le ciel étoilé au-dessus de sa tête et le sentiment du devoir au fond de son cœur. Cet homme qui aimait à vivre au milieu des sauvages dont les mœurs le reportaient aux premiers âges de l'humanité, et dont la principale occupation était de mesurer des crânes, de disséquer des cerveaux, était l'idéaliste le plus sincère et le plus conséquent qu'il m'ait été donné de rencontrer. En même temps, cet idéaliste doux et patient était un homme d'action infatigable. Idéaliste et homme d'action, n'est-ce pas la définition du héros ? N. de Mikluho-Maclay a été un héros, dans la plus noble et la plus large acception du mot.

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

RICHARD WAGNER ET BAYREUTH EN 1876.

En 1896, le théâtre de Bayreuth dont les portes étaient restées closes depuis deux ans, se sont rouvertes pour une représentation ou, comme on dit là-bas, une *Bühnenweihfestspiel* d'une solennité particulière. La grande Tétralogie de l'Anneau du Nibelung y a été reprise, après un intervalle de vingt années. *Grande mortalis aevi spatium.*

Ceux qui ont assisté en 1876 à la première audition de cette partition colossale et qui, en 1896, ont gravi de nouveau la colline sacrée à l'appel du *Leitmotiv* de Wôtan ou de Siegfried lancé par les sonores trompettes d'argent, ont pu faire d'intéressantes et instructives comparaisons entre le passé et le présent, et mesurer, avec le recul que fournit la perspective de ces vingt années, et la portée de

l'œuvre de Wagner et les résultats artistiques de la grande entreprise de Bayreuth.

I

Il y a vingt ans, quand les portes du théâtre ou, pour se servir d'un mot moins profane, du *Bühnenfestspielhaus*, se fermèrent, et que l'on constata que les comptes de l'entreprise, malgré l'affluence des spectateurs et l'aide financière du roi de Bavière, laissaient un déficit considérable qui obligeait de vendre tout le matériel de la scène, les décors si puissants et si originaux de Hoffmann, et les admirables costumes de Dœpler, bien des doutes s'élevèrent dans l'âme des plus fervents admirateurs de Wagner sur l'avenir des représentations de Bayreuth. Si les vrais amis de l'art et de la musique, de quelque nationalité qu'ils fussent, avaient salué avec enthousiasme la plus prodigieuse création dramatique et musicale que l'on eût jamais vue, s'ils regardaient avec une admiration sympathique le paradoxal effort d'un homme de génie pour faire d'une petite ville vieillotte et endormie le centre artistique de l'Allemagne, ou mieux encore, la Mecque musicale des deux mondes, la masse du

public mondain gardait une attitude de curiosité un peu ironique; on ne voyait pas, malgré les efforts des *Wagner-Vereine*, se produire en Allemagne un élan national capable d'assurer l'avenir financier de l'entreprise, et l'on se demandait si les fêtes de 1876 auraient un lendemain. L'indomptable énergie de Wagner, et la surnaturelle apparition d'un nouveau chef-d'œuvre, *Parzifal*, qui venait illuminer son front d'une auréole triomphante et mystique au moment même où la mort allait mettre la main sur lui, ont vaincu toutes les difficultés, tous les doutes, toutes les hostilités. La hasardeuse et ruineuse fantaisie de 1876 est devenue une excellente affaire dont les bénéfices non seulement assurent un long avenir aux représentations de Bayreuth, mais permettent encore d'y créer une école de déclamation et de musique, que Wagner considérait comme un complément indispensable de son théâtre. Grâce à des amis dévoués, comme M. de Gross, grâce à des chefs d'orchestre comme Richter, Mottl et Lévy, grâce surtout à la femme admirable sans laquelle Wagner n'aurait pu sans doute ni réaliser ses rêves grandioses ni achever dans une paix triomphante une vie commencée dans la lutte et la souffrance, et qui a déployé dans la direction de Bayreuth une fermeté de vues, une autorité, un sens pratique égaux à son respect pour les intentions du maître et à son intelligence supérieure de l'art, grâce enfin aujourd'hui au concours du jeune Siegfried

Wagner, qui se montre capable à la fois de diriger un théâtre et de conduire des musiciens, Bayreuth n'a point démenti les ambitions de son fondateur. Le culte du grand art y est encore aussi ardent et aussi pur qu'au premier jour au cœur de ceux qui organisent les représentations solennelles; *Parzifal* reste réservé pour le sanctuaire et y attire périodiquement les fidèles du maître; nulle part certains de ces opéras ne sont donnés avec une exécution aussi parfaite, aussi religieusement conforme à sa pensée. Non seulement les pèlerinages de Bayreuth attirent des spectateurs de plus en plus nombreux, mais leur succès a contribué à accroître partout la faveur et la curiosité qui s'attachent aux drames wagnériens. Ils ont provoqué à Munich la représentation annuelle des Cycles wagnériens, où l'on passe plusieurs fois en revue tous les opéras de Wagner, sauf l'intangible *Parzifal;* ils ont contribué à vaincre les préjugés qui s'opposaient à l'exécution des œuvres de Wagner sur les scènes subventionnées de Paris, et leur triomphe éclatant à l'Opéra leur a donné une consécration dernière qui était en même temps une réparation de l'accueil barbare fait à *Tannhœuser* en 1861. Dans tous les pays du monde, Bayreuth a créé comme de petites églises wagnériennes, qui sont à leur tour des centres de propagande pour le nouvel évangile musical. « Avoir été à Bayreuth » est le *shibboleth* de cette innocente franc-maçonnerie. Ceux « qui ont été à Bayreuth »

ne peuvent se rencontrer sans que la conversation revienne bien vite aux souvenirs des journées passées là-bas, au pied du Mont Salvat de ce nouveau Saint-Graal, aux émotions incomparables qu'on y a ressenties, à la perfection, souvent réelle, parfois imaginaire, des décors, de la mise en scène, de l'exécution musicale du théâtre sans rival. Les adversaires eux-mêmes contribuent autant que les fanatiques à la gloire de Bayreuth ; d'abord, parce qu'il n'y a jamais eu de forte orthodoxie sans hérésies, ni de vrai Dieu sans blasphémateurs, puis, parce qu'à force de dire que Wagner ne doit pas être joué hors d'Allemagne, et qu'on ne peut le bien comprendre qu'à Bayreuth, ils ont placé Bayreuth plus haut encore que ne font les admirateurs raisonnables.

On pouvait donc prédire que la reprise des Nibelungen en 1896 aurait un éclat extraordinaire, que l'affluence des spectateurs serait immense, et que les représentations répondraient aux espérances les plus exigeantes.

Et pourtant, il faut bien le dire, ce n'est pas sans quelque appréhension que les fidèles de la première heure, ceux « qui ont été à Bayreuth » dès 1876, ont repris le chemin de la colline sainte. Ils se demandaient avec crainte s'ils retrouveraient des émotions égales à celles d'autrefois. Ce n'était pas seulement parce qu'ils avaient vingt ans de plus, que les souvenirs de la jeunesse prennent avec les années des couleurs enchanteresses, et qu'en vieillissant on

croit souvent les choses moins belles, alors qu'on est simplement moins capable d'en jouir; ce qui est vrai pour beaucoup de jouissances ne l'est pas pour les jouissances musicales : l'enthousiasme qu'elles font naître s'accroît avec l'âge. Ce n'était pas seulement parce que le maître n'était plus là pour tout animer de son souffle et illuminer de son génie : son esprit est encore vivant et sa tradition pieusement gardée. Non, c'est parce que vraiment cela n'était plus, cela ne pouvait plus être la même chose ; parce qu'on a vu et éprouvé, en 1876, ce qu'on ne verra plus, ce qu'on n'éprouvera plus jamais. En 1876, la *mode*, l'horrible *mode*, mère du snobisme et meurtrière de tout vrai sentiment artistique, n'avait pas encore poussé vers Bayreuth les foules mondaines, que l'Agence Cook promène, l'hiver, de Monte-Carlo à Palerme, l'été, du Cap Nord à Pontresina ; on n'avait pas, pour s'assurer une place, à faire assaut de vitesse avec les viveurs, les boursiers, les sportsmen et les élégantes des deux mondes. La petite ville de Bayreuth n'était pas encore une grande auberge cosmopolite, où tout est organisé en vue du théâtre et où de petites industries agaçantes ont tout wagnérisé, la vaisselle, le linge, les meubles, les cartes postales. Elle sortait avec peine de son long engourdissement, tout étonnée du miracle par lequel elle avait été choisie entre toutes pour donner naissance à l'art nouveau, et elle recevait avec une simplicité aimable dans sa gaucherie les hôtes inconnus qui lui arrivaient de

toutes parts. Et ces hôtes se sentaient tous membres d'une même famille. Aucune curiosité frivole, aucune obligation de rites mondains ne les avait réunis. Ils étaient venus malgré la distance, malgré les chances de mauvais gîtes et de nourritures douteuses, malgré la dépense (il fallait verser trois cents thalers, — onze cent vingt-cinq francs, — pour être patron et avoir une place assurée), mûs par la même foi ou le même espoir : pour jouir d'un art déjà connu et aimé, qui allait se révéler à eux plus complètement que jamais, ou pour apprendre à connaître un art dont ils pressentaient la beauté. Des sentiments sérieux, enthousiasme pour la musique wagnérienne, amour de l'art, intérêt pour une grande entreprise dramatique, animaient presque tous ces pèlerins de la première heure. Il y avait sans doute parmi eux quelques fanatiques dont les outrances auraient pu jeter une teinte de ridicule sur l'œuvre nouvelle, comme ces intrépides commentateurs qui écrivaient un volume sur le rôle de la lettre *a* ou de la lettre *w* dans le *Rheingold*, ou qui comptaient combien de fois tel ou tel mot avait été employé dans les Nibelungen et découvraient un sens symbolique à cette arithmétique puérile. On trouvait un côté touchant à ces adorations pédantesques et naïves; les plus sceptiques souriaient en silence, et tous, par une complicité secrète et involontaire, pensaient ce que Liszt disait à une jeune Russe curieuse et candide, qui lui

demandait s'il admirait tout dans les Nibelungen : « N'interrogez pas, nous sommes ici pour admirer. »

II

Oui, ce fut vraiment une *vie inimitable* que celle qu'on mena à Bayreuth au mois d'août 1876, dans cette petite ville franconienne qui n'était connue que par le souvenir de la spirituelle margrave, sœur de Frédéric II, et par la naissance de l'humoriste Jean-Paul. Elle ne manquait pas d'originalité ni de charme. Ses deux ou trois rues principales, bordées de vastes maisons d'une assez belle architecture des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, son théâtre en style rococo que Wagner avait d'abord songé à transformer pour son usage, sa *Résidence* margraviale abandonnée au milieu d'un parc Louis XIV dont la mousse et les herbes folles avaient envahi les allées, étaient entourées de maisons de paysans et d'ouvriers, de jardins et de champs. On aurait dit un morceau de grande ville planté au milieu d'un village. La campagne environnante, sans être très pittoresque, est agréablement ondulée ; les collines sont couvertes de belles forêts de sapins, et l'on avait à peu de distance, comme buts de promenade, l'un dans la plaine,

l'autre sur la colline, les châteaux de la Fantaisie et de l'Ermitage.

Ce milieu, à la fois rural et rococo, semblait bien peu fait pour servir de cadre à des solennités artistiques qui devaient à la fois rappeler les fêtes dramatiques de la Grèce, doter l'Allemagne d'un théâtre national et créer un modèle nouveau de scène musicale. Pourtant, Wagner avait eu des raisons sérieuses de le choisir, raisons pratiques et raisons sentimentales ou philosophiques. A Bayreuth, on était sur un terrain vierge et libre, on n'avait à lutter ni contre des traditions établies, ni contre les intérêts et les jalousies qu'on aurait trouvés dans toutes les grandes villes. On était sûr d'avoir affaire à un public où les indifférents, les simples curieux, les adversaires seraient en infime minorité, à un public dont les sympathies étaient assurées d'avance, et qu'aucune distraction extérieure n'arracherait au recueillement quasi religieux que Wagner attendait de ses premiers auditeurs. Bayreuth était en Bavière : c'était un devoir vis-à-vis du roi Louis, le protecteur et l'ami des jours difficiles, le seul prince qui eut apporté à l'œuvre un concours pécuniaire. Mais les habitants de Bayreuth n'oubliaient pas qu'ils avaient appartenu jadis à la maison de Hohenzollern ; ils étaient dévoués aux idées unitaires, et le nouveau théâtre devait être allemand, et non particulariste bavarois. Bayreuth, enfin, était un point central entre le nord et le midi de l'Allemagne, situé dans

un de ces pays de marche où les Allemands ont lutté contre les Slaves, et où l'influence française n'a pu pénétrer, entre Nuremberg, la ville des Maîtres chanteurs, et la Wartbourg, le château où Tannhæuser disputa le prix de poésie et où Luther donna le premier une voix à l'âme germanique moderne.

Bayreuth avait compris à merveille le prix de l'élection dont elle avait été honorée. Toutes les maisons s'étaient ouvertes pour recevoir les deux ou trois mille inconnus qui leur arrivaient de tous les bouts de l'horizon. D'habiles et dévoués organisateurs, MM. Feustel et Heckel, avaient assuré à tous des gîtes simples, propres, confortables... et économiques. Rien d'aimable comme ces modestes intérieurs de petits bourgeois, qui tous sentaient l'orgueil de collaborer à la grande œuvre ; presque tous sont restés les amis de leurs hôtes d'un mois ou d'une semaine.

La singulière et charmante vie ! On se sentait vraiment hors du monde et hors des temps ! Était-on en Allemagne ou dans quelque château féerique d'une Belle au bois dormant, réveillé par enchantement de son sommeil séculaire ? Était-on en 1876 ou dans je ne sais quelle époque fabuleuse, comme celle où Vénus retenait Tannhæuser dans sa montagne, ou bien encore dans cette antiquité hellénique où la vie politique et toutes les querelles locales étaient suspendues pour qu'on pût assister à une fête religieuse, à une lutte d'athlètes, à une représentation drama-

tique? Tous ces hôtes de Bayreuth, si divers de types et de langage, et qui vivaient tous de la même vie, qui semblaient tous se connaître et s'aimer, qui pensaient, sentaient ensemble, qui, sans s'être jamais vus auparavant, causaient ensemble comme de vieux amis, étaient-ils des Allemands, des Français, des Anglais, des Américains, des Russes, des Italiens, ou bien appartenaient-ils à une race nouvelle, inconnue des ethnographes et des explorateurs, la race polyglotte des Wagnériens? On oubliait presque qu'il existait quelque part des gouvernements, des armées, des parlements, des luttes nationales, politiques ou sociales, qu'à ce moment même la presqu'île des Balkans était en feu et qu'une révolution de palais éclatait à Constantinople. On vivait dans le royaume idéal et pacifique de l'art, en l'an premier de l'ère musicale nouvelle, avec Wagner pour souverain. Cela est si vrai qu'au grand banquet officiel qui fut donné le 18 août à Wagner, et auquel aucun Français n'avait cru pouvoir assister, par crainte des manifestations politiques qui pourraient s'y produire, on oublia complètement de porter le toast traditionnel au roi de Bavière et à l'empereur d'Allemagne, et on ne but qu'à l'Art et aux Rois de la Musique. A la dernière représentation, un malencontreux spectateur se leva pour prononcer une allocution patriotique. L'impatience du public le fit taire.

On ne recevait pas, on ne lisait pas de journaux;

jamais on n'entendait dans les conversations un mot de politique. On ne parlait que de musique, de poésie, de théâtre; on lisait le texte des opéras qu'on allait entendre, les Eddas, le poème des Nibelungen, la *Mythologie allemande* de Simrock, les pièces de théâtre que les aventures de Siegfried et de Brunhild ont inspirées à Hebbel, à Geibel, à Lamotte-Fouqué, à Henrik Ibsen. Les représentations ne prenaient que quatre soirées par semaine, de sept heures à neuf heures et demie pour le *Rheingold* qui n'a point d'entr'actes, de quatre heures à neuf heures pour les autres parties de la trilogie; les autres soirs, il y avait, d'ordinaire, réception et soirée musicale chez Wagner. On y entendait Liszt, Saint-Saëns, Joseph Rubinstein, le violoniste Wilhelmi, Niemann, Betz, Hill, madame Materna, les sœurs Lehmann. Dans la journée, le temps qu'on ne donnait pas à l'étude des Nibelungen ou à la promenade, se passait en réunions musicales. Les chanteurs et les cantatrices du théâtre mettaient autant de bonne grâce que les nombreux artistes présents à Bayreuth à ajouter des jouissances nouvelles à celles qu'on allait chercher au *Festspielhaus*. On était comme enveloppé d'harmonie. Les œuvres de Bach, Beethoven, Schubert, Weber, Liszt, Saint-Saëns étaient autant de stations musicales où l'on faisait ses dévotions avant d'entrer au temple wagnérien. On reprenait aussi les partitions de l'Anneau du Nibelung et l'on se préparait à l'audition du soir en les étudiant au piano, ou en com-

mentant les passages obscurs du texte. Bayreuth était rempli de ces petits cénacles musicaux. Le plus brillant se réunissait chez la jolie et spirituelle baronne de Schleinitz, femme d'un des ministres les plus dévoués et des conseillers les plus écoutés du roi et empereur Guillaume. Elle était à Berlin l'âme de la propagande wagnérienne ; infatigable par la parole et par l'action, elle suscitait les dévoûments, réchauffait les zèles attiédis, intimidait les hostilités, et tout cela avec tant de belle sincérité et de vivacité gracieuse que personne ne songeait à trouver son ardeur déplacée ou excessive. C'est certainement à elle qu'on dut la présence de l'empereur à la première du *Rheingold*. A Bayreuth, elle réunissait chez elle quelques amis le matin, deux ou trois fois par semaine. Heureux ces privilégiés ! car Liszt était toujours là ; il s'asseyait au piano et pendant une heure il jouait, tantôt des œuvres de sa composition, tantôt du Chopin, du Schumann, et, quand il se sentait particulièrement inspiré, du Beethoven. Tout différent d'Antoine Rubinstein qui semble pétrir les touches d'une main puissante et en faire ruisseler les sons « comme l'eau d'une éponge », Liszt paraissait poser à peine les doigts sur le clavier, évoquer les sons comme par un magnétisme, pour faire jaillir des harmonies tantôt d'une douceur pénétrante, tantôt d'une puissance si surnaturelle qu'elles vous bouleversaient jusqu'au fond de l'âme.

Liszt était le plus extraordinaire et le plus séduisant

des visiteurs de Bayreuth. Avec sa fière tournure et son grand air, où il entrait de l'enthousiasme de l'artiste, de la distinction du gentilhomme, et de la majesté du prêtre, avec son front et ses yeux inspirés, et sa bouche au sourire énigmatique et ironiquement bienveillant, entouré de sa fille et de ses petits-enfants, escorté d'admiratrices qui s'observaient avec jalousie et quêtaient la faveur d'un regard ou d'un entretien, il forçait la sympathie et il imposait le respect. On avait beau se rappeler tant d'étranges aventures, dont la dernière contrastait si fort avec la gravité de ce grand-père aux vêtements à coupe ecclésiastique, qui ne manquait jamais à sa messe quotidienne, on était attiré par l'homme autant que subjugué par le musicien. On se disait surtout que c'était à son amitié et à sa foi inébranlables, à son dévoûment, toujours prêt à tous les sacrifices, que Wagner avait dû de surmonter les crises les plus terribles de sa vie. En voyant l'attitude d'affectueuse déférence que prenait vis-à-vis de Wagner ce grand artiste qui était son aîné, et qui avait, lui aussi, les dons du génie, on devinait ce que sa correspondance a révélé depuis, le désintéressement absolu avec lequel, tout en le protégeant, il s'était subordonné à celui en qui il reconnaissait le maître. A Wahnfried, où il habitait, il était presque aussi admiré, aussi entouré par les visiteurs que Wagner lui-même. Ils étaient tous deux « les génies » du lieu, et quand Wagner, avec cette « humour » dont il était incapable

de réprimer les boutades, se plaignait que « Messieurs les pianistes » se fissent entendre trop longtemps, il se contentait de sourire doucement. Il savait ce que Wagner lui devait, et dans son orgueilleuse abnégation, il aurait peut-être sacrifié toute sa gloire de compositeur à la gloire d'avoir aidé Wagner à donner ses chefs-d'œuvre au monde. Wagner savait aussi ce qu'il devait à Liszt, et il le lui dit dans quelques mots éloquents et dans une étreinte plus éloquente encore au banquet du 18 août.

A côté de Liszt et de madame de Schleinitz, il y avait encore bien des types intéressants dans la foule de musiciens, de littérateurs, de critiques, d'acteurs, d'auditeurs de tout genre qui peuplait alors Bayreuth ; depuis le pauvre diable d'organiste qui était arrivé là avec plus d'enthousiasme que d'argent, et à qui Wagner dut payer son hôtel, et à un compatriote son billet de retour à Paris, jusqu'à notre grand Saint-Saëns qui déclarait, au sortir de la *Walkyrie*, qu'il y trouvait comme invention musicale de quoi défrayer cinq opéras ordinaires ; depuis le sceptique et ironique Paul Lindau jusqu'à l'idéaliste Édouard Schuré, l'auteur du *Drame musical*, qui voyait avec un légitime orgueil la réalisation de ses rêves, et le triomphe de l'art dont il avait été en France l'apôtre éloquent et convaincu.

Deux figures m'ont surtout frappé dans cette foule. La première était celle de Joseph Rubinstein, pianiste remarquable, auteur des plus belles réductions pour

piano qui aient été faites des œuvres de Wagner. Il était Juif, Wagnérien et Schopenhauerien. Il avait pris au sérieux, au tragique, les diatribes de Wagner contre les Juifs et aussi le pessimisme de Schopenhauer. Il avait fini par se persuader que sa qualité de Juif était un péché dont il avait besoin d'être racheté, et que le salut, selon la formule schopenhauerienne, ne pouvait être obtenu que par un oubli complet de soi-même dans le dévoûment à l'œuvre de Wagner. C'était une âme douce, mais tourmentée, poétique et critique, naïve et compliquée. A Bayreuth, il se disait heureux, se donnant tout entier au Sauveur musical qu'il avait trouvé, et ruminant tout le jour, avec les motifs des Nibelungen, la *Quadruple racine de la raison suffisante*, qui était pour lui l'Évangile des temps nouveaux. Quelques mois plus tard, le doute s'empara de nouveau de lui; le pessimisme prit en lui la forme du désespoir ; il crut que le ciel wagnérien ne s'ouvrirait jamais à son âme imparfaitement purifiée, et il termina par le suicide sa bizarre et mélancolique existence.

Frédéric Nietzsche était un esprit d'une autre envergure, et le séjour à Bayreuth fut pour lui l'occasion d'une crise morale bien plus intéressante que celle où sombrèrent la raison et la vie du pauvre Joseph Rubinstein. Quelques personnes ont cru que le revirement d'idées par lequel Nietzsche, partisan fanatique de Wagner dans ses premiers écrits, les *Considérations inopportunes* (Unzeitgemässen Betrach-

tungen), prit vis-à-vis de lui une attitude hostile qui l'amena dans *le Cas Wagner* à le sacrifier à Bizet, était dû à une blessure d'amour-propre, parce que Wagner, au milieu de l'agitation de ce mois d'août 1876, n'avait pas montré à son plus éminent disciple tous les égards et toute l'attention que celui-ci attendait. Le divorce entre Nietzsche et Wagner eut des causes plus profondes et plus élevées. A demi-slave et à demi-allemand par ses origines familiales, imbu de l'esprit grec qu'il avait étudié en philosophe et en philologue, attiré vers l'esprit français par les tendances critiques de son esprit, par son sens artistique, par son goût pour la clarté et la réalité, Nietzsche était voué d'avance à une lutte sans issue entre des tendances contradictoires. Écrivain de premier ordre, moraliste pénétrant, capable de vues métaphysiques profondes et d'élans poétiques presque sublimes, il ne pouvait ni coordonner ses idées en ordre démonstratif, ni créer un système original et cohérent. Il a revêtu d'une forme personnelle et splendide des pensées qu'on retrouve chez les philosophes grecs, chez Schopenhauer, chez La Rochefoucauld, chez Chamfort, chez Helvétius, chez Taine et chez Renan. Cet ennemi forcené du christianisme, cet apôtre des droits illimités de l'individu, était un ascète qui n'avait qu'une passion au cœur : la recherche et la prédication de la vérité, mais de la vérité démontrable, de la réalité tangible. Il a voulu écarter tous les prestiges, toutes les illusions que le

sentiment, l'imagination, la rêverie artistique ou métaphysique placent entre nous et la réalité ; il a cru pouvoir trouver la vérité positive par la voie d'une critique impitoyable, destructrice de toutes les idoles ; et comme il était au fond assoiffé de poésie et d'idéal, et qu'il tâchait obstinément à découvrir le fond même des choses dont les réalités tangibles ne sont que l'apparence, il s'est débattu dans une impuissance tragique où périt sa raison. Quand il vint à Bayreuth pour la première fois en 1872, lorsque Wagner célébra la fondation de son futur théâtre par une exécution merveilleuse de la neuvième symphonie, il était dans une première phase de son développement. Tout rempli des grandes impressions que lui avait données la lecture des tragiques grecs, profondément épris de musique, subjugué par l'ascendant impérieux du génie de Wagner, qu'il avait connu en Suisse, pénétré, lui aussi, des idées de Schopenhauer dont Wagner se disait et se croyait un disciple, Nietzsche vit d'abord et chercha dans l'art la révélation de la vérité. Il croyait être dans la vraie voie, « avec le ciel grec au-dessus de sa tête, et Wagner et Schopenhauer pour soleils ». Mais quand il retourna à Bayreuth en 1876, ayant pris conscience de sa personnalité, s'étant déjà proposé des doutes sur la valeur de la méthode qu'il avait suivie, ayant le sentiment de ce que la poésie et l'enthousiasme peuvent avoir de décevant, il éprouva un véritable ébranlement moral en consta-

tant la différence qui sépare l'artiste créateur du philosophe ou du savant qui cherche la vérité. Il n'y a qu'une vérité pour l'artiste créateur, c'est l'œuvre belle qu'il crée. Pour la créer, il doit y croire comme à quelque chose d'éternel et d'absolu, et pour y croire, il a besoin de la voir comprise et admirée. Nietzsche se sentit blessé au cœur, dans sa foi même, en voyant Wagner absorbé dans son œuvre et dans le succès de son œuvre. Au lieu du prêtre d'une religion, il ne voyait plus en lui qu'un artiste comme tant d'autres, qui ne distingue pas ses sentiments personnels de l'idée objective qu'ils traduisent, qui veut le succès de l'heure présente, et qui, après la conclusion désespérante et schopenhauerienne de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux*, retrouvera dans *Parzifal* l'espoir mystique et chrétien. C'est *Parzifal*, en effet, et le retour de Wagner aux pratiques religieuses qui achevèrent la rupture entre Nietzsche et lui. Mais, dès 1876, Nietzsche avait obscurément senti quel désaccord le séparait de celui en qui il avait vu un prophète et un maître. Sans attendre la fin des représentations, malade et troublé, il s'enfuit dans les montagnes. Ceux qui l'ont approché alors, qui ont contemplé ce visage singulier et puissant, aux yeux fulgurants, avec une chevelure de poète et une grosse moustache d'officier de cavalerie, garderont de lui un ineffaçable souvenir.

III

Pour nous, qui cherchions à Bayreuth, non une révélation de vérité, mais une révélation de beauté, et qui acceptions même d'avance que cette beauté eût la part d'imperfection de toute chose humaine, nous montions au théâtre sans avoir le cœur troublé par tous ces doutes, et disposés d'avance à ouvrir docilement nos oreilles, nos yeux et notre âme, pour bien comprendre et bien goûter l'œuvre d'art qui allait être offerte à notre admiration.

L'aspect extérieur du théâtre n'était pas fait pour préparer les spectateurs aux émotions idéales qu'ils allaient chercher à Bayreuth. Sans doute il était bien placé, dominant la ville, sur une colline d'où l'on découvre toute la vallée du Mein Rouge, et adossé à une jolie forêt de sapins. Si l'on avait pu exécuter les projets de l'architecte Semper, l'édifice eût été à la fois imposant et élégant; mais les fonds avaient manqué, et l'on avait dû se contenter d'une construction quelconque, qui n'avait d'imposant que sa masse, et qui avait l'air à la fois d'un gazomètre et d'une gare de chemin de fer. La double allée circulaire qui conduisait au théâtre promettait de devenir un jour agréable, mais pour le moment, avec ses plantations

récentes, elle n'était rien moins que pittoresque. Des deux côtés de la terrrasse où s'élevait le théâtre, deux immenses baraques en planches servaient de *Restauration*. On y soupait d'un côté pour deux francs cinquante, de l'autre pour cinq francs ; ici on sablait le champagne et l'on buvait les meilleurs vins du Rhin, là la bière de Nuremberg ou de Pilsen coulait à flots. Tous les spectateurs s'y retrouvaient pendant les deux entr'actes, d'une heure chacun, qui coupaient les trois actes de chacune des parties de la trilogie ; on y voyait à une longue table toute la famille de Wagner, avec le maître lui-même et quelques amis intimes, et l'on pouvait y serrer la main de Wôtan ou de Siegfried redevenus un instant des bourgeois en redingote.

Cette installation rustique, ces longs intervalles qui interrompaient le spectacle par la gaîté bruyante de la *Kneipe* allemande, auraient dû, semble-t-il, être nuisibles à toute haute impression artistique. Il n'en était rien. Nous vivions dans un état trop constant d'exaltation et de rêve pour sentir ces inévitables mesquineries de la réalité. Même à la brasserie, les visions héroïques de la Walhalla ne cessaient pas de nous hanter ; les conversations ne quittaient guère le domaine de l'art et de la musique. On était heureux de pouvoir se communiquer les impressions qu'on venait de ressentir ; par les belles soirées d'août, ces longs entr'actes, quand on les passait à se promener sous les claires étoiles, ren-

daient ces impressions plus profondes encore. D'ailleurs, dès que les portes du théâtre s'étaient refermées sur nous, que nous nous étions assis sur nos sièges cannés dans cette salle élégante et sévère où se faisait aussitôt une mystérieuse obscurité, qu'à l'appel des trompettes d'argent le rideau, se séparant en deux, se relevait en bandeaux pour laisser voir l'immense scène, et que du fond de « l'abîme mystique » où étaient enfermés les musiciens de l'orchestre s'élevaient des harmonies qui envahissaient l'être entier, rien n'existait plus pour nous de l'Univers ni de l'humanité que Wagner et ses Nibelungen. Ce monde de héros et de Dieux vivait en nous et nous vivions en lui.

Aimons ce que jamais on ne verra deux fois!

Quand reverra-t-on jamais pareil orchestre, pareil ensemble de chanteurs, pareille exécution? L'enthousiasme et la foi de Wagner avaient été contagieux. De tous côtés s'étaient offerts des concours désintéressés. Les plus célèbres artistes tenaient à honneur de prendre part à une solennité qui devait marquer une des grandes dates dans l'histoire de la musique dramatique. Même ceux qui recevaient un salaire faisaient un sacrifice, car le salaire n'était pas en rapport avec les mois de travail qu'ils devaient consacrer aux répétitions et aux représentations; mais, en outre, un grand nombre des exécutants

jouaient et chantaient gratis. Ce dévoûment était surtout admirable chez les musiciens de l'orchestre qui, au lieu d'assister aux représentations des Nibelungen, y collaboraient obscurément, enfermés dans un sous-sol, où ils ne pouvaient ni voir ni être vus, et où ils subissaient les tortures d'une température sénégalienne. Cet orchestre de cent douze musiciens, qui presque tous étaient des solistes distingués, quelques-uns des virtuoses de premier ordre, était la perfection même. Il avait pour le diriger M. Richter, l'admirable *Capellmeister* de Vienne. Wilhelmi, le rival de Joachim, avait sollicité l'honneur d'y tenir un des premiers violons; un riche industriel français de Montbéliard, violoncelliste excellent, y jouait humblement sa partie. Sur la scène l'ensemble, sans être aussi parfait, pourtant était merveilleux. Des artistes, qu'on admire encore aujourd'hui après vingt ans, y apportaient la fraîcheur juvénile de leur voix et la plénitude de leurs forces et de leur talent. C'était madame Materna, alors la Brunhild idéale, grande actrice, cantatrice admirable, qui supportait sans faiblir un rôle écrasant et incarnait toute la poésie de cette création surhumaine. C'étaient les ravissantes sœurs Lehmann qui, avec mademoiselle Lammert, jouaient les filles du Rhin, et pour qui leur mère, admiratrice passionnée de Wagner, avait demandé au maître, comme une faveur, de leur permettre de chanter gratuitement à Bayreuth. C'était Vogl,

l'ancien maître d'école devenu chanteur, qui prêtait au dieu Loge sa délicieuse voix et sa spirituelle diction. C'était Hill, ancien employé des postes à Francfort, que l'aversion contre le gouvernement prussien avait arraché à la carrière administrative, et qui, par sa superbe et formidable voix et son action pleine de feu, donnait un caractère saisissant au rôle diabolique d'Alberich. C'était Betz-Wôtan, que notre Delmas rappelle beaucoup, dont la voix puissante et chaude rachetait ce que son jeu avait d'un peu trop solennel. C'était enfin Schlosser, l'incomparable Mime. Niemann était encore un excellent Siegmund par la beauté de la prestance, du geste et de la diction, mais la voix n'avait plus la fraîcheur ni même la justesse d'autrefois. Quand au rôle de Siegfried, il était malheureusement rendu de la manière la plus insuffisante par Unger, à qui Wagner avait bien pu, à force de patience, apprendre à déclamer avec justesse, mais qui n'avait, hélas! ni voix ni sens musical.

Ce qui a assuré aux représentations de 1876 un caractère exceptionnel, ce n'est pas seulement la supériorité de la plupart des interprètes, mais c'est que Wagner avait tout dirigé, avait tout animé de son esprit, soutenu de sa volonté. Ce n'avait pas toujours été facile. Tous étaient venus à Bayreuth, conduits par l'enthousiasme; mais une fois arrivés, les susceptibilités, les exigences, les rivalités avaient reparu. Que de disputes et de brouilles dues soit au

caractère des artistes, soit même aux lubies du maître! Son tempérament de feu était sujet à mille inégalités, éclats de colère, attendrissements subits. Avec Betz, c'étaient des orages continuels; peu s'en fallut qu'il ne laissât tout en plan au milieu même des représentations. L'amour de l'art, le respect pour le génie triomphèrent de ces agitations passagères, et tous finirent par accepter docilement la direction de Wagner. Jamais sans lui l'énorme travail de la mise sur pied des Nibelungen n'aurait pu être accompli en si peu de temps. Il fallait le voir aux répétitions! Il était partout, il était tout : chef d'orchestre, machiniste, metteur en scène, chef des chœurs. Il faisait réciter et chanter son rôle à chaque artiste pris à part, il enseignait aux figurants à se grouper, à faire des gestes; il sautait de l'orchestre sur la scène et de la scène dans l'orchestre, criant, trépignant, ayant l'œil et l'oreille à tout. Ce n'était plus un homme, c'était un élément, une force de la nature; mais une force guidée par une volonté et une intelligence souveraines. Ceux qui ont assisté à cette évocation d'un monde de formes et de sons à la voix du maître, ont eu devant eux l'inoubliable vision de l'esprit créateur ordonnant le chaos pour en tirer l'Univers.

La mise en scène de Bayreuth était digne de l'exécution. Il y avait bien certains détails, qui, avec un public moins recueilli, auraient pu faire sourire. Les béliers du char de Fricka faisaient un aussi

piteux effet que ceux de l'Opéra, mais ils avaient au moins le courage de leur rôle et ils venaient sans honte jusque sur la scène au lieu de rester dans les frises. Le dragon Fafner était, dit-on, venu de Paris. Il n'en était pas moins drôle pour cela. Mais combien la chevauchée des Walkyries, où les vierges guerrières osaient se montrer sur de vrais chevaux et s'abandonnaient à un vrai délire guerrier, était plus émouvante à Bayreuth qu'à Paris! Combien supérieure la machinerie de l'incantation du feu, où un système de vapeurs d'eau colorées et de gazes mouvantes donnait l'illusion d'un embrasement magique! Quelle impression enivrante et sublime au premier acte de la Walkyrie quand, au moment où Siegmund, transporté d'amour, saisit dans ses bras Siegelinde et fait éclater l'hymne triomphal du printemps, un coup de vent mystérieux arrachait la toile de la tente de Hunding et laissait voir un grand lac éclairé par la lune! Et la forge de Mime! et la demeure de Gunther et les profondeurs azurées du Rhin éclairées par le trésor des Nibelungen! combien la beauté féerique de ces décors ajoutait à l'impression musicale et dramatique!

Grâce à l'obscurité qui régnait dans la salle, on avait l'illusion complète, on vivait dans la pièce même; on oubliait qu'on était au spectacle, entouré de co-spectateurs. Ce public silencieux et attentif, qui jamais ne révélait sa présence par un applaudissement, ni même par des chuchotements, aurait été

pourtant curieux à analyser. On aurait aimé savoir ce que pensaient les soixante-treize chefs d'orchestre qui s'y trouvaient ; et tous ces directeurs et intendants de théâtre dont beaucoup avaient montré naguère si peu de sympathie pour l'œuvre de Wagner ; et ces princes, dont quelques-uns, comme les ducs de Saxe-Weimar et de Saxe-Meiningen, étaient mieux préparés à comprendre les Nibelungen que beaucoup de directeurs de théâtre. Le roi de Bavière avait assisté aux répétitions, mais il était parti avant la première représentation, peut-être pour ne pas se rencontrer avec l'empereur Guillaume. Il ne revint qu'à la dernière série, et Wagner, dans la belle et touchante allocution qu'il prononça après l'exécution du *Crépuscule des Dieux*, put rendre un éloquent hommage à ce que l'art allemand devait au roi. L'empereur d'Allemagne n'était pas mélomane, et il fallut toute l'éloquence de madame de Schleinitz pour lui persuader que le théâtre de Bayreuth était une œuvre nationale à laquelle il devait un témoignage de sympathie. Toujours prêt quand il y avait un devoir à remplir et un « service commandé », le vieux souverain arriva de Nuremberg le 12 août, la veille de la première représentation du *Rheingold*. Le 13 août, à minuit, il quittait Bayreuth pour passer une revue le 14, à huit heures du matin, dans la Saxe prussienne. Il avait accompli un devoir militaire et avait répondu « présent » à l'appel de l'art allemand.

IV

Ceux qui n'ont fait qu'assister aux représentations des Nibelungen et entendre Wagner prononcer de courtes allocutions au théâtre ou au banquet du 18 août, n'ont pas complètement joui du Bayreuth de 1876. Quelques-uns des visiteurs ont été plus heureux. Ils ont pu approcher le maître de plus près, le voir dans son intérieur de Wahnfried, non pas dans de grandes réceptions comme celles qui furent organisées plus tard, où ce devint un rite de *high life* d'être admis, mais dans des réunions intimes où il montrait tout ce qu'il y avait en lui de verve, d'esprit, de génialité spontanée. La belle et paisible demeure que Wagner s'était fait construire à l'extrémité du *Rennweg* (chemin des courses), sur la lisière du parc de la Résidence, et qu'il avait nommée *Wahnfried* (paix des rêves), a été trop visitée et trop décrite pour que j'aie besoin de redire ce qu'on peut lire dans le beau livre de M. Jullien sur Richard Wagner. Si caractéristique d'ailleurs que fût cette maison, avec les *sgraffiti* qui ornent ses murs extérieurs, avec son immense vestibule éclairé d'en haut, et sur lequel donnent, par une galerie située à mi-hauteur, les chambres d'habitation; avec son salon qu'une vaste

verandah semi-circulaire de six fenêtres ouvre largement sur le jardin; si intéressant que fût tout ce qui remplissait cette maison, livres, tableaux, tentures, objets d'art, qui tous y parlaient de la vie et des goûts de celui qui l'avait fait construire, on ne regardait plus, on n'écoutait plus que lui quand il était là. Sa bibliothèque musicale témoignait d'une curiosité infinie et d'un respect profond pour les maîtres, dont il possédait toutes les plus belles éditions; mais au lieu de regarder ses partitions il valait mieux le faire causer sur ses prédécesseurs: sur Mozart, dont il admirait si profondément la fécondité créatrice; sur Glück, en qui il voyait, non un de ses précurseurs, mais un frère de Racine, celui qui a traduit et complété dans la langue des sons la tragédie classique du XVIIe siècle; sur Bach, Weber et Beethoven, qui étaient à ses yeux les grands innovateurs dans l'art musical. Cet homme, que certaines intempérances de polémique ont fait taxer d'intolérance et d'exclusivisme, avait le goût le plus large, et je l'ai entendu parler avec feu des mérites de la musique italienne et de la musique française; mais il est vrai qu'il s'élevait vivement contre les musiciens français qui voulaient lutter avec les Allemands en empruntant leur style et leur inspiration, au lieu de rester dans la tradition nationale de Rameau, de Grétry, d'Hérold et de Glück. La bibliothèque littéraire de Wagner n'était pas moins significative que sa bibliothèque musicale. Toute la littérature poétique du Moyen âge, allemande et française,

y était réunie. En causant avec lui, vous vous assuriez que ces beaux et curieux livres n'étaient pas là seulement pour la montre, qu'il les avait lus, étudiés, qu'il avait faite sienne l'âme poétique des scaldes, des rouvères et des Minnesinger, et qu'il aimait la vieille France, sœur de la vieille Allemagne, d'un amour filial. On se demandait même lorsqu'il vous rappelait ces origines littéraires communes s'il avait raison d'interdire aux Français d'aujourd'hui de chercher aux mêmes sources poétiques que les Allemands des inspirations semblables aux leurs.

La conversation ne se tenait pas toujours sur ces hauteurs sereines. Wagner savait recevoir avec la plus exquise courtoisie; mais ce qui faisait son charme et son ascendant, c'était la variété prodigieuse de son humeur, cette puissance torrentueuse de tempérament qui éclatait tantôt en saillies énormes, en calembours dont il riait comme un enfant, tantôt en accès de colère et d'indignation, où il ne respectait rien, ni titres, ni rangs, ni amitiés, plus souvent en élans d'enthousiasme où rayonnaient son originalité poétique, l'universalité de son esprit et de ses connaissances, sa force de pensée. Pour savoir ce qu'il était, il fallait l'avoir vu successivement s'amuser avec les enfants, rire et plaisanter avec les sœurs Lehmann, gourmander ses acteurs, causer de philosophie ou d'art. La tendresse égale que lui portaient les enfants du premier mariage de sa femme, qui l'appelaient « oncle Richard », et les siens propres, en disait long sur la

richesse de son cœur. Il suffisait d'avoir vu son intérieur ou dîné à sa table pour juger à leur juste valeur les légendes qui, à cause de quelques bizarres fantaisies d'artiste, lui prêtaient des raffinements d'épicurisme. Cet épicurien avait reçu du père de Wilhelmi, possesseur du crû renommé de *Liebfrauenmilch*, une large provision de vin du Rhin des meilleures années. Il le faisait servir dans des carafes et on le buvait à sa table avec de l'eau, au grand désespoir du pauvre Wilhelmi.

Cette spontanéité de nature, cette excitabilité incoercible, unies à tant de sérieux, de profondeur, de bonté foncière, d'élévation intellectuelle et morale, commandaient à tous ceux qui l'approchaient, avec l'admiration, la sympathie. Il ne connaissait pas la rancune, et il était impossible de lui garder rancune, ni de ce qu'il avait pu faire, ni de ce qu'il avait pu dire ou écrire. On finissait toujours par penser : *Es war nicht schlecht gemeint* (il n'y avait pas là mauvaise intention). Les Français qui venaient à Bayreuth avaient encore sur le cœur la bouffonnerie épaisse écrite par Wagner en janvier 1871 et intitulée : *Une capitulation,* qui leur paraissait alors inspirée par une mesquine animosité contre les siffleurs de *Tannhœuser* et ils éprouvaient quelque scrupule à lui tendre la main. Ces scrupules s'évanouissaient bien vite quand on avait eu avec lui une franche explication, et surtout quand on avait vu avec quelle sauvage indépendance, avec quelle irrépressible

humeur il s'exprimait sur tout et sur tous, amis et ennemis ; avec quelle haute impartialité, quelle intelligente sympathie aussi, il jugeait les nations étrangères et leur génie, et quelles sévérités son patriotisme pourtant si ardent savait exercer contre ses propres compatriotes. La lettre bien connue qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser en 1876[1], en réponse à une lettre où je lui exprimais, avec mon admiration, le regret qu'il eut blessé les Français par d'injustes et cruelles attaques, contient la plus noble et la plus sincère expression de sa pensée sur les caractères du génie français et du génie allemand[1]. Même sans admettre complètement l'explication apologétique qu'il y donnait du sens de sa *Capitulation*, destinée,

1. La traduction de cette lettre se trouve dans le volume d'O. Benoit : *Souvenirs de Richard Wagner* (Charpentier, 1886), et dans le curieux ouvrage de Grand-Carteret, *Wagner en caricatures* (Larousse, 1891).

1. Voici le passage essentiel de cette lettre : « J'ai reconnu aux Français un art admirable pour donner à la vie et à la pensée des formes précises et élégantes ; j'ai dit, au contraire, que les Allemands, quand ils cherchent cette perfection de la forme, me paraissent lourds et impuissants. Je voudrais que, quand les Français cherchent à se mettre en contact avec les nations étrangères pour renouveler les formes de leurs conceptions intellectuelles, surtout alors que leurs rapports avec l'Allemagne deviennent plus fréquents, je voudrais, dis-je, que les Allemands eussent à leur montrer, non une caricature de la civilisation française, mais le type sans mélange d'une civilisation vraiment originale et vraiment allemande. Si l'on combat à ce point de vue l'influence de l'esprit français sur les Allemands, on ne combat point pour cela la civilisation française elle-même ; mais on met naturellement en lumière ce qui dans cet esprit se

d'après lui, à railler les directeurs de théâtre d'Allemagne, toujours prêts à piller le répertoire dramatique français, il est certain qu'il n'a jamais songé à flatter bassement les passions nationales. Sa parole comme sa pensée étaient libres de tout mobile intéressé; il ne savait rien taire ni rien ménager. Je l'ai entendu, à sa table, devant vingt auditeurs stupéfaits, dire, en parlant d'un des plus respectés parmi les princes allemands, qui avait refusé de venir à Bayreuth : « De tels gens (j'adoucis les termes), qui

trouve être en contradiction avec les qualités propres de l'esprit allemand, et ce dont l'imitation serait, par conséquent, funeste au développement de nos qualités nationales...

» Tout ce qui est extérieurement visible dans la culture allemande, s'il ne porte pas en soi les marques de la rudesse barbare, n'est pas autre chose qu'une pure « gallicisation ». Et combien maladroite est cette imitation ! Combien risible doit être pour les Français cette façon d'interpréter, d'écorcher la civilisation française ! Nous nous servons de mots français que pas un Français ne comprend, et par contre, il y a, dans la langue allemande, des mots que pas un écrivain à la mode ne connaît... Et ce qui arrive pour la langue se reproduit également dans toutes les autres manifestations de la vie intellectuelle et sociale. Celui qui connaît ce déplorable état de choses... commence à désespérer de voir jamais naître une forme d'esprit vraiment nationale et originale.

» Je suis resté plus éloigné de la sphère dans laquelle se meut le mouvement intellectuel de l'Allemagne contemporaine, que des régions où sont les esprits sérieux de l'étranger, éloignés de cette soi-disant culture allemande. C'est peut-être là une preuve du caractère profondément humain de mon art, dans lequel des étrangers et des Allemands peu clairvoyants ont voulu ne voir qu'une tendance étroitement nationale. » *(Traduction Grand-Carteret.)*

n'entendent rien à l'art, ne sont pas des princes. » On a raconté que le soir de la première du *Rheingold*, irrité que l'empereur ne fît que toucher barre à Bayreuth entre deux revues, il répondit au chambellan qui venait l'inviter à se rendre auprès du souverain :

— Excusez-moi auprès de Sa Majesté ; je suis trop fatigué.

Le chambellan s'inclina, partit, puis revint un instant après, disant :

— Sa Majesté vous invite à vous rendre auprès d'elle.

— Est-ce un ordre ? interrogea orgueilleusement Wagner.

— Oui, c'est un ordre.

— Alors, j'obéis.

Pour juger équitablement les Allemands lorsqu'ils nous blessent, il faut toujours se rappeler le fond d'intraitable franchise, de *Rücksichtslosigkeit*, qui est, après tout, un des traits de caractère les plus nobles de cette nation si bien disciplinée. Pour ne pas en vouloir à un Mommsen de ses duretés envers nous, il n'y a qu'à se souvenir comment il a traité les académies et les universités de son pays et parlé de M. de Bismarck.

V

Quand, le 30 août 1876, le rideau se referma sur Brunhild expirante, Wagner se présenta devant la scène et dit : « Les *Bühnenfestspiele* sont à leur terme. Reviendront-ils? Je l'ignore et cela dépend de la puissance divine. » Cette interrogation anxieuse, tous les admirateurs des Nibelungen, quelque exaltés qu'ils fussent par ces semaines de vie idéale, où un été d'une beauté incomparable avait ajouté ses enchantements à ceux d'un art presque surhumain, se la posaient au fond de leur cœur. J'écrivais le 1er septembre les lignes suivantes :

« Maintenant que les fêtes de Bayreuth sont terminées, je me demande quel sera l'avenir de l'entreprise du Théâtre National. Le résultat des représentations du mois d'août sera considérable en ce qui touche la gloire de Wagner. Un homme capable de trouver un capital d'un million et demi pour élever un théâtre dans les conditions les plus invraisemblables, de réunir, pour jouer et pour voir son œuvre, deux cents artistes et cinq à six mille spectateurs venus de toutes les parties du monde civilisé et sacrifiant par amour pour les Nibelungen non seulement leur temps et leur argent, mais toutes

leurs habitudes de vie aisée et confortable; l'homme qui a fait ces prodiges est assurément une puissance, et il devient ridicule de nier son génie. Mais son entreprise vivra-t-elle et quels en seront les résultats?

» Les fêtes de Bayreuth devaient avoir un double caractère: national et artistique. Le premier a été complètement effacé par le second. Sans doute l'empereur, par ce sentiment de devoir militaire qui ne le quitte jamais, est venu faire acte de présence les deux premiers jours; mais l'absence du prince impérial qui se trouvait pendant le mois d'août à Ratisbonne et à Nuremberg, a eu le caractère d'une abstention volontaire. Le monde politique n'était presque pas représenté, et l'on prétend que M. de Bismarck a dit assez peu poliment à Wagner, quand celui-ci l'a vu à Berlin: « Ah! vous savez, moi, je » ne vais pas à Bayreuth. » Ajoutez à cela la présence d'une foule d'étrangers, parmi lesquels les Français étaient en assez grand nombre, et vous comprendrez le caractère purement artistique et tout à fait cosmopolite des fêtes de Bayreuth.

» L'entreprise de Bayreuth n'a pas causé en Allemagne d'enthousiasme national. Elle n'a pas été populaire. Elle n'a intéressé que les artistes et les amis de l'art. Même la passion de l'unité n'a pas créé en Allemagne un grand courant national. Quelques journalistes peuvent s'amuser à comparer l'œuvre de Wagner à celle de Bismarck, et à dire que

Bayreuth sera pour les races latines un Sedan musical, tout cela n'a aucun écho et ne répond à aucun sentiment général.

» Si l'entreprise de Bayreuth a échoué au point de vue national, quel est du moins son avenir au point de vue artistique ? De toutes manières elle aura été un grand exemple. Wagner ne s'est pas contenté de dire et de s'écrier que le théâtre ne devait pas être considéré comme un lieu de plaisir et d'amusement, mais comme un temple de l'art où l'on doit goûter avec recueillement de hautes jouissances et de nobles enseignements ; il a montré qu'en fait, il pouvait y avoir des représentations théâtrales dégagées de toutes les frivolités mondaines, libres de toute concession aux goûts légers du public. Il a réuni, en vue d'un but purement artistique et idéal, et dans les conditions de vie les plus incommodes, un public d'élite qui n'a littéralement, pendant tout le temps des fêtes, vécu que pour l'œuvre qu'il était venu entendre. Cet exemple ne sera pas perdu et contribuera certainement à relever l'idée qu'on se fait du théâtre. Mais le théâtre même de Bayreuth, que deviendra-t-il ?

» Un patriotisme étroit pourrait se réjouir de l'insuccès de la tentative de Bayreuth. Je ne suis pas de ceux qui sentent ainsi. L'art universel profite des belles œuvres qui naissent partout ; dans le monde de l'art comme dans celui de la science, les conquêtes d'une nation enrichissent toutes les autres. Combien à

diverses époques de l'histoire n'avons-nous pas donné aux autres peuples ! Combien n'en avons-nous pas reçu ! Après avoir éprouvé à Bayreuth tant de nobles jouissances, je forme les vœux les plus sincères pour que l'œuvre de Wagner soit en Allemagne le signal d'une renaissance de l'art dramatique dont l'heureuse influence se fera sentir bien au delà de ses frontières, et même chez ceux qui ont tant de raisons pour en vouloir à l'Allemagne et à Wagner. »

Les vingt années qui viennent de s'écouler ont répondu par une affirmation victorieuse aux inquiétudes et aux espérances de 1876. Le jubilé des Nibelungen en 1896 a été la consécration du triomphe de l'art wagnérien.

Ce triomphe a-t-il eu tout à fait le caractère que lui assignait Wagner lui-même, quand il criait en 1876 à ses auditeurs allemands : « Voulez-vous un art ? Cela dépend de vous. Ayez une volonté, vous aurez un art, un art nouveau, un art national. » A un certain point de vue on peut en douter. Le mouvement musical dans le monde entier a profité de l'œuvre de Wagner. Elle a été le point de départ d'une rénovation de l'art, hors d'Allemagne autant, plus peut-être, qu'en Allemagne même. Comme Wagner le pressentait dans la lettre qu'il m'adressait en 1876, c'est peut-être chez les étrangers qu'il a trouvé l'admiration la plus complète, l'intelligence

la plus profonde. Les livres de MM. Jullien et Ernst, comme aussi ceux de M. Chamberlain, en sont la preuve. « Mes représentations de Bayreuth, m'écrivait Wagner, ont été mieux jugées et avec plus d'intelligence par les Anglais et les Français que par la plus grande partie de la presse allemande. Je crois que si j'ai eu cette agréable surprise, c'est que les Anglais et les Français cultivés sont préparés par leur propre développement à comprendre ce qu'il y a d'original et d'individuel, dans une œuvre qui leur était jusque-là étrangère. » Rien dans les fêtes de Bayreuth ne flatta et ne toucha autant Wagner que le banquet qui lui fut offert, ainsi qu'à madame Wagner et à Liszt, par les Français qui n'avaient pas voulu assister au banquet officiel du 18 août. Celui qui écrit ces lignes avait été chargé de porter la parole en leur nom. Il remercia Wagner de leur avoir fait connaître un art aussi profondément original et aussi profondément national, mais, en même temps, d'avoir révélé à la France même les sources toujours jaillissantes de poésie et d'art que son génie tient en réserve pour le monde. « C'est avec orgueil, lui disais-je, que nous voyons, grâce à vous, redevenir populaires nos vieux héros et nos vieux poèmes. Nous saluons dans Tristan et Iseult la plus pure et la plus tragique incarnation de l'amour tel que l'ont conçu les races celtiques. Vous avez recommencé cette *quête* au Saint-Graal qui exerçait sur nos pères son mystérieux attrait.

Vous nous avez déjà rendu le chevalier au Cygne; demain vous ressusciterez son père, Perceval le Gallois. Et pouvons-nous oublier que le héros même des Nibelungen, l'héroïque et divin Siegfried, est un de ces Francs que les Français et les Allemands peuvent revendiquer comme leurs communs ancêtres? Nous avons commis la faute de laisser tomber en oubli nos traditions poétiques. Nous apportons notre hommage reconnaissant à l'art allemand qui leur a redonné le prestige de la jeunesse! »

Tout cela est vrai, mais Wagner avait raison aussi de penser qu'une œuvre d'art ne peut avoir une beauté durable, ne peut être vraiment humaine, ne peut enrichir le patrimoine commun de l'humanité, qu'à la condition d'être profondément originale et nationale. C'est la vertu de l'art de prouver que les diversités nationales peuvent être un élément d'harmonie et d'union, non de luttes et de haine. Qu'y a-t-il de plus grec qu'Homère, de plus latin que Virgile, de plus italien que Dante, de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus français que Molière, de plus russe que Tolstoï? Qu'y a-t-il aussi de plus humain? De même qu'y a-t-il de plus allemand et de plus humain tout à la fois que Wagner?

LE JUBILÉ DES NIBELUNGEN

L'ALLEMAGNE EN 1896

3 août 1896. — De Paris à Heidelberg.

Je vais à Bayreuth, naturellement. Mais ce n'est pas seulement l'*Anneau du Nibelung* qui m'attire, cet anneau fatal dont la puissance fait le nœud de la tétralogie colossale de Wagner; je ne suis pas seulement poussé par le désir de savoir si je retrouverai, en 1896, les indicibles émotions de 1876 ; je suis curieux aussi de revoir de près cette Allemagne où je n'ai pas séjourné depuis 1876, et que je ne connais plus que par ses livres, ses journaux, mes relations personnelles avec ses savants et ses étudiants, ou par les impressions qu'y ont recueillies mes amis et mes élèves.

Je ne fais que traverser l'Alsace, cette province française, de population germanique, à laquelle

j'appartiens par la moitié de mon âme, celle qui me vient de ma mère. L'angoisse qui me saisit chaque fois que je touche ce lambeau douloureux et sacré de la patrie est faite de sentiments bien divers. Ce ne sont pas seulement mes souffrances personnelles, celles de mes parents, de mes amis, des Alsaciens en général qui causent mon malaise ; ni le souvenir de la funeste guerre de 1870, ni la pensée de la blessure que mon pays porte depuis lors à son flanc. A ces douleurs personnelles se mêlent des émotions d'une nature plus générale et plus désintéressée. Je me rappelle qu'en 1867, lorsque j'ai fait pour la première fois cette route de Strasbourg à Heidelberg, j'éprouvai, en franchissant le Rhin, un sentiment de tendre et pieux enthousiasme. Le Rhin était pour moi, comme pour Lamartine, lorsqu'il écrivait *la Marseillaise de la Paix*,

Le Nil de l'Occident, père des nations,

destiné à couler toujours pacifiquement entre les peuples qui bordent ses deux rives : Francs d'Occident, et Francs d'Orient. Comme Michelet, comme Renan, comme Taine, je voyais dans l'Allemagne le foyer le plus intense de la science et de la philosophie modernes, dans ses universités les héritières de nos anciennes universités françaises et les modèles de nos universités futures, et le rêve de ma jeunesse était, comme celui des meilleurs parmi mes compa-

gnons d'étude, de travailler à l'union du génie allemand et du génie français pour une œuvre commune de civilisation. L'Alsace, si française de cœur, si allemande par certains traits de son caractère et de son esprit, me paraissait le symbole de cette union des deux pays. Enseigner à l'université de Strasbourg, reconstituée d'après les idées du grand ministre novateur d'alors, Victor Duruy, était à mes yeux la plus noble des ambitions. Vingt-neuf années se sont écoulées depuis lors, et l'Alsace, qui était, entre les mains de la France, un trait d'union avec l'Allemagne, l'interprète naturelle des deux pays, est aujourd'hui la plus hostile des barrières, une source incessante de malentendus et de conflits.

L'impression pénible que me cause l'Alsace nouvelle tient encore à d'autres causes plus générales, à l'incertitude que j'éprouve comme historien quand j'examine l'Allemagne elle-même et que je cherche à deviner son avenir. Le malheur de l'Allemagne à travers les siècles, la raison des brusques effondrements de sa puissance après des périodes de grandeur inouïe, a été l'impossibilité où elle s'est trouvée d'avoir jamais ni une constitution politique définie ni des frontières fixes. Elle a toujours été une race plus qu'une nation, une agglomération d'éléments hybrides plutôt qu'un organisme régulièrement constitué. A-t-on jamais su au juste ce qu'était l'Empire, les institutions d'Empire et les relations précises de l'Empire avec les États qui le constituaient?

N'y a-t-il pas eu toujours dans l'Empire des pays non allemands : Bohême, Italie, Provence, etc., et des pays allemands hors de l'Empire ? Aujourd'hui, sans doute, l'Allemagne a fait un grand pas vers une constitution définie, mais qui oserait affirmer que cette constitution serait viable, si le souvenir des dangers récents et la crainte de dangers futurs ne donnaient une cohésion factice à des éléments bien disparates ? Tout repose actuellement sur la volonté, la sagesse et le dévouement du chef de l'Empire, car personne n'oserait soutenir que ni le Bundesrath, ni le Reichstag, ni la Chancellerie impériale soient des institutions ayant en elles-mêmes leur raison d'être et une vie propre ; personne ne pourrait dire exactement quels sont les droits des États allemands et la nature des liens qui les rattachent à l'Empire. La guerre de 1866 a exilé de l'Allemagne des pays purement allemands, les provinces de l'Autriche proprement dite ; des pays non allemands, danois, slaves, polonais, français, font partie de l'Empire, tandis que d'anciens pays allemands : Frise, Hollande, provinces baltiques, restent en dehors. L'Alsace devient pour moi comme le symbole de cette impuissance de l'Allemagne à se préciser et à se définir elle-même. Il semble impossible de maintenir indéfiniment le régime innomé qui la soumet aujourd'hui encore à une dictature bizarre, à la fois bienveillante et tracassière, et qui la rattache à l'autorité personnelle du chancelier impérial ; mais il ne semble pas moins impossible de

lui donner une constitution ; on ne peut ni la réunir au pays de Bade, ni l'unir à la Prusse, ni en faire un état particulier. Elle reste en l'air pour ainsi dire, symbole, comme seul pays d'Empire, *Reichsland*, de l'unité créée par la guerre, gage aussi de cette unité, par l'antagonisme qu'elle perpétue avec les vaincus de 1870. Ajoutez à cela qu'on retrouve chez elle ces divisions entre catholiques et protestants, entre socialistes et agrariens qui sont en Allemagne une source sérieuse de difficultés intérieures ; et vous comprendrez pourquoi l'Alsace fait naître en moi tout un monde de pensées anxieuses et pénibles.

Je franchis le Rhin ! C'est au fond de ses eaux bleues que les nixes, ses filles, gardaient le redoutable trésor, ravi par Alberich. Les puissantes nations qu'il sépare se sont disputé l'anneau fatal, forgé et maudit par le Nibelung, instrument de puissance et de calamités. Les Ottons et les Hohenstaufen l'ont possédé après Charlemagne et Clovis ; Louis XIV et Napoléon ont à leur tour obtenu le formidable et funeste talisman. Il est aujourd'hui aux mains des Hohenzollern. Qu'ils prennent garde à la malédiction d'Alberich !

4 août. — Heidelberg.

Je retrouve la charmante, la pittoresque, la poétique résidence des électeurs palatins telle, ou à peu près telle que je l'avais vue la première fois en 1867,

telle que je l'avais laissée en 1872. Elle se compose toujours essentiellement d'une seule grande et longue rue, la *Hauptstrasse* (rue principale), parallèle au Neckar; toute la vie s'y concentre toujours autour de deux points : l'Université et le château. Pourtant la civilisation a commencé à gâter ce coin de terre privilégié : un funiculaire conduit au château et à la Molkencur; deux immenses hôtels ont été construits à côté du château, l'un d'eux dans le style même du château, et font des trous blessants dans cette tenture splendide de forêts sur laquelle se détachait seule jusqu'ici la masse rouge de l'incomparable ruine. Enfin, ô profanation, une *Restauration* a envahi une grande partie du magnifique jardin qui entoure le château, et une construction nouvelle est en train d'en ravager un nouveau morceau. Heureusement qu'il est difficile et coûteux de construire sur les pentes escarpées du Geisberg, et ce n'est pas de ce côté que se développera un nouveau Heidelberg. Il est en train de se former autour de la gare et au delà du Neckar à Neuenheim. Le long du chemin de fer s'élèvent une foule d'usines dont les hautes cheminées nous prouvent que même ce sanctuaire de science, de nature et d'histoire ne restera pas à l'abri de la prodigieuse expansion industrielle de l'Allemagne moderne.

En attendant, le site reste merveilleux et la ville charmante. Elle est en fête quand nous y arrivons. La plus importante des associations d'étudiants du

grand-duché de Bade, la *Burschenschaft Alemannia* célèbre le quarantième anniversaire de sa fondation. La Hauptstrasse est toute pavoisée; de grandes tables sont installées dans la cour du château; une foule d'étudiants aux casquettes rouges et blanches y sont attablés devant des chopes de bière, avec des jeunes filles en robes claires; des hommes d'âge mûr, à ventres et à barbes respectables, des vieillards même se mêlent à eux, portant de nouveau, pour un jour, la casquette et les couleurs de l'Alemannia. Ils viennent fêter les souvenirs de leur jeunesse; tous ensemble ils entonnent les chants du *Commersbuch*, (recueil des chansons d'étudiants) accompagnés par un orchestre rustique. Quand ils ont assez chanté et assez bu, toute cette foule se disperse paisiblement dans les bois qui entourent la vieille résidence. Nous les retrouvons au Wolfsbrunnen, à Schlierbach, au Philosophenweg, les uns à pied avec leurs familles, leurs sœurs ou leurs fiancées, d'autres dans d'énormes landaus dont les chevaux sont ornés de panaches aux couleurs de l'Alemannia, tous gais et riants, mais d'une gaîté peu bruyante et comme pénétrés de la sérénité de cette nature pacifique.

Le soir, grande fête de nuit. Le Neckar est couvert de barques illuminées. Un des immenses bateaux qui transportent du bois ou des pierres sur la rivière, tout orné de lanternes vénitiennes, est ancré près du vieux pont. Il est monté par une partie des *Alemannen* avec leur orchestre. A neuf heures, tout le vieux châ-

teau s'illumine de feux de Bengale, et des gerbes de chandelles romaines s'élancent au-dessus des tours. C'est une impression splendide et tragique. Ce n'est pas une ruine qu'on illumine. C'est un château qu'on incendie. On croit voir un brasier intérieur à travers les fenêtres vides; on s'attend à un écroulement de l'édifice tout entier dans les flammes. Je me crois transporté en 1693, quand les Français mirent le feu à ce chef-d'œuvre de la renaissance allemande, ou en 1764 quand la foudre acheva ce que les fureurs de la guerre avaient commencé. Quand le château est rentré dans l'ombre, des fontaines de feu s'élancent de toutes les piles du vieux pont. Ses arches s'éclairent de feux de Bengale. Des fusées partent de toutes les barques qui sillonnent le Neckar. Le grand bateau de l'Alemannia s'ébranle; il descend lentement la rivière, et le chant joyeux et solennel des *Alemannen* remplit le silence de la nuit. On débarque au *Jubilæumsplatz*, où toute la corporation se forme en un immense cortège aux flambeaux, et se rend à la *Kneipe* des Alemannen (brasserie) où ils vont achever de célébrer leur Jubilé quarantenaire d'une manière sans doute un peu plus bruyante qu'ils ne l'ont fêté cette après-midi au château.

J'ai suivi d'un œil amusé et sympathique cette fête universitaire qui me rappelait le temps lointain où, en 1867 et 1868, je venais rendre visite au vieux Gervinus dans cette même villa d'où j'admirais aujourd'hui l'embrasement du château, et où j'allais

écouter à Berlin et à Gœttingue Ranke, Droysen et Waitz. Je me demandais alors, non sans envie, si nous arriverions à créer en France une vie universitaire analogue à celle de l'Allemagne. On sent que les années d'université restent, pour tout Allemand cultivé, le temps le plus lumineux de sa vie; il se sent à jamais lié aux universités où il a étudié, à l'association d'étudiants dont il a fait partie et dont il reste toujours membre honoraire. La ville d'université considère avec orgueil son édifice universitaire, ses professeurs, ses étudiants, et aujourd'hui tout Heidelberg était de cœur avec les Alemannen. C'est toute la société d'Heidelberg qui a pris part au bal d'hier soir, à la fête du château d'aujourd'hui. On sent que la vie universitaire est un des éléments essentiels de la vie nationale tout entière.

J'ai retrouvé ici d'anciens camarades de Berlin et de Gœttingue. On arrive naturellement à parler des relations de la France et de l'Allemagne. Je constate de nouveau ce que j'ai toujours observé en causant avec des Allemands cultivés, le désir ardent d'un rapprochement avec la France, et une hostilité très vive contre l'Angleterre. Il y a trente ans, ce sentiment, si je ne me trompe, n'existait pas. Il est né de la rivalité commerciale et industrielle, à laquelle s'ajoute aujourd'hui une rivalité coloniale. Faire de la politique antianglaise d'accord avec la France, tel est, me semble-t-il, le rêve de beaucoup d'Allemands, surtout dans les classes

lettrées et savantes. Habitués pendant longtemps à changer avec docilité de frontières et de princes, ils ne comprennent pas que les Français puissent hésiter à s'unir à eux contre la superbe britannique.

6 août. — Rothenbourg-sur-la-Tauber.

Je n'ai passé que quelques heures à Wurtzbourg, juste le temps de constater qu'ici aussi se manifestaient la richesse et l'activité industrielles de l'Allemagne contemporaine. Les promenades qui occupent tout autour de la ville la place des anciens remparts, ce qu'on appelle les rues des Glacis, sont maintenant entourées de quartiers neufs, et tout un faubourg de fabriques a été créé au delà de la gare. Un pont monumental vient d'être jeté sur le Mein, au pied du Nikolausberg, et les beaux bâtiments neufs de l'Université sont une preuve nouvelle de la munificence avec laquelle l'Allemagne dote ses établissements d'instruction publique, aussi bien que ses postes et ses casernes.

Rien ne frappe plus l'étranger qui voyage en Allemagne que le luxe avec lequel sont installés les écoles et les hôtels des postes. On ne leur ménage ici ni la place ni l'argent. Je ne puis m'empêcher de songer à la modestie parfois piteuse des bureaux de poste de nos plus grandes villes de province, et aux ridicules protestations qui s'élevèrent chez nous quand le ministère Ferry commença à

doter la France d'écoles primaires simplement décentes. Que ceux qui se scandalisent de la prodigalité de notre ministère de l'Instruction publique aillent voir l'école normale primaire de Bayreuth, une petite ville de vingt-quatre mille habitants, et qu'ils visitent ensuite certaines écoles normales de nos chefs-lieux, l'école normale de filles de Versailles, par exemple, où les murs suintent l'humidité et les rhumatismes, et ils jugeront si notre administration et nos conseils généraux ne sont pas économes jusqu'à la parcimonie.

Mais ce n'est pas à l'Allemagne moderne que je veux consacrer aujourd'hui ma journée. Je la consacre à la vieille Allemagne, celle du xve siècle, celle qui, sans autre unité que la lointaine et chimérique autorité de l'Empereur et la vaine parade de ses Diétes, était active, prospère, heureuse, en dépit des guerres intérieures et des guerres étrangères, grâce à l'énergie, à l'intelligence de ses bourgeois et de ses ouvriers, de ses villes impériales, épiscopales et princières. Une de ces villes nous a été conservée intacte, telle qu'elle était au moment où Tilly, en 1631, est venu la punir de s'être donnée à la cause protestante, et où le vieux bourgmestre, Georges Nusch, l'a sauvée du pillage, en consentant à vider d'un seul coup un bocal de vin vieux d'une contenance de douze schoppen bavarois [1]. C'est

1. Cette précieuse relique m'a paru pouvoir contenir cinq litres de liquide.

Rothenbourg-sur-la-Tauber. C'est à peine si l'industrie moderne commence à s'y montrer avec le petit embranchement de chemin de fer qui y conduit et les deux fabriques de joujoux et de ciments qui se sont établies près de la gare. Quand on a franchi les fossés de la ville, aujourd'hui remplis d'une luxuriante végétation, et les murailles demeurées intactes, avec leurs créneaux, leurs mâchicoulis, leurs chemins de ronde et leurs trente-trois tours aux formes variées et pittoresques, on a devant soi la saisissante image d'une ville du XVe et du XVIe siècle. Toutes les maisons sont anciennes ; ce sont des enfilades de pignons, de balcons, de fenêtres en lanterne, de toits immenses avec quatre, cinq, six étages de lucarnes. Non seulement toutes les rues principales aboutissent à des portes de l'enceinte qui forment les tableaux les plus pittoresques, mais dans l'intérieur même de la ville, des tours et des portes montrent qu'elle a eu plusieurs enceintes successives. Les élégantes fontaines qui s'élèvent au milieu des rues, surmontées de statuettes de chevaliers ou de monstres bizarres, les belles églises de Saint-Wolfgang, construite dans le rempart même, et surtout de Saint-Jacques, du plus beau style gothique et ornée d'admirables retables sculptés de Riemenschneider, la place du Marché, avec sa double maison de ville, gothique et Renaissance, nous disent quelles furent un jour la richesse et la puissance de cette ville libre impériale, qui fut le siège de

Diètes d'Empire, et qui faisait la guerre au burgrave de Nuremberg, au duc de Wurtemberg et jusqu'aux seigneurs des bords du Rhin. C'était pourtant une république de paysans que cette ville de Rothenbourg; c'est par la culture de la terre et non par l'industrie qu'elle s'était enrichie, et c'est ce qui l'a si bien conservée jusqu'à nos jours. Ses habitants sont restés cultivateurs. On rencontre des vaches et des bœufs dans les rues, que parfume une bonne odeur d'étable. On tisse encore ici des étoffes de couleur sur des métiers à bras, et l'on voit pendre sur des bâtons, à la devanture du tisserand, les fils multicolores de lin, de coton ou de laine. Les habitants sont fiers de leur passé; ils conservent leurs vieux meubles, leurs vieux costumes; tous les ans, à la Pentecôte, six cents habitants, vêtus comme les contemporains de Gustave-Adolphe, fêtent, par une procession solennelle et par une représentation, donnée dans la grande salle du Rathaus, la délivrance de Rothenbourg.

Un petit fait donnera bien l'idée de l'esprit patriarcal et conservateur des habitants de cette ville-musée. Il y a peu d'années, dans l'église de Saint-Laurent, à côté d'un admirable autel orné d'un retable en bois sculpté, une petite feuille verte est apparue entre deux dalles. Au lieu de l'arracher, on enleva un morceau de la dalle pour faire jour à la petite pousse miraculeuse, et aujourd'hui, un petit acacia, pieusement soutenu par des baguettes

protectrices, s'élève à côté du chef-d'œuvre de Riemenschneider.

Si l'on veut avoir la vision parfaite du Rothenbourg du XVe siècle, il faut contempler la ville des collines qui s'élèvent en face d'elle, de l'autre côté de la Tauber. On voit alors se développer, tout le long de la vallée profonde, dont les flancs presque à pic sont comme un prolongement des remparts, la fine et pittoresque silhouette des murailles, des tours, des églises, qui se découpe sur le ciel. Aucune ville italienne, pas même Sienne, ni San Giminiano, n'a un profil plus caractéristique, plus fièrement féodal.

En rentrant au soir dans Rothenbourg, par une des petites portes percées dans la muraille, j'avise un vieux et grand bâtiment gothique où brillent des lumières. J'ouvre la porte; une vaste et magnifique salle, construite au XVIe siècle pour servir de magasin et de moulin, est aujourd'hui le gymnase de la ville. Les jeunes gens de Rothenbourg y sont réunis : les uns s'exercent à l'escrime, d'autres au trapèze, aux anneaux, aux barres parallèles, s'instruisant les uns les autres, avec un sérieux et une discipline silencieuse que j'admire. Dans la salle, où l'on amassait naguère les boulets de pierre qui servaient à défendre la ville, se préparent maintenant les soldats de l'armée nationale.

7 août. — Nuremberg.

Nuremberg! ce nom seul éveille dans mon imagi-

nation tout un monde de souvenirs d'histoire et d'art : Saint-Laurent et ce merveilleux tabernacle qui s'élève le long d'un des piliers du chœur jusqu'à la voûte, et où Adam Kraft a sculpté toute l'histoire du Christ ; Saint-Sébald et la ravissante châsse de bronze de Pierre Fischer ; les fines sculptures de Notre-Dame ; la fontaine où les Vertus versent l'eau de leurs seins avec une générosité toute maternelle ; le vieux burg des Hohenzollern ; les puissantes murailles construites par Albert Durer ; les vieilles maisons de bois qui décorent si pittoresquement les bords de la Pegnitz, et la maison de Nassau, et la Halle aux marchands, et la maison d'Albert Durer, et tant de coins délicieux qui m'ont transformé, quand j'étais à Nuremberg en 1865, un contemporain de Hans Sachs, de Martin Behaim et de Willibald Pickheimer, de ces bourgeois savants, commerçants et artistes, qui ont fait de leur ville le plus extraordinaire des bibelots ou plutôt des musées. Aujourd'hui, quand j'arrive dans cette énorme gare centrale où seize quais versent et absorbent tour à tour dans un mouvement incessant des flots de voyageurs, où s'accumulent des marchandises sans nombre, quand je vois s'étendre à perte de vue, autour des murailles du vieux Nuremberg, les cheminées des fabriques qui versent sur la ville de noirs torrents de fumée, l'Allemagne moderne avec sa fièvre de production, de travail et de richesse, fait disparaître un instant à mes yeux l'incomparable joyau d'art que fut Nurem-

berg désormais comme englouti dans cette ville nouvelle qui l'enserre de toutes parts et menace de l'écraser. Je retrouverai, je le sais, dans un pieux pèlerinage à tous les trésors du xve et du xvie siècle, mes vives impressions d'autrefois; mais je ne pourrai plus échapper à l'obsédante vision de cette puissance matérielle colossale, qui s'est accumulée là en quelques années, et qui a fait de Nuremberg le plus grand centre industriel de l'Allemagne du Sud. Elle avait cinquante mille habitants à peine en 1867; elle en a cent soixante-dix mille aujourd'hui. Depuis vingt ans elle s'accroît de cinq mille habitants par an. Elle n'avait pas un juif en 1867; elle en a dix mille maintenant et une superbe synagogue. Elle a organisé cette année une exposition industrielle nationale, qui est très intéressante à étudier. Les bâtiments ont grand air, tout en ayant été construits avec une extrême économie, et les produits y sont exposés par province, ce qui permet de se rendre compte immédiatement de l'activité des deux grands centres industriels de la Bavière, le Palatinat avec la ville toute récente de Ludwigshafen et la Franconie avec Nuremberg. La galerie des machines, avec ses puissants moteurs électriques, les belles locomotives construites pour les chemins de fer bavarois, donnent la meilleure idée de l'industrie métallurgique franconienne. Il reste à l'industrie allemande de grands progrès à faire au point de vue du goût. Autant les mobiliers

en style ancien sont beaux et harmonieux, autant les mobiliers modernes sont, comme les toilettes, d'un style lourd et criard; mais le temps est passé où la définition officielle de l'industrie allemande était « schlecht und billig » (mauvais et bon marché) ; on produit encore à bon marché, mais la qualité fait des progrès quotidiens, et le moment n'est pas éloigné où sur les marchés étrangers les maisons allemandes trouveront avantage à vendre sous leurs propres marques, au lieu d'emprunter des marques françaises ou anglaises. J'ai particulièrement admiré les remarquables résultats auxquels sont parvenues certaines industries d'art, les imitations de verreries, de faïences, d'objets d'étain anciens, surtout les gravures et les impressions en couleurs. J'ai vu là des chromolithographies tirées en trois couleurs d'une remarquable perfection.

Ce subit accroissement de Nuremberg a bien des inconvénients. Il y a amené une population ouvrière qui est assez mélangée et qui a fait de Nuremberg un des centres les plus importants du socialisme allemand ; mais il a aussi ses beaux côtés. Ces riches industriels ont, comme les anciens bourgeois du Moyen âge, l'orgueil de leur ville. Ils y ont créé un musée industriel, qui est peut-être le plus beau de l'Europe, et auquel sont adjoints des ateliers qui en font une véritable école. Leurs libéralités ont été pour beaucoup dans l'installation et l'enrichissement de ce splendide *Musée national germanique*, créé par

MM. d'Aufess et d'Essenwein, dont le local mériterait à lui seul une visite, et dont l'admirable classement permet d'étudier méthodiquement toutes les parties de l'art et de l'industrie de l'Allemagne du Moyen âge. Rien n'est plus touchant que de voir, dans la salle des costumes, les beaux vitraux représentant le développement de la civilisation allemande. Chacun d'eux a été donné par un industriel de Nuremberg, et est orné d'une devise qui témoigne de la profondeur et de la noblesse des sentiments qui ont provoqué ces donations.

13-19 août. — Bayreuth.

Je ne vais pas à Bayreuth sans une certaine appréhension, après vingt années écoulées. Bayreuth n'est pas pour moi une petite ville de la Haute-Franconie, moitié capitale, moitié village, où j'ai passé en 1876 un mois de chaleur torride, et où j'ai accepté les risques d'un gîte inconnu et d'une cuisine problématique, afin de m'initier par la quadruple représentation des quatre drames de l'Anneau du Nibelung à un art tout nouveau pour moi. Bayreuth est un lieu idéal, flottant entre ciel et terre, où j'ai éprouvé des émotions si nouvelles, si étranges et si fortes qu'elles me paraissent presque surnaturelles, et que je ne pense pas pouvoir en éprouver jamais de semblables ; d'autant plus que nos souvenirs de jeunesse s'embellissent par l'éloignement, et que je ne puis plus avoir la

fraîcheur d'impressions de mes trente ans. J'ai peur d'aller à Bayreuth ; peur de voir ramener à une réalité tangible ce monde de rêve et de poésie qui vit encore en moi, après vingt ans ; peur de trouver à Bayreuth un public mondain et frivole qui blessera ma vue et gâtera mon plaisir ; peur de trouver Bayreuth même changé, avec l'aspect d'une ville d'eaux où l'on exploite les étrangers ; peur de ne pas pouvoir jouir simplement et naïvement de ce que je vais entendre et voir, de faire constamment des comparaisons entre autrefois et aujourd'hui, entre l'orchestre d'alors et celui de maintenant, entre les jeunes chanteurs d'il y a vingt ans dont la voix résonne encore à mon oreille, et ces mêmes chanteurs vieillis ou d'autres chanteurs qui n'auront ni les mêmes costumes, ni les mêmes gestes, ni la même voix. Peu importe s'ils sont meilleurs ou pires ; ils seront autres ; je comparerai, je jugerai au lieu de jouir tout bonnement. La critique, l'horrible critique va remplacer ce don de soi-même qui est la première condition pour comprendre une œuvre d'art. On se reprend après et l'on juge ; si l'on veut commencer par juger, c'en est fait de toute émotion artistique.

Toutes ces craintes étaient vaines. Me voici à Bayreuth, et je me vois simplement rajeuni de vingt ans. Je me retrouve sans effort, sans le vouloir, dans l'état d'âme où j'étais en août 1876. Sans doute, bien des choses ont changé. Ce n'est pas dans le salon de Wahnfried, c'est dans le bosquet du jardin où il

repose, avec son fidèle Rus à ses pieds, que je vais porter mon hommage au maître qui jadis animait tout de son génie et de son intarissable entrain ; je vais ensuite au cimetière de l'Erlangerstrasse visiter la chapelle où l'ami des bons et des mauvais jours, Liszt, dort son dernier sommeil. Bien des enfants sont devenus grands, des hommes mûrs vieillards ; bien des cheveux noirs ont blanchi ; les arbrisseaux de Wahnfried et de la colline du théâtre donnent aujourd'hui une ombre épaisse et douce ; des quartiers nouveaux avec d'élégantes maisons ont été construits ; la filature de mon cher hôte de 1876, M. Kolb, s'est agrandie, et de nouvelles usines (hélas !) ont été construites, ici comme dans toute l'Allemagne. Mais malgré tout cela, Bayreuth est resté le même. Est-ce au bon naturel de la population qu'on le doit ? est-ce à la grandeur de l'œuvre dont Bayreuth est le sanctuaire ? est-ce au mérite de ceux qui dirigent cette œuvre ? ou plutôt à tout cela à la fois ? Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : c'est que Bayreuth n'est pas gâté. Grâce à la fermeté de la direction donnée par M. de Gross, l'incomparable organisateur de toute la partie matérielle et financière de l'entreprise, tout se passe avec un ordre admirable. Tout le monde est logé et bien logé, nourri et suffisamment bien nourri, voituré même pour peu qu'on le désire, et tout cela à des prix très raisonnables. Les chiffres ici sont éloquents. Nous avons vécu à Bayreuth pour 12 francs par jour et par tête. La population y met évidemment

son amour-propre ; en voyant avec quel désintéressement est conduite cette entreprise dont tous les bénéfices reviennent à l'œuvre elle-même, elle se fait un point d'honneur, sans oublier évidemment tout à fait ses intérêts, d'y apporter pourtant comme un esprit de collaboration. Wahnfried n'a pas changé de ce qu'il était autrefois. Ses hôtes m'en voudraient d'insister sur ce qu'ils considèrent comme une chose toute naturelle ; mais il m'est permis de dire qu'aucun souffle de mondanité et d'orgueil n'a altéré la simple et large hospitalité de cette maison, pourtant à jamais illustre. On sent qu'aucune pensée mesquine, frivole et personnelle n'a de place ici. On n'y songe qu'à servir l'art et la mémoire du grand génie qui a créé tout ce que nous admirons.

La simplicité et le sérieux avec lesquels est conduite toute l'entreprise de Bayreuth excercent leur influence sur le public même. Sans doute il n'est pas tout entier également préparé, ni même également digne ; on est étonné de rencontrer certaines toilettes tapageuses qui font un piteux effet dans le cadre champêtre des abords du théâtre et qui disparaissent dans la nuit profonde où est plongée la salle. Il y a bien des snobs qui sont venus par mode et admirent ou bâillent sans savoir pourquoi. Mais ces fausses notes sont plus rares qu'on ne croit. Il ne faut pas trop se plaindre quand la mode adopte les choses dignes d'être aimées et admirées. Tel qui est venu à Bayreuth par chic s'en retournera ému et conquis. En

1876, il n'y avait guère d'auditeurs indifférents et tout à fait incompétents, c'est vrai; mais il y avait beaucoup d'auditeurs hostiles. Aujourd'hui on ne peut plus discerner que des degrés dans l'admiration; personne ne nie ni ne dénigre plus. Aussi y a-t-il dans cette unanimité, dans cette solidarité d'admiration, qui unit ce public de seize cents personnes silencieuses et recueillies, une puissance de sympathie qui décuple l'émotion. Le public de Bayreuth reste un public exceptionnel où il n'y a ni princes, ni nobles, ni bourgeois, ni artistes, ni hommes célèbres, ni inconnus. Tous sont confondus dans un même sentiment, sont venus ici pour la même chose. La princesse de Galles était ces jours-ci à Bayreuth. Elle y a trouvé le respect et les hommages qui lui sont dus; mais sa présence n'a pas produit plus d'effet que celle du plus humble des spectateurs. Je ne sais si la présence de l'Empereur lui-même serait beaucoup plus remarquée.

Si le milieu et l'esprit de Bayreuth m'ont paru aussi peu changés, à plus forte raison n'ai-je éprouvé au théâtre même aucune des désillusions que je craignais. Je ne sais pas si j'y suis entré avec la résolution de me donner tout entier à l'œuvre que j'allais entendre, mais je sais bien qu'elle m'a pris tout entier pour ne plus me lâcher. J'ai vécu dans cette musique et dans ce drame pendant quatre jours. Il est vrai que je suis aujourd'hui plus complètement initié que je n'étais en 1876; que

je connais et comprends plus à fond tous les détails du texte, dont je trouvais alors bien des parties obscures, bizarres et fatigantes, et dont je sens aujourd'hui toute la poésie grandiose, étrange, surhumaine, et pourtant si humaine. Mais, même alors, et aujourd'hui plus encore, j'éprouvais ce qu'on ne peut éprouver qu'à Bayreuth, avec la salle obscure, l'orchestre invisible, les tableaux de la scène surgissant comme des apparitions ; c'est qu'ici on n'assiste pas à un drame, on n'écoute pas des musiciens ni des chanteurs, on vit le drame et on sent la musique. Dans un théâtre ordinaire, tout se passe devant vous, hors de vous, loin de vous. Ici on n'a plus la conscience qu'on regarde et qu'on écoute. On subit toutes les péripéties du drame et on les sent simultanément par la musique, par les paroles, par les décors et par l'action. Tout cela vous enveloppe, entre en vous par tous les sens, par toutes les facultés de l'âme ; on n'est plus soi-même, on ne peut plus ni analyser ni juger, on ne peut que sentir, jouir et souffrir, jusqu'au moment où, revenu à la lumière du monde réel, on repasse ses impressions, on compare et on reprend conscience de soi. Je crois que les représentations auxquelles j'ai assisté étaient particulièrement propres à agir de cette façon sur les spectateurs. L'orchestre était dirigé par le jeune Siegfried Wagner. Il se préparait depuis des années à cette redoutable épreuve dont il s'est tiré avec éclat ; il a pénétré plus profondément que personne dans

l'œuvre paternelle et, en dirigeant l'orchestre, il avait toujours le drame présent à l'esprit pour y prendre son point d'appui et tout y ramener. Aussi les chanteurs étaient-ils d'accord pour dire que jamais ils ne se sont sentis plus sûrement conduits, soutenus et entraînés. Pour moi j'ai éprouvé une joie particulière, après avoir entendu en 1876 les Nibelungen tels qu'ils étaient sortis de la pensée et de la direction de Wagner lui-même, à les entendre maintenant dirigés par son fils, et de constater que Bayreuth, conduit avec une telle sûreté depuis 1882 par la compagne même du maître, a dans son fils la certitude d'un long avenir.

Quand je me suis arraché à la fascination de cet art dominateur, j'ai réussi à analyser au moins en partie mes impressions. Je ne pouvais pas méconnaître que Vogel (le dieu Loge et Sigmund), toujours admirable acteur, n'avait plus sa voix d'il y a vingt ans et que Niemann chantait le rôle de Sigmund avec une autre ampleur ; que Perron, malgré toute son intelligence et sa jolie voix, ne peut donner aux adieux de Wôtan à Brunhild la pénétrante beauté que leur prêtait Betz, et que l'incantation du feu ne produit pas le merveilleux effet qu'elle faisait il y a vingt ans. Je regrette certains décors d'autrefois, auxquels peut-être mon souvenir prête plus de charmes et de grandeur qu'ils n'avaient réellement ; je trouve certains costumes, dans les dernières scènes de Rheingold, de couleurs bien criardes. Je trouve enfin

que les acteurs exagèrent parfois la lenteur ou même la longue immobilité des gestes et des attitudes, et que Wagner exigeait d'eux plus de naturel et de vie. Mais si certaines comparaisons défavorables se font en moi, combien d'autres sont tout à l'avantage du présent ! Pour parler d'abord des choses extérieures, la machinerie scénique, aujourd'hui tout entière mue à l'électricité par de grands claviers, a fait d'immenses progrès. Les costumes, composés par le peintre Hans Thoma, sont d'une originalité et d'une sauvagerie souvent très heureuses, et certains tableaux, celui de l'enlèvement de Freya par les géants, celui de la forge, celui de la mort de Siegfried, sont de véritables résurrections de la Germanie primitive et presque préhistorique. — Quant à l'interprétation même, elle est, dans l'ensemble, incontestablement supérieure. Si la Walküre m'a produit en 1876 une impression plus profonde qu'en 1896, sauf dans la seconde scène entre Wôtan et Brunhild, Siegfried et la Gœtterdæmmerung ont été rendus cette année d'une manière bien plus parfaite, surtout Siegfried, ce joyau musical d'une richesse et d'une beauté sans égales. La médiocrité, l'incapacité d'Unger avaient, en 1876, fait perdre une grande partie de leur effet aux pages les plus exquises de ce drame. L'acte de la forge restait très beau ; mais la scène si émouvante de Siegfried dans la forêt et celle du réveil de Brunhild devenaient languissantes et faibles. Aujourd'hui, nous avons une Brunhild qui, sans

atteindre à la sublimité de madame Materna, joue et chante ce rôle écrasant sans une défaillance. C'est madame Gulbranson, une Suédoise qui ne fait pas du théâtre sa carrière, et qui apporte dans son jeu et son chant une fraîcheur de sentiment, un élan de jeunesse entraînants, et servis par une voix admirable. Bayreuth a eu, d'ailleurs, l'heureuse fortune de remplir d'une manière remarquable tous les rôles de femme. Madame Brema est une Fricka émue et éloquente, qui rend intéressant et presque sympathique ce rôle ingrat; madame Schumann Heink donne au rôle d'Erda une grandeur et une intensité dramatiques que madame Jachmann n'avait pas su faire ressortir autrefois, malgré son talent de tragédienne.

Mais ce qu'il importe surtout de signaler, c'est la manière remarquable dont on tété tenus les rôles de Siegfried et de Mime, par deux élèves de l'École de musique, de déclamation et de chant de Bayreuth dirigée par M. Kniese, MM. Burgstaller et Breuer. Cette école est toute jeune encore et elle n'a eu recours à aucune réclame pour se faire connaître; mais elle vient de faire ses preuves d'une manière éclatante. Madame Gulbranson et M. Friedrich, l'excellent Alberich, ne sont pas absolument ses élèves; mais ils s'y sont pourtant formés depuis un an aux rôles qu'ils devaient jouer. Breuer et Burgstaller sont de tout jeunes gens qui n'ont jamais eu d'autre direction. Or Breuer a

joué le rôle si difficile de Mime, avec un entrain et un esprit charmants, et l'a dit avec une admirable justesse. Quant à Burgstaller, un ancien ouvrier horloger découvert par M. Motl, et formé à Bayreuth depuis trois ans, il a été le vrai Siegfried, juvénil, héroïque, brutal et sublime ; il a joué, dit et chanté son rôle, je ne dirai pas d'une façon parfaite, car sa voix a encore certaines âpretés, mais de façon à nous ravir et à nous émouvoir jusqu'au fond du cœur. L'école de Bayreuth a une grande œuvre à accomplir. L'art du chant et celui de la déclamation sont également en décadence en Allemagne, surtout en ce qui concerne les hommes ; et l'on profite de ce que les récitatifs wagnériens doivent se dire au moins autant que se chanter pour ne plus chanter du tout, et se contenter de hurler d'une voix rauque des sons d'une justesse souvent douteuse. On a accusé le théâtre de Wagner de conduire à la ruine de l'art du chant. L'école de Bayreuth a la noble tâche de démontrer la fausseté de cette prophétie.

Quand le rideau s'est refermé sur l'écroulement du Walhalla, le public enthousiasmé voulait à tout prix rappeler les acteurs et faire sortir de son abîme le jeune chef d'orchestre pour leur exprimer son admiration et sa reconnaissance. Ils ont eu les uns et les autres la sagesse de ne pas répondre à cet appel, de rester fidèles aux principes de Bayreuth, où l'on vient pour écouter une œuvre, non pour faire un succès à tel ou tel artiste, à tel ou tel chef d'orchestre,

On me presse de rester pour la cinquième série. Je serais bien tenté de le faire, mais je résiste. J'aime mieux garder une impression unique, absolue. J'ai vécu quatre jours dans un monde idéal et sublime. J'emporte avec moi cette vision et ces harmonies au fond des montagnes du Tyrol. Ces spectacles pittoresques et sauvages peuvent seuls être pleinement goûtés après des créations qui ont la puissance et la grandeur des phénomènes de la nature. Bayreuth reste pour moi quelque chose de miraculeux et d'unique. Réunir dans ce petit coin perdu de l'Allemagne ces foules venues de toutes les parties du monde et où aujourd'hui les Français et les Anglais sont presque en majorité, pour entendre jouer un drame lyrique qu'on donne aujourd'hui partout, à Munich, à Berlin, à Bruxelles, mais qu'on espère comprendre et goûter ici d'une manière plus complète et plus religieuse, n'est-ce pas un miracle du génie, de la volonté et de la foi ? Y a-t-il dans l'histoire de l'art quelque chose de plus extraordinaire et de plus beau ?

15 août. — Munich.

Malgré mon désir de gagner les montagnes au plus vite, je ne puis pourtant pas traverser Munich sans m'y arrêter. Il faut aller faire mes dévotions aux portraits de Van Dyck, aux Roger van der Weyden, aux Durer, aux Téniers de la vieille Pinacothèque,

et aux Niobides et aux Eginètes de la Glyptothèque. Je profiterai aussi de l'occasion pour voir ce que produit l'Allemagne actuelle en fait de peinture, car il y a en ce moment à Munich deux expositions, celle du *Palais de Cristal*, la plus considérable, et celle de la *Sécession*, qui a la prétention d'être au Palais de Cristal ce que notre Champ-de-Mars est à nos Champs-Elysées.

Munich, en dehors de ces expositions et de mes vieux amis des Musées, ne m'offre rien de très intéressant. Je constate pourtant que cette belle et grande ville est devenue encore plus belle, plus grande et plus régulière. On y a construit de nouveaux édifices immenses et splendides, une Académie des beaux-arts et un Palais de justice, et le sculpteur Hildebrand a élevé à la gloire des Wittelsbach une fontaine monumenale d'un très noble caractère.

16 août.

La Bavière souffre autant que nous d'une pléthore de peinture. On se demande avec effroi où pourront bien aller les milliers de tableaux exposés dans les deux salons de Munich, et dans celui de l'exposition de Nuremberg ; d'autant plus que les meilleurs sont incontestablement les tableaux étrangers. A la Sécession il n'y a guère qu'une très remarquable toile de Frédéric, les *Quatre Ages*, qui vaille la visite, et au

Palais de Cristal, les meilleurs tableaux sont ceux des peintres anglais. Pourtant j'ai vu avec intérêt les vigoureux portraits de Lenbach, qui, s'il produit aujourd'hui trop vite et trop, a toujours une manière pénétrante et forte de fouiller les physionomies ; et j'ai étudié avec soin les œuvres exposées par un des peintres allemands modernes les plus admirés, Hans Thoma. Une salle est remplie de ses dessins, une autre de ses tableaux. Hans Thoma est un paysan de la Forêt-Noire qui a, pendant de longues années, dessiné et peint dans le silence et l'isolement, sans être connu de personne, et qui tout d'un coup, découvert par quelques amateurs, parmi lesquels se trouvait l'éminent historien de l'art, M. H. Thode, est arrivé à la célébrité. Il est aujourd'hui, avec Bœcklin et Klinger, un des trois peintres qui excitent en Allemagne les plus enthousiastes admirations. Il n'a pas la fantaisie poétique, ni l'invention pittoresque du premier, ni la force dramatique du second, mais il a d'autres qualités et il est, comme eux, comme tous les grands peintres allemands, un artiste très intéressant et très incomplet. Ses dessins sont admirables par la sincérité, par la conscience, par l'amour de la nature dont ils témoignent. Les portraits sont étudiés avec l'œil le plus intelligent et le plus pénétrant ; mais les paysages sont surtout remarquables. On a affaire à un homme qui croit à son art et à la nature, qui ne demande rien à l'habileté de la facture, au chic, qui

sent non seulement les lignes des arbres et des rochers, mais aussi la forme et la solidité des terrains, les justes relations des plans. Il sait aussi que les ciels peuvent être dessinés comme les aspects de la terre ; il en rend la profondeur, et les nuages sont vivants et réels chez lui comme dans la nature. C'est un homme qui a vécu en communion avec les campagnes allemandes, avec les montagnes et les forêts de son pays natal, et elles l'ont fait grand dessinateur. Malheureusement il n'a pas reçu les dons du peintre. Non qu'il n'y ait dans ses tableaux d'excellents morceaux, et en particulier des ciels d'une profondeur et d'une légèreté exquises ; mais il n'a comme peintre aucune sûreté de main, aucune vision colorée personnelle de la nature. A côté d'un tableau d'une couleur charmante et harmonieuse, il y en a d'autres d'une lourdeur et d'une opacité lamentables, et la maladresse du peintre est parfois telle que les arbres deviennent des masses informes et le dessin des personnages gauche et incorrect. Par la naïveté et la puissance de sa vision, Thoma fait songer à notre Courbet ; mais s'il est peut-être meilleur dessinateur que lui, Courbet a cette immense supériorité qu'il est peintre jusqu'au bout des doigts. Il voit toujours en peintre ; Thoma voit en dessinateur.

Au fond, cette infirmité de Thoma est celle de l'art allemand tout entier. Les Allemands n'ont pas été doués pour les arts plastiques comme ils l'ont été

pour la musique. Sauf Holbein dans un certain nombre de ses œuvres, je ne vois aucun artiste allemand qui ait eu les dons complets du peintre, et qui ait eu le sens divin de la beauté. Je n'excepte pas Durer lui-même. C'est un artiste admirable sans doute ; il a une profondeur de sentiment, une imagination pittoresque et tragique, une science du dessin qui le mettent à la hauteur des plus grands génies. Je ne connais point d'œuvre d'art qui m'émeuve plus que sa *Melancholia*. Mais combien cet incomparable dessinateur et graveur est inférieur dès qu'il prend les pinceaux ! Et où trouveriez-vous chez lui une vision personnelle de la beauté ? Les Allemands sont, semble-t-il, des âmes trop compliquées et trop naïves à la fois pour saisir et créer la beauté plastique. Leurs meubles anciens, leur ornementation, leur sculpture, leurs ciselures, leurs verrières, tout témoigne de ce goût compliqué, surchargé, qui les empêche d'atteindre à la beauté. Leurs peintres ont été de tout temps incapables de rendre avec un coloris personnel et pourtant vrai une vision à la fois belle, réelle et individuelle de la nature. Le coloris de Durer ne lui est point personnel ; celui de Bœcklin est de pure fantaisie et tout de chic. Uhde, cette âme exquise d'artiste et de rêveur, est capable d'enfanter des pauvretés comme celles qui sont exposées à la Sécession. Menzel a un sentiment pittoresque égal à celui de Messonier avec plus de fougue, plus de

vie, une facture plus large, un coloris plus éclatant, et pourtant il n'éveille jamais en vous cette émotion esthétique, à la fois morale et intellectuelle, qu'on ressent devant le *1814* ou la *Rixe* du peintre français. Je ne vois pas dans toute l'histoire de l'art allemand un seul artiste qui ait su arriver par la peinture à exprimer son âme et les choses avec l'unité harmonieuse d'un Titien, d'un Rembrandt, d'un Corrège, ou même d'un Millet ou d'un Troyon. Les Allemands peuvent s'en consoler du reste. Leur grandeur est ailleurs. Leur supériorité dans le plus poétique à la fois et le plus scientifique, le plus sensuel et le plus abstrait, le plus métaphysique même de tous les arts, la musique, a pour rançon leur infériorité dans les arts plastiques. Quand on a produit Bach, Mozart, Beethoven, Weber, Schubert, Schumann et Wagner, on peut se consoler d'être au troisième ou quatrième rang en peinture et en sculpture.

De Munich à Pieve di Cadore.

Je franchis à Kufstein le frontière autrichienne. J'entre en Italie à San Vito, dans le val d'Ampezzo. A peine en Autriche, la propreté, l'air d'aisance cossue qui me frappaient en Allemagne, font place à une certaine négligence. Les wagons de chemin de fer sont moins soignés ; les employés, moins polis, nous empilent dans les voitures ; je retrouve des mendiants, race que depuis quinze jours je croyais

disparue de la terre. La tenue des soldats s'est relâchée. En Italie, j'entre dans le royaume de la misère joyeuse et de la saleté aimable et insouciante. Le pays est si beau d'ailleurs et les habitants si gais et si bons enfants, que je me résigne à l'avance aux mille privations que leurs hôtels et leur cuisine vont m'infliger.

Je quitte l'Allemagne émerveillé des progrès matériels qu'elle a faits depuis vingt ans, de l'incroyable développement de sa richesse, de l'aisance qui paraît régner partout. A Nuremberg, les hôtels étant pleins, j'ai dû loger chez un petit boulanger. J'y ai été hébergé presque luxueusement. Son salon, orné des portraits de Beethoven et de Gœthe, avait un piano sur lequel la porteuse de pain, qui servait aussi de bonne, venait de temps en temps jouer des cantiques ou des *Lieder*. J'ai vu des Allemands se plaindre de ce développement du bien-être et de la richesse, prétendre que la jeunesse ne songe plus qu'à gagner largement sa vie, que dans les Universités on délaisse les études désintéressées, la philosophie et l'histoire, pour ne s'occuper que de chimie ou d'électricité. Ils disent que Bayreuth est un phénomène unique, qui seul donne à l'Allemagne une influence idéale sur le monde, que partout ailleurs l'art est en baisse; que la musique même n'est plus cultivée avec autant de sérieux; que les prétendues représentations modèles de Beethoven, Mozart et Wagner à Munich, annoncées à

grand renfort de réclame par toute l'Europe, sont une preuve lamentable de la négligence et du manque de conscience des musiciens et des chanteurs. Il y a même des Allemands assez grincheux pour se plaindre de Bayreuth, et prétendre qu'on y corrompt l'originalité allemande en y attirant tant d'étrangers, surtout tant de Français et d'Anglais, qui y forment presque la majorité du public. D'autres grognent contre l'hégémonie prussienne et affectent de parler avec dédain de l'Empereur qui, disent-ils, n'est apprécié qu'en France. En Bavière en particulier, l'ultramontanisme est en ce moment fortifié par une véritable poussée de sentiments nationaux bavarois particularistes. Le clergé distribue par milliers dans les campagnes un petit médaillon qui porte d'un côté l'image du prince Ludwig et de l'autre les fières paroles qu'il a prononcées à Moscou devant le prince Henri de Prusse : « *Verbundete, nicht Vassalen* » (alliés, non vassaux). Je ne compâtis pas trop à toutes ces plaintes. Je vois pour l'Allemagne une source considérable de force et même d'influence dans son progrès industriel. En exportant ses produits, elle étend aussi son action. Si le désir de s'enrichir par le commerce et l'industrie diminue le prolétariat intellectuel, le nombre des ratés des lettres et de la science, et préserve l'Allemagne de cette plaie du fonctionnarisme, qui ruine et énerve la France, c'est tant mieux pour elle. Si elle n'a plus actuellement de grands hommes, à l'exception du

vieux Mommsen et du vieux Bismarck, je ne vois pas que les autres nations soient en ce moment beaucoup mieux partagées. Sans parler de l'énorme somme de travail intellectuel et scientifique qui se fait dans les Universités, il y a dans l'Allemagne du Nord un mouvement littéraire qui, avec Sudermann, Hauptmann, Fulda et quelques autres, commence à exercer une action hors même des frontières. L'armée est toujours aussi bien dressée, les soldats aussi irréprochablement tenus, les officiers aussi exacts dans le service et dans l'exercice de leurs devoirs. Les sentiments particularistes sont dominés par l'attachement foncier de la nation à l'unité si chèrement achetée et dont les effets bienfaisants sont ressentis du Nord au Sud. Je reviens d'Allemagne très frappé des signes de force, d'activité et de prospérité que j'ai vus partout où j'ai passé. Il est nécessaire que les Français sachent ce qu'est l'Allemagne, et se rendent compte de ce qu'ils peuvent espérer ou craindre de leurs puissants voisins.

LE MYSTÈRE DE LA PASSION
A OBER-AMMERGAU

Lorsque j'arrivai à Munich au mois d'août de l'année 1871, la capitale de la Bavière, si paisible et silencieuse d'ordinaire, était pleine de mouvement et de vie. Les hôtels, les cafés, les musées, les théâtres regorgeaient de monde, et l'on voyait parfois jusqu'à dix personnes en même temps dans la splendide et solitaire Ludwigstrasse. Il semblait que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique se fussent donné rendez-vous sur les bords de l'Isar. Et pourtant les fêtes de la rentrée des troupes étaient passées, et le congrès des nouveaux catholiques n'était pas encore commencé. La société munichoise tout entière était en villégiature; les militaires promenaient dans les villes d'eaux leurs blessures et leurs rhumatismes, et les théologiens eux-mêmes demandaient à l'air salubre

des montagnes et des forêts les forces nécessaires pour combattre les hérésies du Vatican. Ce qui attirait cette foule de voyageurs et de curieux, c'étaient les représentations du mystère de la Passion données chaque semaine dans une vallée des Alpes bavaroises par les paysans du petit village d'Ober-Ammergau. Ces représentations n'ont lieu que tous les dix ans; mais, interrompues en 1870 par la guerre, elles avaient repris en 1871, afin que nul ne pût être frustré par la faute des circonstances de la jouissance artistique ou de l'édification religieuse qu'il s'était promise.

Venu en Bavière pour y étudier de près le mouvement de réforme ecclésiastique provoqué par le dogme du 18 juillet 1870, j'étais curieux de retrouver en même temps dans ce pays un débris des antiques et pieuses traditions de l'Allemagne catholique, d'écouter ce lointain écho du passé, et de comparer à notre littérature théâtrale, œuvre de lettrés et d'hommes de cabinet, toujours plus ou moins convenue et factice, cet art dramatique du Moyen âge, né, comme celui de la Grèce, des inspirations et des instincts naturels de l'âme humaine, comme lui national, religieux et populaire, et auquel il n'a manqué qu'un Eschyle pour devenir immortel.

Le samedi 19 août, à six heures du matin, un train d'une longueur démesurée nous emportait vers le Sud à travers les plaines stériles et tristes qui entourent Munich. Tout à coup, à Mühlethal, s'ouvre un vallon

riant et vert, et quelques minutes après nous arrivons au Starnbergersee. Ce joli lac, limpide et bleu, tout entouré de douces collines boisées, est le séjour d'été favori des Munichois. On n'est qu'à sept lieues de la ville; on y trouve une vie élégante et joyeuse, bien que le pays et les habitants aient assez conservé leur caractère simple et rustique pour qu'on s'y sente vraiment à la campagne. Sur la rive orientale s'élève le joli château de Berg, la résidence habituelle du roi Louis II, qui y passait son temps en villégiature pendant que ses ministres travaillaient et que ses soldats allaient à la guerre. Au fond du lac se dresse la masse majestueuses des Alpes bavaroises, avec leurs dures parois de rochers, leurs noires forêts de sapins, leurs cimes déchiquetées et neigeuses. Moins élevées que les Alpes suisses, leur premier aspect est pourtant plus saisissant; en Suisse on se trouve en pays de montagne longtemps avant de voir les hautes cimes, et quand on les découvre, l'œil déjà accoutumé par des gradations insensibles n'a plus de point de comparaison pour mesurer leur élévation. Ici, au contraire, les montagnes surgissent tout droit de la plaine comme une formidable muraille, et l'on embrasse d'un seul coup d'œil leur masse énorme de la base au sommet.

Nous laissons une partie des voyageurs traverser le lac en bateau jusqu'à Seeshaupt, et nous continuons notre route en longeant le lac à travers des bois de pins jusqu'à Weilhem. Là, sont réunis tous les véhi-

cules du pays, calèches avec cochers en livrées jaunes, carrioles traînées par des chevaux de labour, voitures à deux chevaux attelées d'un seul côté, omnibus plus anciens et aussi chancelants que la royauté bavaroise, chars à foin et chars à fumier transformés en chars à bancs. La foule se précipite à l'assaut des voitures ; les cochers demandent des prix invraisemblables; cent francs pour une calèche, dix francs pour une place en char à fumier. Si vous n'êtes pas Anglais, on finit par vous faire grâce de moitié. La longue procession de voitures se met en branle, suivie à pied par quelques Allemands héroïques qui ne craignent pas onze heures de marche, et vont presque aussi vite que nos haridelles. Nous traversons d'abord un pays peu accidenté, mais fertile et riant, que domine le Peissenberg, montagne qui s'élève solitaire dans la plaine et qui a reçu le nom de *Righi bavarois*.

A Murnau, nous entrons dans les montagnes. La transition est brusque. Tout à l'heure nos regards se perdaient dans l'immensité de la plaine ; en quelques minutes nous sommes enfermés entre les deux immenses parois rocheuses qui forment la vallée de la Loisach. En face de nous s'élève le superbe massif et les arêtes dentelées du Zugspitz, le plus haut sommet des Alpes bavaroises, dont toutes les saillies sont vigoureusement modelées par la neige qui remplit ses anfractuosités. Au delà d'Oberau, on passe de la vallée de la Loisach dans celle de l'Ammer.

Après avoir traversé une admirable forêt et remonté

le cours capricieux d'un torrent dont on entend le murmure et dont on entrevoit l'écume à deux ou trois cents pieds au-dessous de la route, on arrive à Ettal, célèbre par l'excellence de sa bière et la beauté de son église. Sur le premier point, sa réputation est méritée ; quant à l'église, c'est, en effet, ce qu'on appelle une belle église, reconstruite au XVIIIe siècle en style noble avec coupole, dorures, pilastres et chapiteaux corinthiens. Ce mauvais goût produit la plus désagréable dissonance à côté de la majesté simple des montagnes et des forêts et de la grâce des prairies en fleurs. L'ancienne église a été brûlée ; une statue de la Vierge, œuvre d'Andrea Pisano, rapportée d'Italie par l'empereur Louis de Bavière, a seule échappé aux flammes. L'ancien couvent des bénédictins, accolé à l'église, a été transformé en brasserie par les progrès de la civilisation.

Après Ettal, on suit pendant une heure et demie la vallée de l'Ammer, encaissée comme celle de la Loisach entre de hautes montagnes escarpées, à cimes aiguës, tantôt nues et noires, tantôt couvertes de la sombre verdure des sapins. Au point où elles s'abaissent subitement et s'inclinent vers la plaine est le joli village d'Ober-Ammergau.

Il est six heures et demie du soir ; le soleil descend vers l'horizon ; les troupeaux de vaches et de chèvres reviennent de la montagne ; ils envahissent la route et remplissent l'air d'un tintement confus de cloches et de clochettes. Aux voitures venues de

Weilheim et de Seeshaupt se sont joints d'autres véhicules plus primitifs encore. Ils amènent les paysans de vingt lieues à la ronde, des charretées de filles de village et de franciscains coiffés de casquettes de drap brun et riant à cœur joie, des nuées de curés de campagne accompagnés de leurs paroissiens. La foule des piétons, je devrais dire des pèlerins, est grande aussi ; ils arrivent en famille, par bandes, le parapluie vert ou rouge sous le bras, disant leur chapelet à demi-voix. Les hommes sont chaussés de grandes bottes, coiffés d'un chapeau noir à larges bords, vêtus du classique gilet rouge et d'une veste couverte d'antiques pièces de vingt-quatre kreutzers, ornements héréditaires des habits de fête.

Le village se compose d'une seule rue, bordée de jolies maisons, dont le bas est d'ordinaire en maçonnerie, et la partie supérieure en bois. Ces chalets sont ornés de balcons finement sculptés et souvent de peinture à fresques assez grossières, mais dont les couleurs égayent la vue. On sent tout de suite qu'on est au milieu d'une population d'artistes, et non d'agriculteurs. Tous les habitants sont sculpteurs sur bois, et des enfants du pays ont établi dans toute l'Europe, et jusqu'en Amérique, des maisons de commerce qui vivent de la vente de ces gracieux et fragiles chefs-d'œuvre. La population d'Ober-Ammergau est remarquablement instruite, de mœurs douces et pures ; la race est belle, grande, saine et forte.

Ma bonne chance m'avait assigné comme logement

la maison du choryphée, le *Herr Prolog*, M. le Prologue, cultivateur et sculpteur sur bois. J'ai trouvé dans l'élégant chalet qu'il habitait, une jolie chambre, un lit moelleux avec des couvertures et des taies d'oreiller ornées de dentelles ; et mon aimable hôte charmait mes soirées en me jouant du Mozart et du Beethoven sur son excellent piano.

Le dimanche matin, à cinq heures, une messe en musique réunissait dans l'église du village de nombreux fidèles, dont quelques-uns viennent seulement d'arriver. Ils ont quitté leurs travaux le samedi soir et ont marché toute la nuit pour assister au drame de la Passion. Tous les acteurs sont là ; parfois même quelques-uns d'entre eux prennent la communion, pour être plus dignes des grandes choses qu'ils vont représenter. A six heures, la musique réveille les dormeurs attardés ; on fait partir des boîtes d'artifice, et la foule se presse aux portes de la vaste enceinte en planches qui sert de théâtre. A sept heures on entre, et à huit heures une nouvelle salve d'artifice annonce que le drame va commencer.

Le théâtre se compose de gradins dont les bancs supérieurs seuls sont couverts, et d'une scène divisée en trois parties. Au centre est une scène couverte avec rideau et décors changeants : là se passent toutes les actions formant tableau, la Pâque, le Sanhédrin, le jugement d'Hérode ; des deux côtés sont les rues de Jérusalem, à ciel ouvert, et dont les décors immobiles servent de coulisses ; en avant

est un vaste proscenium, où se tient le chœur et où se jouent toutes les scènes populaires, dramatiques, l'entrée à Jérusalem, le jugement devant Pilate, le portement de croix. L'œil du spectateur dépasse l'enceinte du théâtre et embrasse du regard les montagnes et les forêts qui forment comme un décor plus éloigné et un cadre grandiose.

La pièce dure de huit heures du matin à cinq heures du soir, avec une heure de repos de onze heures à midi. Elle se compose, outre le prologue et l'épilogue, de dix-sept actes qui se divisent chacun en deux parties. D'abord le chœur des esprits protecteurs, revêtu de vêtements magnifiques, à l'antique, vient se ranger sur le proscenium et chante. Il célèbre dans ses chants simples et touchants, accompagnés de gestes nobles et mesurés, les miséricordes de Dieu envers les hommes. Le rideau de la scène centrale se lève. On voit un tableau vivant représentant un événement de l'Ancien Testament et prophétisant un des événements du nouveau ; le chœur en explique le sens. Puis il se retire et la scène du Nouveau Testament est alors jouée et parlée. — C'est ainsi que nous voyons, par exemple, les fils de Jacob qui vendent Joseph ; le jeune Tobie disant adieu à ses parents. la Manne tombant dans le désert, Adam travaillant la terre à la sueur de son front, l'innocent Naboth condamné, Caïn fuyant devant l'Éternel, Isaac offert en sacrifice, le serpent d'airain montré au peuple juif, Jonas sauvé par miracle ; et, dans une série de scènes

parallèles, le Sanhédrin qui résout la perte de Jésus, les adieux de Béthanie, la Pâque, le jardin des Oliviers, la condamnation du Christ, les remords de Judas, le chemin de la Croix, la crucifixion, la résurrection. Le drame se déroule ainsi tout entier devant nous, depuis l'Entrée à Jésusalem jusqu'à l'Ascension, et les acteurs y apportent tant de sérieux et de simplicité, que si l'on est tenté parfois de trouver le spectacle un peu long, jamais du moins on ne le trouve ridicule. Il y a des moments où une émotion extraordinaire vous saisit malgré vous, lorsqu'on assiste aux adieux du Christ à sa mère, lorsqu'on voit la *Via dolorosa*, lorsqu'on entend les Sept paroles. Quel drame peut être comparé à ce drame ? Est-il rien de plus profondément humain ? Est-il rien de plus sublime ?

Tout ce qui dans l'action demande de la passion, un jeu animé et varié, le rôle de Judas, celui de saint Pierre, les rôles de femmes, l'expulsion des vendeurs du temple, le reniement, est médiocrement ou mal joué. Tout ce qui est attitudes, gestes calmes et nobles, paroles graves, les adieux de Béthanie, l'entrée à Jérusalem, le lavement des pieds, l'*Ecce homo*, le chemin de la croix, la crucifixion, tout cela est admirablement beau et grand. Les rustiques acteurs ont aussi un talent merveilleux pour grouper, faire mouvoir et faire parler les masses.

Les tableaux vivants où l'on voit paraître jusqu'à trois cents personnes, jusqu'à des enfants de deux ans, jusqu'à un chien, sont ordonnés avec un art parfait

et atteignent la perfection de l'immobilité[1]. Une foule de quatre cent cinquante acteurs se meut, court, se précipite, sans que jamais la moindre confusion se produise ; elle parle et crie, et le spectateur comprend chacune de ses paroles. La grande scène où Jésus et Barrabas comparaissent devant Pilate est admirable de vie et de vérité. Les discussions du Sanhédrin sont d'une réalité frappante, parfois triviale, mais toujours dramatique.

Le public n'est pas moins curieux à étudier que les acteurs. Je ne parle pas des Anglais qui sont venus en foule parce que le prince de Galles assistait à la représentation, et qui exhibent des gants irréprochables et des chapeaux de soie brossés avec soin ; je parle du public populaire, de ces quatre mille personnes qui restent là immobiles pendant de longues heures, anxieuses, émues, haletantes, et qui à la fin soupirent et pleurent comme si le Christ était crucifié encore une fois. Les prêtres sont blasés sur ces mystères, et j'en ai vu qui riaient ; mais les paysans sont sérieux et apportent au théâtre le même sentiment religieux qui a jadis poussé leurs pères à fonder ces représentations solennelles du drame de la Passion.

Elles sont, en effet, l'accomplissement d'un vœu.

1. Cette immobilité tient du prodige. Chaque tableau dure cinq minutes. La crucifixion est plus incroyable encore. Le Christ reste vingt minutes en croix, les brigands un quart d'heure. La scène atteint à un degré de réalité qu'on ne saurait concevoir avant de l'avoir vue.

En 1632, une peste épouvantable dévasta les vallées bavaroises, et détruisit presque toute la population d'Ober-Ammergau. Ceux qui échappèrent au fléau firent vœu, pour célébrer leur délivrance, de jouer tous les dix ans le mystère de la Passion [1]. Ce vœu n'a rien qui doive nous surprendre. Il leur était naturellement inspiré par les coutumes traditionnelles des vallées du sud de l'Allemagne. L'art dramatique populaire du Moyen âge s'y est très longtemps conservé. Il y a quelques années on jouait encore près de Kempten des pièces chevaleresques, et l'on cite plus de dix villages où, jusqu'à notre siècle, on a représenté la Passion. A Ober-Ammergau même les paysans continuent à exécuter, à des époques indéterminées et pour leur édification particulière, la *Kreuz-Schule*, le Crucifiement du Christ.

Le cloître voisin d'Ettal prit part sans doute à l'organisation de ces fêtes religieuses et populaires. L'influence des jésuites, qui, à cette époque s'occupaient beaucoup en Allemagne d'art théâtral, se fit aussi, dit-on, sentir à Ober-Ammergau, et l'on prétend voir la main de la *Congregatio romana* de Munich dans les textes anciens du *Passions-Spiel* [2], mais le type du drame fut emprunté aux anciens mystères. C'était une série de scènes où le ciel, la

1. On donna la première représentation votive en 1634.

2. On possède un texte imprimé de 1662. Il fut remanié entre 1740 et 1750 par le P. Ferdinand Roser, puis par O. Weiss dont le texte fut imprimé en 1815.

terre et l'enfer prenaient également part. Dieu le père n'y paraissait pas, il est vrai, mais les anges descendaient sur la terre pour assister Jésus, et l'épilogue tiré de l'Apocalypse se passait au ciel; Satan conversait avec Judas sur la scène, et dès qu'il s'était pendu, les diables venaient lui arracher les boyaux. Le Christ allait aux limbes et y rencontrait Adam et Ève, Jean-Baptiste, Abraham, Isaac et Jabob. Tout le dialogue était en vers, et, loin de s'en tenir au texte évangélique, on avait mis des discours inventés dans la bouche de tous les personnages, même du Christ et de Marie. Il n'y avait point de tableaux de l'Ancien Testament. Au lieu du chœur actuel, on ne voyait que l'esprit protecteur, le génie de la passion (*Schutz-Geist*, *Passions-Genius*), ou, comme on dit encore aujourd'hui, M. le Prologue (*Herr Prolog*), qui venait au commencement de chacune des six parties du drame annoncer ce qui allait se passer. Enfin c'était dans le cimetière, à côté de l'église, que se donnaient les représentations.

Au XVIIIe siècle apparurent les tableaux vivants et des personnages allégoriques, les Péchés, l'Envie, le Désespoir, etc. L'esprit protecteur se montra accompagné d'autres esprits, et le rôle du chœur commença à se développer. Mais à ce moment, vers la fin du siècle, les habitants d'Ober-Ammergau eurent à soutenir de longues luttes contre les autorités civiles et ecclésiastiques, qui voulaient supprimer les repré-

sentations comme contraires à la fois à la raison et à la religion. A force de persévérance, ils finirent par triompher. En 1811, le drame fut remanié par le curé Ottmar Weiss de Jesewang, auparavant moine à Ettal, et par Rochun Dedler, maître d'école et chantre à Ober-Ammergau, qui composa la musique des chœurs. Leur œuvre est à peu près celle qui est représentée aujourd'hui[1].

Le dialogue a été mis en prose; les personnages surnaturels et allégoriques ont été supprimés; par respect pour le caractère divin du Christ ou de sa mère on n'a mis dans leur bouche aucune autre parole que le texte même de l'Évangile. Cette sobriété toute biblique est parfois d'un effet sublime, par exemple quand le Christ prononçe les paroles de la Croix; mais d'autres fois elle enlève à l'action toute vraisemblance, en mêlant le mutisme sententieux de deux personnages à la prolixité parfois insupportable de tous les autres. Par excès de fidélité au texte biblique, les remanieurs ont aussi supprimé les transitions entre les diverses parties de l'action, les développements psychologiques. Que ce soit Madeleine qui verse des parfums sur les pieds, Jean qui se penche sur son sein, Pierre qui le renie, ils paraissent tous poussés par des ressorts ou mus

1. Madame Émile Paris a publié en 1889 un *Guide du voyageur à Ober-Ammergau* (Paris, Lethielleux) qui contient la traduction du *Mystère de la Passion*, précédée d'une très bonne notice historique et littéraire.

par une consigne. Ils agissent sans qu'on sache pourquoi, parce que le texte de l'Évangile l'ordonne ainsi.

Mais ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est la bonne foi et la simplicité, la conviction qui animent toute cette œuvre, la perfection des gestes et des attitudes de ces paysans qui portent les draperies antiques avec une aisance que nos acteurs n'atteignent pas, ces groupes qui mettent devant nos yeux dans toute leur beauté les tableaux des grands maîtres primitifs ; cette foule aux costumes orientaux bigarrés et bizarres, semblable aux foules qui se pressent dans les toiles de Gentile Bellini, ces tableaux vivants de l'Ancien Testament, invention dramatique originale d'un effet puissant et tout à fait conforme à l'esprit du théâtre du Moyen âge ; enfin ces chœurs dont les chants naïfs et pénétrants relient harmonieusement toutes les parties du drame et complètent cette création artistique, unique en son genre, étrange et belle tout à la fois, absolument indépendante de toutes nos habitudes et de toutes nos conventions théâtrales.

Tout le village prend part à la représentation, depuis les vieillards jusqu'aux enfants. Ceux qui ne sont pas acteurs sont musiciens ou organisateurs de la fête.

Deux ans avant les représentations solennelles, à Noël, tous les habitants s'assemblent pour élire les acteurs, car il faut être digne de ces rôles pieux. On

n'est cependant pas d'une sévérité exagérée ; le Christ actuel est, dit-on, grand buveur de bière. Celui-ci est, il est vrai, choisi longtemps d'avance, pour qu'il puisse laisser pousser sa chevelure. C'est un point de la plus haute gravité. Sigismond Mayr, le Christ actuel, était appelé à l'armée en 1870. Le roi, par un décret spécial et une exception unique, l'a exempté du service actif pour que les spectateurs de 1871 ne fussent pas exposés à voir un Christ en perruque.

Toute l'année qui précède les représentations, on apprend les rôles, on répète, on monte le théâtre, on refait les costumes, les décors. Les habitants, fidèles à l'esprit de leur vœu, ne voient pas dans ces fêtes une spéculation. Tout l'argent qu'ils reçoivent est consacré à rendre le théâtre plus beau, l'exécution du drame plus parfaite. Le Christ ne reçoit pas plus de deux cents florins (quatre cent vingt-cinq francs) pour vingt représentations.

Sans doute, le sentiment religieux qui a inspiré leurs pères disparaît peu à peu, mais ils savent, par la culture intellectuelle, transformer ce sentiment en sentiment artistique, et s'élever ainsi à une conception plus désintéressée et plus haute des grandes actions qu'ils représentent. Peut-être ce phénomène, aujourd'hui unique et isolé, est-il destiné à disparaître sans laisser de traces. Il aura fait toutefois une puissante impression à ceux qui ont pu le voir et l'admirer ; ils se seront involontairement demandés

si, avec un développement graduel de l'instruction et un sage respect du passé, un art original, religieux et populaire tout à la fois, n'aurait pas pu sortir des essais dramatiques du Moyen âge.

FIN

TABLE

—

DÉDICACE . . . . . .
AVANT-PROPOS III

PORTRAITS

VICTOR HUGO ET SON SIÈCLE. 1
MICHELET A L'ÉCOLE NORMALE. 15
JOHN-RICHARD GREEN ET L'HISTOIRE DU PEUPLE ANGLAIS. 61
GEORGES WAITZ ET LE SÉMINAIRE HISTORIQUE DE GŒTTINGUE. 99
VICTOR DURUY 117
FUSTEL DE COULANGES. 135
JAMES DARMESTETER. 155
ALEXANDRE VINET 175
UN DISCIPLE DE VINET : EDMOND DE PRESSENSÉ . 221
UN EXPLORATEUR PHILOSOPHE : N. DE MIKLUHO-MACLAY. 229

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

RICHARD WAGNER ET BAYREUTH EN 1876. 269
LE JUBILÉ DES NIBELUNGEN; L'ALLEMAGNE EN 1896. 309
LE MYSTÈRE DE LA PASSION A OBER-AMMMERGAU . 345

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3970-2-97. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Vol.

RENÉ BAZIN

Les Nouveaux Oberlé.... 1

MARCEL BERGER

Jean Darboise, auxiliaire. 1

RENÉ BOYLESVE

Le Bonheur à Cinq Sous. 1

GUY CHANTEPLEURE

La Ville assiégée..... 1

MADELEINE CLEMENCEAU JACQUEMAIRE

Les Hommes de Bonne Volonté..... 1

MARGUERITE COMERT

Éros Rédempteur..... 1

PIERRE DE COULEVAIN

Le Roman Merveilleux... 1

PAUL DARMENTIÈRES

Maman..... 1

MAX DEAUVILLE

Jusqu'à l'Yser..... 1

MARC ELDER

Jacques Bonhomme et Jean Le Blanc..... 1

ANATOLE FRANCE

Le Petit Pierre..... 1

A. GÉRARD

La Triple Entente et la Guerre.... 1

PIERRE GOURDON

La Réfugiée..... 1

GYP

Le Journal d'un Cochon de Pessimiste..... 1

Vol.

JULES LEMAITRE

La Vieillesse d'Hélène.... 1

PIERRE LOTI

L'Horreur allemande..... 1

PIERRE MILLE

Nasr'Eddine et son épouse 1

ÉMILE NOLLY

Le Conquérant..... 1

JACQUES NORMAND

Petites Notes pendant la grande Guerre..... 1

FRANCISQUE PARN

En suivant la Flamme.... 1

J.-H. ROSNY Jne

Mimi, les Profiteurs et le Poilu..... 1

CHARLES TARDIEU

Sous la Pluie de Fer..... 1

MARCELLE TINAYRE

La Veillée des Armes.... 1

LÉON DE TINSEAU

Le Secret de Lady Marie. 1

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Les Permissions de Clément Bellin..... 1

PIERRE VEBER

L'Homme qui vendit son âme au diable..... 1

PAUL WENZ

Au Pays de leurs Pères.. 1

COLETTE YVER

Les Cousins riches..... 1